

# les Cahiers Polonais

DIRIGÉS PAR  
HENRY DE KORAB

1936 - N<sup>os</sup> 6 - 7

**AMITIÉS MILITAIRES  
CLARTÉS DIPLOMATIQUES  
BON VOULOIR COMMERCIAL**

PARIS  
29, QUAI VOLTAIRE

# les Cahiers Polonais

B.D.I.C.

1936. — Nos 6-7

## SOMMAIRE

Synthèse de la grande saison politique franco-polonaise, par Henry de KORAB.....	3
Le général Rydz-Smigly en France, par Jan LECHON.....	11
Le retour du chef.....	28
Revue de la presse polonaise.....	34
Documents.....	38
Le rapprochement économique, par Paul BASTID.....	41
Documents économiques.....	43
La Pologne à la XVII <sup>e</sup> assemblée, par Léon LIBER.....	45
Documentation genevoise.....	48
• Atmosphère de malaise chez les Polonais de France, par S. WLOCEVSKI.....	52
Chronique de l'émigration, par L. G.....	55
L'Art populaire polonais, par André SALMON.....	57
Chronique française de Varsovie.....	68

## ABONNEMENTS

France : 12 numéros .....	40 fr.
Étranger : union postale, 12 n <sup>os</sup> .....	46 fr.
Autres pays, 12 n <sup>os</sup> .....	52 fr.

29, Quai Voltaire — PARIS - VII<sup>e</sup>

En dépôt chez :

BERGER-LEVRAULT, 229, Boulevard Saint-Germain, Paris  
LIBRAIRIE POLONAISE, 123, Boulevard Saint-Germain, Paris

# Synthèse de la grande saison politique franco-polonaise

par HENRY DE KORAB.

L'automne de l'an 1936 comptera dans l'histoire comme la saison la plus importante dans les relations séculaires entre la France et la Pologne.

J'ai bien écrit « la plus importante », sans oublier, c'est certain, qu'en 1921 le maréchal Pilsudski est venu à Paris pour y signer l'alliance entre les deux pays. Mais à ce moment-là, la Pologne était adolescente, ou plus exactement — et du point de vue des relations extérieures, cela revient au même — elle passait pour telle, en dépit de la victoire, capitale pour l'Europe, qu'elle venait de remporter sur l'armée soviétique. Cela parut à l'époque à ce point invraisemblable, que l'on chercha à expliquer l'événement par une légende, dissipée seulement et définitivement l'an dernier, par le livre fortement documenté du général Mordacq.

Depuis plusieurs mois, un enchaînement de faits a éclairé l'opinion française sur le rôle de la Pologne et sur la valeur de son alliance. Tout a heureusement concouru pour dissiper un brouillard qui obscurcissait les relations depuis de longues années : la visite du général Gamelin à Varsovie, le voyage du général devenu aujourd'hui maréchal, Rydz-Smigly, en France, l'accueil fait en Pologne au ministre du commerce, M. Bastid, le séjour fait à Paris par le ministre des affaires étrangères de Pologne,

M. Beck, et ensuite la réception qu'on lui ménagea en Angleterre, enfin la proclamation de l'accord anti-communiste germanonippon.

Ici, une parenthèse immédiate s'impose. Le lecteur averti est en droit de se demander en quoi le beau voyage de M. Beck en Angleterre et la proclamation d'une croisade anti-communiste peuvent intéresser les relations directes entre la France et la Pologne. Il en est cependant ainsi. L'approbation anglaise constitue un corollaire, ou si l'on veut un complément, de la plus rationnelle alliance d'après-guerre, tandis que la constitution d'un bloc anti-moscovite en fait apparaître toute l'utilité.

L'on comprendra ce que j'avance, en se souvenant que pendant trop longtemps, la Grande-Bretagne considérait avec défaveur l'alliance franco-polonaise, alors même qu'elle ne se traduisait pas encore par des textes. Au lendemain de la guerre, M. Lloyd George n'avait qu'une hantise, hélas erronée, celle d'un renforcement excessif de la France, capable de rompre pour longtemps l'équilibre continental, si cher à la diplomatie anglaise. Ce renforcement, il l'entrevoit surtout dans l'apport numérique et « dynamique », comme on dirait aujourd'hui, de la nation polonaise. Durant les négociations de Versailles et après également, il s'est donc employé à affaiblir

le facteur « Pologne », considéré par lui comme le prolongement de la France sur la Vistule. Ses intentions apparurent clairement, surtout aux heures en vérité tragiques, non seulement pour la Pologne mais pour le monde civilisé, où les armées rouges approchaient de Varsovie, dans un élan que les pessimistes croyaient irrésistible. Le premier ministre anglais saisit cette occasion pour en finir avec la Pologne, c'est-à-dire pour la paralyser en tant qu'élément politique. Ce rappel historique met en lumière le chemin parcouru depuis seize ans, depuis la fameuse conférence de Spa, qui se tenait aux derniers jours du mois de juillet 1920.

### Angleterre-Pologne en 1920

Je me trouvais alors à Paris et ce n'est pas sans une profonde émotion rétrospective que je me souviens d'une conversation avec Ignace Paderewski, dans le grand salon de son somptueux appartement du Ritz. Le grand patriote avait déjà abandonné le pouvoir et c'est en simple citoyen qu'il me faisait part de ses appréhensions politiques, en même temps que de son espoir fervent dans le triomphe des armes polonaises. Soudain retentit la sonnerie du téléphone. « On m'appelle de Spa », dit-il surpris, après avoir décroché le récepteur. En effet, c'était le Président du Conseil polonais de l'époque, M. Ladislas Grabski, qui se trouvant à Spa, demandait à lui parler. Après quelques instants d'entretien, Paderewski semblait bouleversé. Ses répliques étaient brèves. « C'est inadmissible, refusez ! » répétait-il à tout moment. Lorsqu'il eut terminé, il tourna vers moi un regard indigné.

— *Lloyd George a mis à Grabski le couteau sur la gorge. Il a refusé nettement toute aide en matériel de guerre et s'est déclaré fort de négocier la paix avec Moscou, mais aux conditions préalables suivantes : abandon d'un bon tiers du territoire, réduction de l'armée à 50.000 hommes, interdiction de posséder aucun navire sur la Baltique, enfin neutralité perpétuelle, excluant pour l'avenir toute espèce d'alliance. Bref, le suicide par persuasion.*

Ayant réfléchi un moment, le prestigieux artiste ajouta avec un sourire mélancolique :

— *Il n'y a qu'une chose consolante dans ces propositions draconiennes, c'est que M. Lloyd George ne sous-estime point la puissance potentielle de la Pologne. Sur ce point au moins, il se montre clairvoyant, s'il ne l'est guère dans sa façon d'apprécier le prétendu danger, représenté par la France. Car c'est bien elle qu'il cherche à atteindre, en voulant diminuer, que dis-je, en essayant de supprimer son alliée, naturelle sinon contractuelle.*

Cete réminiscence donne aujourd'hui tout son prix à l'appréciation actuelle de M. Anthony Eden, qui recherche maintenant un lien juridique, pour rattacher au futur pacte occidental la Pologne, en tant que pays *allié de la France* et ayant établi des relations de bon voisinage avec l'Allemagne.

D'autre part, l'inquiétude provoquée dans le monde par l'annonce d'une croisade anti-communiste, qui pourrait bien devenir anti-soviétique — il ne faut pas se payer d'euphémismes — a fait apparaître la Pologne comme le principal obstacle continental, géographique, à la guerre. C'est sous ce jour qu'elle devient une alliée particulièrement précieuse. On l'a compris en France. D'ailleurs, ne l'a-t-elle pas toujours été? Peut-être seulement ne s'en est-on pas suffisamment aperçu. Cette réflexion me vient sous la plume, à cause d'une tendance générale, qui voudrait faire croire à un brusque revirement à Varsovie. Il n'y en a pas eu. Le rapprochement, que j'ai appelé de toute ma ferveur, n'est en somme que la constatation d'une réalité longtemps méconnue. Il me revient à ce propos à l'esprit cette histoire anecdotique, qui me fut contée un soir, dans les rues de Damas, par un poète franco-syrien, d'origine polonaise : Vincent de Korab, qui n'a d'ailleurs avec moi aucun lien de parenté.

— J'ai vu hier, me dit-il, le muezzin de la splendide mosquée de Damas. Il était émerveillé. Un miracle s'était produit au cours de la nuit. En descendant de son minaret, il s'est aperçu soudain qu'un magnifique oranger, chargé de fruits, avait poussé sur le dallage

de marbre de la féerique cour intérieure du temple. Je ne l'ai pas détrompé. L'oranger existait depuis toujours, mais il ne l'avait pas vu. Sait-on seulement pourquoi il l'a découvert? A cause d'un rayon de l'aube? Peut-être. Toujours est-il que cette vieille réalité est devenue tout à coup pour lui une vérité subjective. Il en est ainsi souvent des relations entre les hommes et les peuples. On a soudain la révélation de choses que l'on a regardées tous les jours sans les voir.

A quelle atmosphère matinale, à quel rayon de l'aube tient aujourd'hui en France la révélation de l'utilité et de la droiture de la politique polonaise, la révélation d'une confiante amitié, que l'on regardait sans l'apercevoir? Il faut se garder de se montrer par trop méticuleux et pédant, car nous touchons ici aux impondérables de l'affection. Les hommes politiques de carrière, avec une certaine déformation professionnelle, auront peut-être tendance à trouver une explication dans les changements survenus en France depuis les élections. En réalité cependant, l'heureux phénomène enregistré au cours des dernières semaines a un caractère national et se place au-dessus du jeu mouvant des partis. Il en est certainement ainsi, lorsque l'on envisage les choses de Varsovie. Il ne faut oublier, en effet, qu'il existe une équivalence entre le temps et l'espace. J'entends par là qu'à 1.500 kilomètres de Paris, l'on commence déjà à regarder la France avec une sorte de recul historique : les luttes éphémères s'estompent et l'on aperçoit mieux les immuables constantes.

### La visite du général Gamelin

A l'intention de ceux qui croient à la magie des couleurs, je dirai que la constante française a apparu à la Pologne teintée de bleu horizon. Elle lui fut apportée par le général Gamelin et sa suite. C'est l'armée française, entrant en contact avec l'armée polonaise, qui a donné le signal du renouveau d'une mutuelle compréhension. A Varsovie, la foule, guidée par un sûr instinct, est venue en masse saluer le généralissime français, sans se soucier de la pluie et du froid. Durant son séjour, le chef

de l'armée française fut mêlé intimement aux belles fêtes traditionnelles du Soldat et à la célébration de la victoire, remportée il y a seize ans, sur les bords de la Vistule. Il recueillit partout de chaudes acclamations. Il s'en montra sincèrement touché et à son retour, ne pouvant évidemment donner, contre l'usage, des interviews à la presse, il se borna à ces quelques paroles :

— *Je puis vous affirmer que la vue de l'uniforme français fait toujours vibrer le cœur des Polonais.*

Paroles laconiques, mais exprimant entièrement et exactement la pensée du général. Elles signifient, qu'en dehors de toutes considérations politiques, le rapprochement psychologique entre les deux nations a pris son essor dans l'affirmation des amitiés militaires. Mais n'est-ce pas déjà en soi une politique, et peut-être même la base de toute politique réaliste?

Avant le départ du général Gamelin pour Varsovie, j'ai été questionné à ce propos. J'ai reçu des lettres et des coups de téléphone d'amis polonais, qui me demandaient si le général était un « technicien pur » ou bien un « officier politique », s'il exerçait une influence au sein des conseils du gouvernement. J'ai répondu à cela par un long article, où tout en racontant la carrière du général, j'ai posé comme axiome qu'un grand chef et un technicien remarquable, jouissant de la confiance de gouvernements successifs, exerce toujours une influence rationnelle et d'autant plus qu'il n'est pas suspect de préférences partisans. Et j'ai rappelé à ce sujet un souvenir, vieux de onze ans.

Je venais de faire la connaissance du général, pendant la guerre et par une matinée de Noël, chaude et ensoleillée. J'explique aussitôt que ce n'était pas la grande guerre, mais la campagne contre les Druses et que l'on ne se trouvait pas en France, mais à Beyrouth. Nous étions réunis autour de la table du haut commissaire, M. de Jouvenel, à la résidence, et les conversations politiques battaient leur plein. Le fameux chef Druse, Soltan Atrach, après avoir défait lamentablement la colonne Michaut, tenait Soueïda, d'où il narguait les

autorités mandataires. Cette situation atteignait fâcheusement le prestige français, aux yeux des notables arabes qui partageaient notre repas, en dissimulant dans leurs grandes barbes de petits sourires ironiques et protecteurs. Ils devisaient et donnaient de bons conseils, d'ailleurs entièrement contradictoires, à Henry de Jouvenel qui venait de débarquer. Un extrémiste, avec force circonlocutions levantines, exprimait l'avis que la France n'avait plus désormais qu'à plier bagage et à s'en aller. Un autre suggérait qu'il fallait donner un roi à la Syrie. Bien entendu, on n'était pas d'accord sur les candidats. Cinq ou six noms furent jetés dans le débat : Abdel-Kader, Lutfallah, etc. Un troisième proposait la proclamation d'une république libérale, unissant sous le même régime toutes les provinces syriennes. Un autre encore considérait comme indispensable la fondation, dans la région d'Alep, d'une principauté autonome. Tel voulait que l'on favorisât les Musulmans, tel autre les orthodoxes ou les Maronites. Bref, des complications à n'en plus finir. Silencieux, le général Gamelin suivait ces propos d'un air détaché. Henry de Jouvenel l'interpella :

— *Et vous, mon général, quel est votre avis ?*

Il répliqua sobrement :

— *J'ai bien étudié le terrain et j'estime que d'ici un mois au plus tard, Soltan Atrach devra se rendre ou filer en Transjordanie. Et tout rentrera dans l'ordre.*

Ce fut au tour des prolixes prophètes de se taire. Les sourires narquois s'effacèrent. Et lorsque bientôt les prévisions du Chef se réalisèrent en tous points, la France avait gagné la partie. Le grand soldat s'était montré un grand politique, justement parce qu'il n'avait été qu'un soldat.

Vous excuserez cette longue incidence, mais elle était nécessaire pour rappeler que la force constitue le fondement des relations internationales, même et surtout lorsqu'elles sont orientées vers des buts résolument pacifiques. C'est donc de la force des armées qu'il fut d'abord question à Varsovie, et le reste a suivi.

Nous avons dit plus haut qu'à la suite de ces entretiens, l'opinion française avait réalisé que la Pologne constituait le véritable, le seul obstacle géographique à une guerre éventuelle dans l'Est européen, qui de là aurait pu gagner le monde entier. C'est juste, car nous savons bien que la géographie fixe le destin des hommes et oriente le cours de l'histoire. Toutefois, il serait pour le moins imprudent de se reposer, les yeux fermés, sur cette certitude.

### Le barrage pacifique

Un barrage « pacifique », d'une épaisseur d'un millier de kilomètres, et peuplé de 35 millions d'habitants, c'est évidemment très important. Mais est-ce suffisant ? Non, à coup sûr, en raison du progrès de la locomotion, si le territoire en question n'a pas une grande solidité matérielle et avant tout morale.

Il est, je pense, incontestable qu'un pays est moralement fort, lorsqu'il est bien gouverné. Et un bon gouvernement ne signifie pas seulement autorité, fermeté, voire autoritarisme. Dans un pays comme la Pologne, notamment, éduqué par plus d'un siècle d'une dangereuse existence insurrectionnelle, on ne saurait aller plus à coups de repréailles policières. Les maîtres de la nation doivent susciter non seulement la crainte, mais encore un affectueux dévouement.

A cet égard, des esprits chagrins et parfois, il faut bien le dire, quelque peu malveillants, ont manifesté, depuis plus de dix-huit mois, des inquiétudes. Dans bien des pays étrangers, l'on s'est demandé si la mort du maréchal Pilsudski n'allait pas rapidement compromettre la cohésion de la nation polonaise. Que de fois ai-je lu, dans des journaux paraissant en langues diverses, que le maréchal Pilsudski, fondateur de la Pologne moderne, était irremplaçable, que la puissance polonaise, cohérente et ordonnée, ne survivrait pas à sa mort. Cette appréciation, justifiée en apparence, ne l'était pas pour les initiés, qui savaient fort bien que le Maréchal, avec son étonnante connaissance des hommes, avait désigné un continuateur, lequel ne tarderait pas à se manifester.

Ce fut le général Rydz-Smigly, qui d'ailleurs ne s'imposa pas d'emblée. Il jugea peut-être qu'il n'était pas encore suffisamment connu de la masse de la population, pour s'introniser immédiatement, pour se parer aussitôt de tous les attributs d'une lourde succession. Aussi a-t-il gravi lentement le chemin triomphal d'une incomparable popularité. De mois en mois, son pouvoir moral et son autorité réelle s'affirmaient de plus en plus nettement. Nous avons suivi dans les numéros précédents de nos « Cahiers », cette évolution continue, destinée à donner un chef à un peuple, auquel répugne une obéissance sans amour ni confiance. Il fut porté vers les charges suprêmes par les puissantes organisations d'anciens combattants, qui reconnurent en lui leur chef incontesté. Il devint ensuite, par une innovation juridique et constitutionnelle hardie, le second personnage de l'Etat, placé hiérarchiquement au-dessus des ministres et du Président du Conseil.

L'apothéose de son ascension coïncide avec son voyage en France. La France l'a bien compris. Elle en est récompensée aujourd'hui par la reconnaissance touchante des populations, même les plus humbles, car c'est toute la Pologne qui s'est sentie honorée et heureuse de l'accueil fait à son chef.

### Le sacre du chef

Certes, le général Rydz-Smigly était déjà désigné, non seulement par décret présidentiel, mais encore par l'élan puissant d'une mystique populaire. Cependant, un destin heureux a voulu que son sacre, peut-on dire, ait lieu en France, sous les voûtes calcinées de la cathédrale de Reims, sur les champs de bataille de Champagne, enfin sur la grandiose place Stanislas, à Nancy. La cérémonie fut de bout en bout militaire, mais l'armée fait bien les choses et rarement une véritable « coronation » fut aussi fastueusement émouvante. Toute la Pologne en a recueilli joyeusement et pieusement aussi les moindres échos. Ainsi a-t-on créé un beau souvenir, qui inspirera demain les poètes et les historiens.

Il me plairait qu'ils se souviennent aussi de ces paroles, empreintes d'une sincère simplicité, prononcées par le général Rydz-Smigly, la veille de son départ. Je les ai entendues et je les crois encore entièrement inédites, du moins en France. Dans un coin du grand salon doré de l'hôtel de Sagan, le général s'entretenait familièrement avec un groupe de journalistes polonais qui l'avaient accompagné en France et dont certains y venaient pour la première fois.

— *Je pense, mes chers amis — dit-il — que vous avez profité de votre séjour, que vous avez attentivement regardé autour de vous. Voyez-vous, il ne faut pas faire trop attention à ce qui s'imprime dans les journaux, car les polémiques politiques et partisans ne signifient pas grand'chose et ne montrent pas le vrai visage d'un pays. De même, j'imagine, vous avez dû oublier ici le reproche banal que les envieux ressassent à l'étranger à l'adresse de la France : elle n'a pas d'enfants, parce qu'elle est égoïste et avare ! Vous avez contemplé son armée et j'espère que, comme moi, vous avez compris que de toutes les nations du monde, la France possède au plus haut point le sens inné et librement consenti de la patrie et du sacrifice.*

C'est en remuant de telles pensées que le général rentra en Pologne, où on lui fit l'accueil triomphal, dont nous donnons plus loin un compte rendu détaillé. Le 10 novembre, il était promu Maréchal et il ne s'est pas trouvé une voix, même parmi les passionnés de l'opposition, pour troubler une atmosphère d'enthousiasme et de respect. L'autorité morale du maréchal, dont la jeunesse promet une longue activité, était définitivement consacrée.

Voilà pour la force morale, condition primordiale de la solidité de tout pays, dont nous parlions plus haut. Reste la préoccupation de la force matérielle, la nécessité moderne de maintenir l'armement d'une nation au niveau de son courage et de son esprit civique. Ce fut l'autre aspect — technique — du voyage du général Rydz-Smigly en France, précédé de l'étude faite sur place



par le général Gamelin. Des négociations claires et précises ont donc pu être entamées en toute connaissance de cause. Aussi a-t-on abouti facilement à l'établissement d'un système rationnel de coopération financière et technique, destiné à donner sa pleine efficacité au magnifique potentiel guerrier de la Pologne. Ces négociations viennent de se traduire par un accord, signé le 30 novembre au Quai d'Orsay par M. Yvon Delbos, ministre des affaires étrangères de France, et Jules Lukasiewicz, ambassadeur de Pologne.

### Le contraste des alliances

Il ne nous est pas possible, pour l'instant, d'entrer dans le détail de ces importantes conversations, mais il est bon, dès maintenant, de dire, à l'adresse de ceux qui peuvent être obsédés par des souvenirs d'avant-guerre, dans quel esprit elles ont été conduites. Il n'y a aucun rapport, croyez-moi bien, entre la coopération d'aujourd'hui et l'alliance franco-russe, de fâcheuse mémoire. Rien de commun ni dans l'intention, ni dans la manière de faire. Le contraste des deux conceptions démontrerait facilement aux sceptiques et aux grincheux qu'il y a tout de même quelque chose de changé depuis 1914, que les notions de l'équilibre et de la paix ont singulièrement évolué, du moins dans un certain nombre de pays. Ce ne sera pas une calomnie rétrospective de dire que l'alliance franco-russe était, en dernière analyse, une alliance de guerre, tandis que la Pologne, forte moralement et matériellement, loin de susciter une dangereuse psychose de crainte et d'encerclement, apparaît aujourd'hui comme un rempart de sécurité, rendant géographiquement impossible le plus grave des conflits idéo-impérialistes de l'histoire.

Ajoutons que pour donner une base saine à cet accord, il était indispensable de le compléter par un arrangement commercial. Corollaire nécessaire, en raison des conditions actuelles de remboursement et de transfert. Une ouverture de crédits doit s'accompagner

forcément aujourd'hui d'un plan bien étudié, profitable aux deux parties, destiné à ranimer les échanges. C'est pour cela qu'il faut apporter une signification particulière au voyage de M. Bastid en Pologne et à l'activité aussi persévérante que perspicace qu'il déploie pour créer enfin des courants commerciaux normaux entre les deux pays. Tout le monde, sans nul doute, y trouvera un avantage substantiel, aussi bien les producteurs que la trésorerie des deux pays alliés.

Et maintenant une question se pose tout naturellement : que devient là-dedans la diplomatie classique, habituellement chargée des négociations entre les peuples, puisque jusqu'à présent il n'a été question que de conversations militaires d'abord, techniques ensuite, et enfin commerciales ?

### L'accord du soldat et du diplomate

Ici, il faut bien se garder d'une erreur, en vérité grossière, que j'ai sentie déjà s'insinuer entre les lignes de certains commentaires et qui parfois même — rarement, il faut en convenir — s'est exprimée d'une manière explicite, en Pologne comme en France. Il faut se garder d'opposer l'armée à la diplomatie, en imaginant, sans motifs, que le général Rydz-Smigly a imprimé une orientation entièrement nouvelle à la politique extérieure polonaise, suivie depuis des années selon le plan tracé par le maréchal Pilsudski. Rien que cette référence indique déjà suffisamment, je pense, qu'il ne saurait être question d'un brusque revirement, surtout de la part du Continuateur.

Certes, le général Rydz-Smigly a puissamment aidé la diplomatie de M. Joseph Beck. C'est une vérité première que toute politique extérieure commence à l'intérieur du pays et le diplomate le plus subtil ne trouvera guère audience, s'il ne s'appuie pas sur un Etat solide et ordonné, double qualité, personnifiée aux yeux du monde par le nouveau maréchal. Mais en revanche, c'est au diplomate qu'il appartient d'utiliser, pour des fins internationalement constructives et

pacifiques, l'autorité que lui confère le bon équilibre de son pays. Il appartenait donc à M. Beck de diminuer, par un effort persévérant et de longue haleine, la fâcheuse tension avec les pays limitrophes. On se rend compte aujourd'hui qu'il a rempli excellemment son rôle, en signant d'abord un traité de non-agression avec la Russie soviétique et en concluant un accord de bon voisinage avec l'Allemagne.

Un changement quelconque, dans cet ordre d'idées, eût-il été souhaitable ? Seuls, des esprits aventureux ou, mettons, fantaisistes, pourraient le penser. En vérité, c'est justement parce qu'il n'y a pas eu de revirement que la Pologne apparaît aujourd'hui, devant l'opinion française, comme un facteur de paix et non pas comme une alliée encombrante, ajoutant aux difficultés françaises son apport de troubles et d'inimitiés. Cette idée s'est pleinement dégagée au cours des conversations que M. Beck a eues au mois d'octobre à Paris, durant la cordiale visite de courtoisie qu'il rendit aux membres du gouvernement français.

« Conversations bilatérales », dit-on en haut lieu, et n'intéressant que les deux pays. Il est exact qu'un des principes directeurs de la politique polonaise consiste à ne point se mêler des affaires des autres. Mais par ailleurs, sur certains points essentiels, les intérêts des deux nations coïncident si parfaitement, que ce « bilatéralisme » tend à s'élargir et qu'un rapprochement heureux de la Pologne avec une tierce puissance devient indirectement et automatiquement un avantage pour la politique de paix de la France. C'est ainsi qu'au cours de son voyage à Londres, dont nous avons déjà parlé au début, M. Beck a fait admettre l'alliance avec la France, dans le cycle de la politique britannique, jusqu'à présent exclusivement occidentale et locarnienne. L'alliance franco-polonaise ne peut être que renforcée, au bénéfice des deux parties contractantes et de l'Europe, par cette caution éminemment pacifique.

Plutôt que de risquer une analyse inexacte, je préfère mettre sous vos yeux le texte du communiqué de l'officieuse « Information

Politique Polonaise », publié le 18 novembre à l'issue des entretiens anglo-polonais de Londres :

## Le rapprochement polono-anglais

*La visite faite à Londres par le ministre polonais des affaires étrangères a eu pour résultat un rapprochement politique entre l'Angleterre et la Pologne, fort important pour la cause de la paix européenne, de même que pour les intérêts directs de notre pays.*

*Il est permis de constater avec une vive satisfaction que si les gouvernements polonais et britannique ont facilement trouvé un langage commun pour traiter les affaires européennes, ce fut grâce aux directives traditionnelles qui, depuis quelques années, se trouvent à la base de notre politique. Le communiqué du Foreign Office publié d'accord avec M. le Ministre Beck, à l'issue de sa visite, constitue la meilleure preuve que certains principes essentiels de la politique polonaise sont particulièrement appréciés par le gouvernement et l'opinion de la Grande-Bretagne.*

*Le communiqué énumère les problèmes à l'égard desquels les deux partenaires des conversations londoniennes ont jugé particulièrement opportun de souligner leur pleine unité de vues.*

*Du point de vue européen, au premier plan se trouve la répugnance, manifestée publiquement, des deux gouvernements, à l'égard d'une politique tendant à diviser les puissances en deux blocs se combattant réciproquement. Ce principe, proclamé depuis longtemps déjà par le gouvernement polonais, est devenu un des éléments primordiaux du rapprochement politique entre la Pologne et l'Angleterre. En effet, les deux pays s'efforcent avec une égale persévérance de maintenir et de développer un état de paix véritable sur le continent européen. Ils recherchent les garanties d'une paix ainsi comprise dans une collaboration réelle des puissances européennes, en dehors de toute question de régimes ou de doctrines intérieures et en s'efforçant, au contraire, d'atténuer les antagonismes suscités par ces conceptions politiques contradictoires.*

*Du point de vue des intérêts directs de la Pologne, il convient d'attacher une grande valeur à l'affirmation contenue dans le communiqué du Foreign Office, laquelle stipule « qu'il convient de trouver les moyens pour prendre en considération les intérêts légitimes de la Pologne... » « dans le cadre du*

*pacte occidental actuellement proposé et auquel la Pologne se trouve intéressée ». Cette formule constitue la reconnaissance par l'Angleterre de l'union intime qui existe entre les intérêts de la Pologne — liée à l'Allemagne par son accord de bon voisinage et à la France par une alliance défensive bilatérale — et l'ensemble des problèmes que des puissances cherchent à résoudre au moyen du pacte occidental.*

*En outre, il a été reconnu, au cours des conversations de Londres, que l'interdépendance des Etats européens, voire extra-européens, réclame le maintien d'un forum international, permettant d'une manière constante et grâce aux rencontres directes des gouvernements, d'étudier et d'écarter les difficultés de l'heure. Partant de ce principe, les deux parties ont réaffirmé l'intérêt qu'elles portaient au rôle et à l'œuvre de la Société des Nations. Cependant, on doit considérer pour l'instant comme prématurée l'opinion exprimée par différents organes de presse, d'après laquelle cette affirmation de principes impliquerait déjà un accord détaillé quant aux formes définitives et à la compétence future de la S.D.N. En tout cas, le gouvernement polonais attendra avec le plus vif intérêt les initiatives des dirigeants anglais, ayant pour objet de donner à la S.D.N. les moyens pratiques pour accomplir sa tâche avec le maximum d'efficacité.*

*L'opinion polonaise verra sans doute avec satisfaction que les conversations de Londres ont amené l'Angleterre à constater que la politique, entreprise depuis longtemps et méthodiquement par la Pologne, dictée avant tout par la raison d'Etat, est un facteur à la fois positif et constructif de la stabilisation des relations européennes.*

*D'un autre côté, il a été très profitable pour l'œuvre politique du gouvernement polonais de prendre connaissance des vues du gouvernement anglais ; le Royaume Uni tend vers les mêmes buts de paix que la Pologne, in-*

*dépendamment de l'étendue des moyens d'action dont disposent les deux Etats.*

*Les chancelleries diplomatiques d'Europe et l'opinion publique internationale devraient enregistrer l'esprit de l'accord polono-anglais comme une preuve de la volonté vivace des deux Etats d'établir les relations européennes selon le principe d'une juste entente entre tous les facteurs directement intéressés. En rappelant l'esprit de ces conversations, étant donné certaines appréciations de presse qui en déformaient la signification, nous apportons un commentaire autorisé et définitif de la récente visite du ministre Beck.*

### Conclusion

J'ai cité ce document car il prépare ma conclusion. Il n'est pas conçu en termes frappants. Il est prudent, circonspect comme tous les écrits passés au tamis des chancelleries. Transcrit en langage courant, il dit à peu près ceci :

« La Pologne moralement cohérente, militairement vigilante, économiquement agissante, la Pologne, voisine compréhensive des Etats limitrophes, a fait porter son alliance avec la France au registre de paix, tenu par la Grande-Bretagne ».

Relisez bien et vous verrez que j'ai à peine forcé la note.

J'ai simplement condensé en terminant, pour signaler à votre bonne volonté l'unité de cet exposé, souvent débordé par la richesse épique du sujet.

Un grand effort constructif vient d'être réalisé. L'événement, en notre époque paradoxale, est exceptionnel, car il ne porte en lui aucun germe de trouble ou de rivalité morbide.

HENRY DE KORAB.

# Le général Rydz-Smigly en France

par JAN LECHON.

## L'arrivée

Le train du général Smigly est annoncé pour 2 h. 15 ; il est 1 heure seulement, et déjà règne, autour de la gare de l'Est, une animation inaccoutumée. Depuis l'angle de la rue d'Alsace, la gare est fleurie de gerbes de drapeaux français et polonais ; à chaque instant arrivent de nouveaux cortèges, étendards polonais en tête : chasseurs, scouts, sokols, ou associations professionnelles. En même temps paraissent des détachements de gardes municipaux dans leurs pittoresques uniformes noirs et rouges ; de nombreux agents en uniforme ou en civil règlent cette circulation inhabituelle.

Le plus beau soleil parisien, soleil d'été qui annonce déjà l'automne, éclaire la cérémonie d'aujourd'hui, en fait une véritable fête, réchauffe l'ambiance morale sur laquelle influent des facteurs nombreux et importants, mais qui résulte aussi de quelque chose d'inexprimable, de l'air lui-même, semble-t-il. Il règne aujourd'hui une réelle atmosphère de fête, que reflètent la presse et l'opinion publique. Les articles de journaux sont de plus en plus cordiaux et en même temps de plus en plus judicieux et réfléchis ; presque toutes les publications contiennent la biographie du général ; en première page de tous les quotidiens on aperçoit sa photographie ; partout, les titres en gros caractères mettent cette visite au premier plan de l'actualité. Le cri de « Vive la Pologne » revient à toutes les premières pages, parfois comme une politesse, ailleurs comme une idée stratégique sensationnelle,

mais ici et là également comme l'ancienne voix de la meilleure France, s'adressant à la Pologne dont la force est aujourd'hui nécessaire à l'Europe, comme autrefois sa résurrection. Evidemment, la politique n'est pas basée sur les sentiments ; sachons-le, répétons-le, car nous en avons fait plus d'une fois la douloureuse expérience. Mais il y a des instants — les plus importants peut-être, dont dépend le sort des guerres et parfois celui des États — il y a des instants où les sentiments explosent malgré tout, comme dans les moments décisifs de notre vie particulière, où rien ne compte, sauf notre voix intérieure. Certainement, quelques-uns des cris de « Vive la Pologne » qui paraissaient en première page des journaux ou qui retentissaient dans les rues au moment où l'auto du général Smigly pénétrait dans le centre de Paris, n'étaient pas seulement l'écho d'un passé périmé, c'était aussi le cri joyeux de la vérité, célébrant la marche commune de deux nations dans la même voie.

La France accueille le général Smigly avec le sentiment exact de sa situation en Pologne et par conséquent en Europe ; elle l'accueille non seulement comme le chef d'une grande armée alliée, mais aussi comme le chef de la nation polonaise. On en voit la marque extérieure dans ces détachements de la garde républicaine en tenue de gala, réservés seulement aux réceptions des chefs d'État ; ils se tiennent devant la gare et sur le perron, montant la

garde et faisant la haie entre le quai et les salons de réception, fleuris et ornés de drapeaux.

Parmi les Polonais, outre les autorités avec M. l'ambassadeur Lukasiewicz en tête, presque tous ceux qui sont restés à Paris durant les vacances sont présents, ainsi que des délégations venues de toute la France ; les ouvriers et la jeunesse ont envahi les salles d'attente et la grande place à l'extérieur. Une demi-heure environ avant l'arrivée du train, paraît le général Gamelin ; sur son uniforme, parmi l'échiquier des décorations, brille l'étoile d'un ordre polonais, nouvellement reçue de Varsovie. Les officiers qui l'accompagnent sont pour la plupart en service commandé ; mais il en est d'autres, comme le général Faury, dont le souvenir est cher au cœur des Polonais, et qui sont venus ici en mémoire des heures vécues dans l'armée polonaise. On aperçoit presque tous les principaux chefs militaires français : le général Colson, le général Gourret, le général Jeannel et également le général d'Arbonne, attaché militaire à Varsovie. Sur la traditionnelle tenue kaki de l'armée de terre, tranchent les uniformes bleu marine des généraux Pujos et Denain, le poignard au côté. Il y a le colonel Stoeffel qui représente le président de la République, et M. Rochat, chef de cabinet de M. Delbos ; enfin, quelques instants avant l'arrivée du train, l'ancien président du Conseil, M. Daladier, pénètre lentement sur le perron, l'air concentré, comme d'habitude, et un peu gêné. Il faut reconnaître qu'il suscite la sympathie par sa gravité si différente de l'enjouement conventionnel de tant de politiciens mondains.

Un bref commandement retentit, le détachement de gardes mobiles se met au garde à vous sur le perron : lentement, sans signaux, le train spécial entre en gare, ou plutôt deux wagons, avec le général Smigly et sa suite. M. l'ambassadeur Lukasiewicz, M. Daladier, le général Gamelin s'approchent les premiers du wagon ; le général Smigly en sort rapidement, d'un pas décidé et allègre. Il serre vigoureusement les mains de M. Daladier et lui dit, avec un sourire cordial, combien il est heureux de rendre visite à Paris et à la valeureuse armée française. L'ambassadeur présente les Polonais et le général Gamelin les Français ; un cortège pas tout à fait protocolaire, mais plein d'animation, traverse le perron, entre deux rangées de verdure et de

gardes mobiles dressés au garde à vous ; il se dirige vers les salles où se pressent des ouvriers polonais, des mineurs du Nord, endimanchés autant qu'ils l'ont pu, contents de leur belle ordonnance, heureux de pouvoir s'en glorifier devant une personnalité aussi importante. Une clameur spontanée, puissante, cordiale et sincère, s'élève en polonais : « Vive le général Smigly ! » sans souci du protocole : le président des associations polonaises salue le général d'une courte allocution ; celui-ci crie en réponse un remerciement vigoureux, viril, qui part du cœur. Ce n'est pas le banal compliment offert aux autorités, c'est différent ; il y passe ce frisson d'amitié et d'union que le Maréchal sut éveiller en nous ; nous nous serrons les coudes, nous sommes à cet instant une seule famille.

Le général Smigly est celui dont on disait simplement du vivant du Maréchal : « le général » et chacun savait de qui il s'agissait. Les ouvriers crient « Vive le général » sans interruption ; au milieu des acclamations, le général traverse la gare et entre en plein cœur de Paris. Voici la place inondée de soleil, où vient déferler la rumeur des rues les plus bruyantes de Paris ; aussi loin que la vue peut porter, s'étend l'armée française, l'armée de Verdun et de la Marne. La garde incline l'étendard, le général salue, l'ambassadeur et M. Daladier, debout derrière lui, se découvrent ; de l'orchestre s'élève une musique familière plus lente que celle que nous avons l'habitude d'entendre, mais qui toujours et partout nous prend à la gorge.

Inutile de philosopher et de penser au lendemain ! Il fait un soleil divin et voici que dans la capitale de l'Europe, selon la belle parole de l'ambassadeur Lukasiewicz, dans la capitale de l'Europe où nous fûmes si longtemps des réfugiés, des naufragés, où nous pleurions et mourions de nostalgie, le drapeau de la République s'incline devant le chef polonais qui collabora magnifiquement à la grande victoire polonaise. Le général salue la deuxième strophe de l'hymne polonais, puis la *Marseillaise* ; lorsqu'il a ôté la main de la visière de son képi, il va le long de la haie formée par les gardes tout au long de la rue d'Alsace. Il passe rapidement de l'autre côté, où des drapeaux polonais s'inclinent devant lui. Les scouts, les sokols, les chasseurs crient à pleins poumons : « Vive le général Smigly » et cette acclamation l'accompagne jusqu'à l'auto du

général Gamelin, qui le reconduit à son hôtel. La file d'autos se dirige vers le centre. Malgré l'heure de travail et les vacances, bien que les journaux n'aient pas donné l'heure de l'arrivée, la foule, des deux côtés du boulevard,

curieuse, anxieuse, attend le passage des hôtes. Des têtes se découvrent, des mains se lèvent ; timidement, puis de plus en plus fort, les gens crient : « Vive la Pologne ! »

## Parmi les Polonais

Si quelqu'un avait voulu choisir avec préméditation un coin de Paris, dont le genre de beauté et l'histoire expriment précisément qu'il fait partie intégrante de Paris, il aurait difficilement pu trouver mieux que l'hôtel de Sagan, devenu, il y a quelques mois, ambassade de Pologne.

Cet hôtel s'élève dans le quartier des grandes ambassades et des ministères, logés dans de vieux palais du 17<sup>e</sup> ou du 18<sup>e</sup> siècle ; c'est un quartier plein de souvenirs, plein de pierres vivantes, qui ont vu les renversements de fortune les plus étranges, les ascensions et les chutes ; elles semblent en avoir gardé comme un reflet de rêve et elles forment ainsi une part, douée de vie et de raison, de la culture française. Notre ambassade est un hôtel du 18<sup>e</sup> siècle, édifié par le fameux architecte Brongniart, qui dessina les plans de la Bourse. C'est un palais aux belles lignes classiques ; comme toutes les véritables œuvres d'art, il paraît d'autant plus beau qu'on le voit plus fréquemment. Il semble irradier le calme et l'harmonie, le palais de l'Élysée, avec sa véranda vitrée que les photos de tant de crises ministérielles ont popularisée, fait mine, à côté de lui, d'un sympathique parvenu auprès d'un grand seigneur. L'hôtel de Sagan a vu un grand lambeau de l'histoire, on peut même dire qu'il y a participé. Il connut d'abord le crépuscule du style rococo, alors qu'il venait d'être construit pour les princes de Valentin et s'appelait l'hôtel de Monaco. Ensuite la Révolution, à l'époque, si l'on peut dire, de M<sup>me</sup> Angot, l'offrit à Sieyès ; sous Napoléon, il devint la propriété de la maréchale Davout, duchesse d'Auterstædt et princesse de Lowicz ; après de nombreux avatars, à la fin du siècle, la princesse de Sagan-Talleyrand en fit le temple de l'élégance, à la plus parisienne des époques : Il devient définitivement « l'hôtel de Sagan », célèbre par ses bals fameux, où se pressaient les élégants de l'époque, entre autres le futur Edouard VII.

Enfin, par un étrange retour du sort, le palais fut acquis par un grand antiquaire, qui pressé par la crise, chercha dernièrement à s'en défaire. C'est alors que la Ville de Paris l'acheta pour notre ambassade, forcée d'abandonner ses locaux en vue de l'exposition de 1937. Peut-on oublier tous ces changements historiques lorsqu'on voit aujourd'hui notre pavillon flotter au mât, lorsqu'on regarde les détachements d'ouvriers, de scouts et de chasseurs pénétrer dans la cour de l'hôtel Talleyrand, et la remplir d'une vie nouvelle et exubérante ? Ceux qui se réunissent ici présentent comme un raccourci de notre émigration en France ; ayant traversé des vicissitudes du sort, dignes d'une épopée, ils ont pris racine dans un autre sol ; mais ils sont restés bien Polonais par leurs défauts et leurs qualités, bien distincts par le sentiment et le tempérament ; issus de toutes les régions de la Pologne, ils s'unissent ici étroitement pour former une nouvelle greffe polonaise. La visite du général Smigly indique combien cette transplantation est chère à la Pologne. A la réception d'aujourd'hui figureront, bien entendu, les intellectuels polonais résidant à Paris, mais la majorité est pourtant formée par ces artisans, ces ouvriers du Nord, vieux vétérans de l'unité des émigrants, ou militants nouvellement formés, venus de partout sous la conduite de nos consuls.

Les organisations ouvrières, avec étendards et orchestre, forment dans la cour un carré d'une ordonnance militaire ; longtemps avant l'arrivée du général, les salons de l'ambassade sont pleins, la cour est prête pour la revue. Le général arrive dans l'auto du chef d'état-major français, celle-là même qui vint le chercher à la gare ; le général d'Arbonne, attaché militaire à Varsovie, l'accompagne. Le rythme militaire, l'ordonnance, le mouvement, le pittoresque des uniformes donnent à cette arrivée un caractère beaucoup plus grandiose que toute autre cérémonie civile. Mais ce n'est

pas encore cela qui crée l'ambiance, l'atmosphère du moment.

L'orchestre joue d'abord la mazurka de Dabrowski, puis la *Marseillaise* ; le Chef Suprême passe en revue les chasseurs, les éclaireurs et les sokols ; tous ces jeunes gens sentent sur eux le regard concentré et pénétrant du Chef ; tous sentent qu'ils ne forment qu'une seule armée. Une foule de badauds s'assemble autour du général, une foule affectueuse de braves gens, qui veulent le voir de près, sentir qu'il leur est proche. L'ambassadeur conduit le général Smigly et le général Stachiewicz, le long d'un magnifique escalier, véritablement royal, vers les salles du haut où se pressent, tête contre tête, nos artisans, nos mineurs, leurs femmes et leurs filles. On présente au général quelques notables de la vie polonaise en France, puis s'avance le président Rejer, doyen de l'émigration ouvrière ; d'une voix entrecoupée par l'émotion, il dit bravement tout ce que nos émigrés ont sur le cœur, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils voudraient faire, quelles sont leurs relations avec le pays et avec la France, ce qui leur manque et ce qu'ils désirent. Chaque parole qui exprime au général la reconnaissance ou la confiance est couverte par un tonnerre de bravos et d'applaudissements. Les gens crient de joie, parce que le général est arrivé, d'espoir, car puisqu'il est là tout ira bien désormais ; c'est le lien qui unit le chef et son armée, lien simple, indéfinissable et combien puissant. Le général écoute attentivement le président Rejer, et chacun comprend qu'il s'agit là de problèmes profondément humains, intéressant tous les Polonais ; on resserre le cercle afin de mieux entendre. Lorsque M. Rejer a terminé, le général lui serre les mains et se met à parler d'une voix tellement sonore, qu'on entend chaque parole dans tous les coins de la salle, et il semble que les mots vont franchir les murailles de ce palais et atteindre le monde entier. Dès la première phrase, la salle entière acclame avec enthousiasme, tant cette voix lui paraît agréable, tant chaque parole est directe,

tant ce discours respire la force et la sincérité. Le général dit que les émigrés sont venus à lui avec tout leur cœur et qu'il leur répond du fond du cœur. Là-dessus, une formidable ovation ébranle littéralement l'hôtel de Sagan, et le général doit faire signe avec la main qu'il veut parler encore. Tous ces hommes simples ont déjà certainement entendu plus d'une fois cette même phrase, mais en ce moment elle sonne comme une trouvaille, une merveilleuse découverte, simplement parce que c'est la vérité. Lorsque le général dit : « Il faut de l'unité en Pologne, nous ne pouvons pas nous permettre de divergences », sa voix prend une telle ampleur, que l'unité dont il parle se réaligne immédiatement dans la salle et les émigrés applaudissent et crient à perdre haleine. Le général clame que nous avons aujourd'hui une Pologne non seulement libre, mais triomphante.

Ce matin, avec quelle force avons-nous senti qu'il en était ainsi, malgré les difficultés de la lutte, malgré nos défauts et nos erreurs ! Que prouvent l'accueil royal que Paris a réservé au général Smigly, les articles de presse, cette presse qui soudainement a compris tant de choses qu'elle n'arrivait pas à saisir pendant des années ; que prouve tout cela, sinon que la réalité vient toujours à bout de l'illusion et des apparences ? La vérité, c'est que la Pologne est forte, nécessaire à la France comme celle-ci à la Pologne.

Le général a fini de parler et se mêle à la foule qui se presse autour de lui. Chacun a quelque chose à lui dire, plus d'un a une prière à lui adresser, ne serait-ce que d'apposer sa signature sur sa photographie ; en souriant le général les signe les unes après les autres.

Il fait déjà gris lorsque le général quitte l'ambassade. Les ombres se couchent sur les murs ; à la lueur du couchant, le vent du soir agite légèrement l'étendard déployé pour saluer la majesté de la force, de la volonté et de la vertu, léguée par le Maréchal Pilsudski au général Smigly.

## Sous l'Arc de Triomphe

Par un matin brumeux, le général est allé sous l'Arc de Triomphe, saluer le Soldat Inconnu français. Ce geste, accompli par chaque grand chef, par chaque ambassadeur étranger

de passage à Paris, est devenu par cela même une cérémonie, une formalité parmi tant d'autres. Mais le général Smigly va à l'Arc de Triomphe, comme vers la plus belle légende

guerrière polonaise, vers les souvenirs les plus puissants qui unissent la Pologne et la France. Sous la voûte de cet Arc, sur ses murs, parmi les noms des victoires impériales, sont aussi gravés des noms de villes et de villages polonais au travers desquels Napoléon, avec le soutien de nos armes, nous apportait l'espoir et par-dessus tout, la foi dans nos soldats.

Parmi des noms de victoires, dont la gloire, de même que sur ces murs, est inscrite à jamais dans l'histoire, on lit des noms polonais, connus depuis l'enfance.

Sur le fronton de l'Arc, la *Marseillaise* de Rude, dans un élan de sa main de pierre, désigne le chemin de la lutte et de la victoire ; enfants et vieillards la suivent, les yeux rivés à son visage inspiré. Ce jeune homme nu, qui marche comme s'il était envoûté par son regard, ne pourrait-il pas être un jeune garçon polonais, allant comme dans l'hymne « de la terre italienne en Pologne », au nom de l'empereur, ou bien un jeune homme d'aujourd'hui qui, dans les batailles victorieuses, entend encore résonner l'écho de ce nom ?

Le général Smigly, conduit par le général Gouraud, manchot et claudiquant, salue le drapeau incliné devant lui. La file tendue des soldats présente les armes, l'orchestre joue la mazurka de Dabrowski. Le général marche

maintenant avec lenteur du côté de l'Arc, des officiers portent derrière lui une couronne, en hommage au Soldat Inconnu et en même temps à toutes les ombres, à tous les souvenirs réunis sous cet Arc. La *Marseillaise* de Rude lui désigne de sa main de pierre ces fantômes invisibles. Dans le silence qui se fait, le général salue le Soldat Inconnu. Nous écoutons résonner silencieusement dans nos cœurs les vers de Mickiewicz, qui éclairent pour nous la signification du bas-relief sur l'Arc de Triomphe :

« Une bataille ? Où cela ? De quel côté ? demandent les jeunes gens ; les femmes lèvent les bras en signe de gratitude ; tous, sûrs de la victoire, crient, les larmes aux yeux : Dieu est avec Napoléon, Napoléon est avec nous ! »

A quoi songe à présent le général Smigly ? Il doit penser qu'il est ici en tant que chef d'une nation, grande et libre, d'une grande armée, qui seule, dans le désarroi général, a terrassé l'ennemi séculaire qui menaçait l'Europe ; devant le monument de gloire de ce pays il se sent certainement un allié fort et résolu.

Le regard fixé au loin, c'est avec cette pensée qu'il salue longuement la bataille et les soldats dont les os ont fait jadis le fondement de cette alliance.

## Une après-midi à Courcy

Reims, le célèbre Reims n'est qu'une petite ville, laide comme le sont parfois les villes allemandes. Au milieu se dresse, comme un joyau mal enchâssé, une des plus grandes merveilles de l'art : la cathédrale. Tout autour, ce sont des maisons sans style, des rues sans passé et sans perspective, où rien n'accroche le regard, sinon les enseignes de boutiques où l'on vend, à des prix fabuleusement bas, le meilleur champagne qui soit. Mais cette laideur a ses raisons qui sont importantes. Tout le vieux Reims a été brûlé par les Allemands ; c'est seulement sur la cathédrale que les obus ennemis se sont cassés les dents, après l'avoir ébréchée et terriblement abîmée. Reims est donc une ville neuve, un monument commémoratif de la grande guerre et d'une résistance héroïque.

Aujourd'hui, plus que jamais, Reims a un

aspect militaire, presque guerrier. L'hôtel du Lion d'Or a les allures d'un quartier général, le hall est plein de militaires, de journalistes français et polonais ; c'est ici que vont loger le général Smigly et le général Gamelin. Ils sont pour l'instant à Paris, où ils déjeunent chez M. Daladier.

Le général commence sa visite militaire par l'arme la plus récente : l'aviation. A peine arrivés à Reims, nous traversons en automobile cette vilaine banlieue de province, pour aller au camp d'aviation de Courcy où se trouve le 42<sup>e</sup> régiment d'aviation. Le camp entier est paré d'étendards français et polonais ; il en sera désormais ainsi partout où se montrera le général. Le temps nuageux et humide, la campagne plate, rappellent l'automne polonais. Nous sommes dans un groupe d'officiers charmants, dont quelques-uns sont



allés en Pologne ; l'un d'eux porte même une de nos croix. Ils nous conduisent sur le magnifique gazon du camp d'aviation, d'un vert profond ; un bataillon d'honneur avec les drapeaux des régiments de la 12<sup>e</sup> brigade et un orchestre, attendent la venue du ministre de l'Air, M. Pierre Cot, qui doit faire les honneurs de la maison au général.

M. Pierre Cot, comme on le sait, est une des personnalités les plus importantes, les plus attaquées aussi, du gouvernement actuel. Toujours extrémiste et décidé, il a débuté dans la vie comme catholique militant, pour devenir un radical très à gauche, à qui ses sympathies pour les Soviets ajoutent encore une teinte plus rouge. Cependant ses ennemis eux-mêmes lui reconnaissent un esprit d'une vivacité exceptionnelle ; dans l'aviation, il s'est acquis toutes les sympathies en apprenant remarquablement vite à piloter ; il effectue maintenant tous ses voyages en avion.

Un grand trimoteur surgit, portant le ministre. Le général Pujo, un sourire jovial aux lèvres, le général Féquant, inspecteur général de l'aviation, le général Bonchard, chef du 1<sup>er</sup> corps d'aviation, le général Denain, deux civils : l'ancien ministre radical, Marchandeu, député et maire de Reims, et le préfet de la Marne, M. Berthan s'approchent de l'avion en saluant. M. Cot est un très jeune homme à lunettes, à l'abondante chevelure ondulée, au sourire toujours un peu énigmatique ; il marche le long des détachements, les saluant de sa main tendue. Les rangs de soldats, vêtus de bleu sombre, présentent les armes ; l'orchestre joue d'abord la *Marseillaise*, puis une vieille marche datant de Marengo, après quoi il va se poster devant le bâtiment du commandement, pour attendre le général. Cela dure un certain temps ; quelques gouttes de pluie se mettent à tomber. Enfin le général arrive, avec le général Gamelin, comme toujours : le général Stachiewicz, le général d'Arbonneau, nos officiers et la suite française les accompagnent.

Après l'église, l'armée est l'institution qui accorde le plus d'importance aux symboles. Tout y est l'objet de rites séculaires ; il faut savoir tout accomplir avec une précision minutieuse, une perfection idéale, afin qu'on sente sous la forme toute l'importance du fond. Le général Smigly fait sur ce point l'ad-

miration des officiers français. On sent à chaque instant qu'il a conscience d'être le chef, de représenter l'état polonais, de saluer toute la magnifique armée française. Lorsqu'il passe les troupes en revue, il marche d'un pas juvénile, élastique, et enveloppe les soldats d'un regard profond et attentif. Lorsqu'on joue les hymnes, il a une manière à lui de saluer où l'on reconnaît un chef, dont l'âme de soldat s'exalte devant les grands symboles.

Le général doit voir d'abord ce qui est le plus important et qui doit rester secret aux civils. Ceci se passe sans doute à une grande distance, car aussi loin que la vue peut porter depuis le toit du commandement où on nous a installés, on ne voit pas l'auto qui l'a emporté. Pendant ce temps, à travers le léger brouillard d'une pluie d'automne, nous contemplons l'immense prairie verte, couverte à perte de vue d'insectes mécaniques : énormes au premier plan et devenant minuscules à l'horizon.

Une bonne demi-heure s'écoule avant le retour du général. Les manœuvres commencent par l'envol de quelques dizaines d'avions de bombardement, commandés par T.S.F. Se séparant et se réunissant comme des rangs de soldats, les oiseaux d'argent sillonnent le ciel d'une coulée scintillante d'ombres et de lumières. Des bouquets de fumée blanche s'épanouissent derrière eux, inoffensifs pour l'instant, comme un beau divertissement.

A présent, les généraux, le ministre Pierre Cot et leur suite montent à une tour d'observation ; ils y examinent les mystères et les miracles d'un nouveau système de signaux qui surgissent brusquement de terre pour y disparaître mystérieusement, nous dévoilant ainsi un peu des secrets de la guerre future.

Ensuite, tout le monde retourne au camp d'aviation ; on ausculte et on palpe de nombreux appareils ; on regarde l'autogire s'élever en flèche, pareil à un moulin saisi par une tornade.

Au crépuscule, commence une marche aérienne en l'honneur du général. Les escadrilles de Dijon, Nancy, Boulogne, Metz défilent dans le ciel, s'écoulent comme une immense et mystérieuse armée, et jouent une musique menaçante, belle et incompréhensible.

## « Pour leur liberté et pour la nôtre »

A 6 heures du matin, tout le monde est debout à l'Hôtel du Lion d'Or. L'un après l'autre, les officiers descendent dans le hall, les retardataires avalent hâtivement leur déjeuner du matin ; devant l'hôtel ronfle l'auto du chef d'état-major, portant le fanion de la République. Plus encore qu'hier, ces manœuvres nous donnent une impression de guerre.

Nous roulons dans la plaine champenoise, dont chaque lambeau labouré par les obus fut une tombe. Tout ce qui croissait ici a été martelé, écrasé, transformé en un désert crayeux ; timidement, de maigres arbres commencent à peine à repousser ; un pauvre trèfle végète par endroits ; çà et là rougissent des coquelicots, humble et touchant rappel de ce qui s'est passé ici.

Les Français, justement fiers des grands vins fournis par ces plaines, n'ont cependant jamais trouvé de beauté à ce paysage. En effet, comment le comparer à la sauvage Bretagne des druides, à l'azur éclatant de la Méditerranée, à la Normandie noyée de verdure, aux pentes du Jura, où flamboient en automne les forêts de hêtres, ou même simplement aux collines et aux bosquets de l'Île-de-France, tissés, dirait-on, d'après une vieille tapisserie. A nous pourtant, combien cette vue nous semble belle, proche et familière, maintenant surtout, dans la fraîcheur du matin gris. A perte de vue, comme chez nous, il n'y a rien d'autre que la plaine, les coquelicots, le trèfle ; au loin, le regard caresse avec amour un arbre isolé ; un paysan presse son cheval qui traîne la charrue. Seul notre Chelmonski saurait peindre ce paysage ! La puissante et terrible épopée, dont nous n'avons connu que des échos, écoutés le cœur battant, ressuscite devant nous : nous voyons l'emplacement où elle s'est déroulée ; le squelette d'un tank dans un fossé nous rappelle combien tout cela est récent. C'est ici, se frayant un chemin à travers des corps vivants, que s'est effritée la puissance dont la chute devait nous rendre la liberté ; sur ces champs de bataille, et non seu-

lement sur les nôtres, s'est joué notre destin. « Le péché mortel de l'Europe » que les nobles esprits français ressentaient si profondément, fut racheté ici avec du sang français ; les belles paroles que la France adressait à nos exilés, les menaces qu'elle jetait à nos oppresseurs, ont pris corps ici. Ceux qui tombaient pour la liberté de la France tombaient aussi, sans même s'en douter, pour la nôtre. Eux et les nôtres dorment maintenant côte à côte dans ce cimetière, là où derrière une haie en fil de fer, poussent des rangées de croix blanches. Sous une énorme croix de bois, un écriteau indique les tombes des 109 Polonais, dont 5 inconnus, des 1<sup>er</sup> et 5<sup>e</sup> chasseurs, tombés ici. Dans leur raisonnable folie, ils savaient, comme leurs pères et leurs aïeux, que partout où l'on se bat pour la liberté, on combat aussi pour la nôtre.

Sur toutes les tombes sont fixés des petits drapeaux à nos couleurs ; derrière la haie, à gauche, se tient un bataillon de chasseurs avec drapeau et orchestre. Un instant après surviennent les Chefs d'État-major, ensuite le ministre Pierre Cot, le général Stachiewicz et leur suite. L'orchestre joue des hymnes, mais ils résonnent différemment, comme s'ils ne voulaient pas troubler ce dialogue muet des vivants avec les morts. Le général Smigly dépose au pied de la croix une magnifique couronne et le général Gamelin une autre. L'orchestre joue la sonnerie « Aux morts », vain et plaintif appel à ceux qui ne peuvent plus entendre.

Nous marchons entre les tombes en silence, pensant probablement tous aux mêmes choses.

Les généraux, le ministre et leur suite sont maintenant de l'autre côté de la route, et laissent défiler devant eux le bataillon de chasseurs. Je regarde le général Smigly et les chefs français et il me semble que c'est maintenant, dans cette plaine tellement pareille à nos plaines mélancoliques, dans ce silence et cette paix rurale, devant ces croix, l'heure où ils se sont vraiment compris.

## La cathédrale de Reims

Vous souvient-il de ce qu'a écrit Wyspianski, lorsqu'il vit pour la première fois la cathédrale de Reims ? Vous rappelez-vous

l'éblouissement à la fois de l'esthète et du dramaturge, pour qui toutes les sculptures de la cathédrale étaient des *dramatis personæ*

comme les tableaux de Matejko, les statues du Wawel ou des Lazienki ? Quel magnifique décor de théâtre aurait-il rêvé s'il avait vu la cathédrale telle qu'elle est maintenant : ébréchée par les obus, par endroits carbonisée, mais reconstruite à moitié, à l'extérieur et à l'intérieur, grâce à des libéralités d'outre-mer, nettoyée, neuve et froide. Ses merveilleuses lignes gothiques sont tellement classiques qu'elle ne semble pas avoir souffert du feu de la mitraille ; avec le moindre fragment on peut en imagination reconstituer le tout. Certaines sculptures du porche semblent s'être transformées en stalactites ; leurs formes se sont effacées, confondues avec les autres. C'est cela qui est beau, d'une intense beauté dramatique ; la cathédrale n'apparaît plus comme un chef-d'œuvre de l'art, mais de la nature ; elle semble être un bloc élémentaire, où l'esprit créateur a introduit, de place en place seulement, la forme gothique. Nous examinons tout ce qui est neuf, sur les côtés à l'intérieur ; l'or brille ; on a donné la patine voulue aux colonnes et aux sculptures, reconstituées d'après les anciens modèles. Cela doit faire l'admiration des Américains de passage, dont plus d'un rêve peut-être de transporter cette église à New-York, pierre après pierre, comme le vieux château écossais dans le film de René Clair.

Mais Wyspianski ressentirait certainement autre chose à cette vue. Il sentirait que ces gargouilles remises à neuf, ces dorures brillantes qui donnent une parfaite illusion du passé, n'ont avec lui rien de commun, tout simplement parce qu'elles n'ont pas vécu ce qu'ont vécu les chimères, les colonnes fracassées par les shrapnells allemands, parce qu'il faudrait qu'il s'écoule un siècle de graves événements, de victoires et de souffrances dans cette ville, avant que la nouvelle cathédrale ne remplace l'ancienne.

Il fait une après-midi chaude et ensoleillée. La place devant la cathédrale, avec sa touchante petite statue de Jeanne d'Arc, est encore vide. Nous trainons, nous allons boire du café dans les petits bistrotts de la place ; enfin nous nous asseyons sur les marches de la cathédrale comme si c'était une église de village. Le général est encore aux manœuvres et le bruit court qu'il arrivera sûrement en retard.

Le cardinal Suhard, successeur de l'héroïque cardinal Luçon, est actuellement en vacances ;

en son absence, le général sera reçu par l'évêque coadjuteur Neveu, vieillard aimable et débonnaire si proche d'allures de nos ecclésiastiques polonais. Il se tient devant sa cathédrale, comme un curé de chez nous devant son église, le soir à la campagne ; et comme ce dernier avec son vicaire, lui aussi bavarde avec ses clercs.

Un notable de l'endroit, ayant engagé la conversation, nous explique que jamais, même pour la venue du Président de la République, il n'y a eu autant de monde dans la rue et que jamais la police n'a eu autant de travail. Effectivement, pour une ville de province, il y a foule ; les gens se tiennent des deux côtés de la place et attendent patiemment, car les manœuvres durent en effet plus longtemps qu'on ne l'aurait cru.

Enfin, le général arrive, salue l'évêque qui le confie à un ecclésiastique spécialiste de l'art ; il pénètre avec les personnes de son entourage dans l'église pleine d'ombre, où Jeanne d'Arc, il y a des siècles, conduisit Charles VII afin qu'il se fasse couronner roi de France. Les personnages importants, venus en France après la guerre pour visiter les champs de bataille, sont toujours allés voir Reims et sa cathédrale, à l'égal des champs de Champagne, du fort de Vaux ou de l'ossuaire de Douaumont, en tant que bastion de la résistance française. Notre général examine la cathédrale — cela se voit à sa façon de regarder — non seulement comme un chef, comme un hôte de la France, mais aussi comme un artiste. Le prêtre qui le guide, homme du monde et cultivé, ne cesse de sourire, heureux des questions du général qui prouvent qu'il sent tout et sait ce qu'il veut voir.

Nous visitons le trésor, plein de merveilles sans prix, de magnifiques chasubles d'or ; de là nous passons dans le jardin de la cathédrale où l'on taille les copies des statues et des colonnes détruites. Nous allons voir ensuite l'ancien palais des archevêques, qui n'est plus qu'un amas de ruines. A aucun moment cette visite ne prend l'allure d'une formalité protocolaire. Le général est vraiment ému en faisant ses adieux au vieil archevêque ; il lui affirme que la journée d'aujourd'hui comptera parmi ses souvenirs les plus émouvants. Assis dans l'auto, il se penche encore et suit des yeux la merveilleuse rosace, la mystérieuse procession des esprits d'ombre et de lumière qui gravissent le porche de la cathédrale.

De retour à l'hôtel, la première personne que je rencontre est M. Louis Gillet, de l'Académie Française ; c'est un excellent critique d'art, un parfait styliste, qui a cette fantaisie — cette perversion, pourrait-on dire, puisqu'il s'agit d'un membre de l'Académie — d'écrire parfois des reportages pour *Paris-Soir* au moment d'événements importants ; c'est pourquoi il est venu aujourd'hui à Reims, afin d'assister demain à la remise, au général, du grand cordon de la Légion d'Honneur par le Président Lebrun.

Nous parlons du général, de ses victoires, de sa situation en Pologne, de ses travaux et de ses goûts. M. Gillet est radieux en apprenant que le général s'intéresse tout particulièrement à l'art. Je me remémore certaine réception, il y a dix ans, à Varsovie, où je fis précieusement la connaissance de M. Louis Gillet. Il était venu en tant que commissaire à l'exposition d'art moderne français et était reçu en cette qualité par M. et M<sup>me</sup> Zaleski. A cette réception artistique était justement présent le général Smigly, en tant qu'amoureux de l'art et grand connaisseur. Ce souvenir et notre visite d'aujourd'hui à la cathédrale se fondent maintenant dans mon esprit en un tout plein de signification.

Je songe au lien indissoluble entre l'histoire d'un peuple et les chefs-d'œuvre de son art ; je pense à la magnifique épopée, unique au monde, commune à nos armées, à notre art, à notre poésie ; je me dis qu'il est vraiment important que le général soit issu de cette tradition, et qu'il l'incarne en sa personne, sachant ce qu'elle signifie pour la Pologne.

Je songe au lien indissoluble entre l'histoire d'un peuple et les chefs-d'œuvre de son art ; je pense à la magnifique épopée, unique au monde, commune à nos armées, à notre art, à notre poésie ; je me dis qu'il est vraiment important que le général soit issu de cette tradition, et qu'il l'incarne en sa personne, sachant ce qu'elle signifie pour la Pologne.

## Sur le champ de bataille

Les changements perpétuels, la foule des impressions peuplant la vie de camp que nous menons depuis plusieurs jours, vie du reste pleine de charme, à la suite du général, tout cela fait que l'on éprouve de la peine à embrasser tous ces événements par la pensée et à apprécier la qualité exceptionnelle des moments que nous traversons. Chaque jour se confirme l'impression première : le général Smigly est reçu en France en souverain, il suit une marche triomphale, on lui rend non seulement les honneurs extérieurs dus aux chefs d'Etat, mais de plus la France entière le salue en tant que chef de la Pologne. Trait le plus important, cet enthousiasme dans l'accueil est un hommage conscient, rendu à la puissance de l'armée polonaise, à la puissance de l'Etat polonais ; c'est, pourrait-on dire, une explosion de compréhension, de la valeur de notre alliance pour la France.

Lorsqu'on dit : le général est salué comme un souverain, il faudrait ajouter que depuis un temps infini, aucun potentat n'a reçu un accueil semblable ; seule peut-être, la visite du roi Alexandre, si tragiquement interrompue, a été conçue avec un pareil déploiement de faste.

Paris est en effet blasé sur tous les souverains de passage, que l'on rencontre dans les magasins ou dans les restaurants parisiens,

comme de simples mortels. Les uns après les autres, ils viennent ici incognito : on peut voir le vieux roi Gustave de Suède, non seulement jouer au tennis, mais se mêler le soir au public populaire du bal Tabarin ; après les obsèques du roi George V, trois rois sont venus simultanément à Paris. Sans parler de tous les personnages de sang royal ; le beau duc de Kent, avant son mariage, se promenait fréquemment tête nue sous les arcades de la rue de Rivoli. La dernière visite officielle fut celle du roi Edouard VIII, venu pour l'inauguration du monument aux Canadiens à Vimy ; il est intéressant de comparer les voix de la presse, la quantité des photographies, à l'occasion de ces deux événements pour comprendre toute l'importance de l'accueil réservé au général Smigly.

Naturellement, le général est avant tout l'hôte de l'armée française ; mais si cela réduit le cadre de la réception, cela souligne par contre admirablement l'importance symbolique et politique de certains moments de premier plan. Du spectacle de ces quelques jours on peut conclure que la magnifique armée française tient à se mettre en valeur, à faire preuve de sa force devant le général ; M. Daladier l'a dit dans son discours, cette armée est fière de manœuvrer devant le général Smigly, qui pourra apprécier sa valeur en

chef. Dans les notes du président du Conseil Supérieur de la Défense Nationale (d'après la Constitution, le général Gamelin n'en est que le vice-président), ce passage a son importance ; il montre combien on est convaincu, en France, de l'excellence de nos chefs et de la valeur des soldats polonais.

Rien n'exprime mieux, plus profondément, les sentiments de l'armée française que le cadre dans lequel le général est reçu et traité.

Sur les champs de bataille de la grande guerre les plus sanglants, les plus glorieux pour l'armée française, résonnent, depuis deux jours, les sons de notre hymne national ; à Reims, Suippes, Verdun s'inclinent devant le généralissime polonais les étendards des régiments les plus héroïques ; chaque cérémonie en son honneur est conçue de façon à accroître l'importance des devoirs qui lui sont rendus, en soulignant que c'est l'armée victorieuse de la plus grande guerre de tous les temps qui les accomplit. Le général doit recevoir aujourd'hui le grand cordon de la Légion d'Honneur, la plus haute distinction dont dispose la République Française. Ne pouvant lui donner davantage et tenant à marquer qu'on l'honore entre tous, le haut commandement français a fait de la remise de cette décoration une solennité sans pareille, dont on n'a gratifié personne depuis la grande guerre. Sans effort, avec cette simplicité qui caractérise toutes les œuvres et découvertes françaises, l'armée semble transposer la journée d'aujourd'hui au temps de la grande guerre : les coups de canon, l'ordonnance de combat des troupes, l'emplacement rendu célèbre par des ordres du jour historiques, tout cela fait de la réalité un songe, un puissant et profond symbole.

Par une matinée chaude, presque brûlante, nous roulons sur la route de Reims à Suippes, dépassant continuellement des détachements de troupes. La hâte et le but de cette animation augmentent encore l'impression de guerre ; à une croisée de chemins, d'où un envoyé militaire spécial doit nous conduire au camp, s'élève un café ou une cantine ; une aguichante Madelon d'après-guerre « nous verse à boire » ; quand notre guide apparaît, nous faisons à celle-ci de bruyants adieux, avec le sentiment d'être des soldats, partant pour la bataille.

Le champ vers lequel nous nous dirigeons rappelle tellement nos plaines, qu'il semble avoir été choisi intentionnellement en vue de

cette cérémonie. Un délicieux temps d'automne, des labours semblables à nos étendues de Mazovie, le petit bois qui ferme l'horizon, si pareil aux sous-bois de nos terres sablonneuses, le chemin qui coupe à travers champs, émeuvent nos cœurs comme un tableau attendrissant de la patrie. Nous savions, en venant ici, que la cérémonie serait particulièrement brillante ; mais c'est seulement une fois sur place que nous nous rendons compte de la magnifique parade qui se prépare. Près du petit bois, à moitié dissimulé par la pente d'une colline, se tient le 151<sup>e</sup> régiment d'infanterie, en rang de bataille, étendard et orchestre en tête ; deux régiments de dragons, le 13<sup>e</sup> et le 28<sup>e</sup>, forment le centre et l'aile gauche du triangle. Nous entendons des coups de feu derrière le bois, du mouvement sur la route, des avions dans le ciel : tout fait oublier que nous sommes dans un grand et symbolique théâtre. Enfin, sur la route près du petit bois, apparaît une file d'autos et une escorte de motocyclettes ; un instant après, les deux généralissimes, l'ambassadeur Lukasiewicz, une suite magnifique, où brille l'or des képis des généraux, entrent dans le champ et se mettent sur la gauche, pour attendre la venue du Président de la République. Encore quelques minutes de libre rumeur de bivouac, et voici l'auto du Président Lebrun, accompagné de M. Daladier. Salutations, sonnerie ; le Président, les généralissimes, l'ambassadeur, passent le long des rangs. Sur un bref commandement, les porte-étendards des dragons et un fantassin avec le drapeau de son régiment, se placent au milieu du champ ; devant eux se tiennent trois généraux de l'armée de terre, sabre au clair, le général Pujo, inspecteur général d'aviation, le général Stachiewicz, le colonel Strzelecki, le capitaine Horoch, le capitaine Kurczewski, le capitaine Vacqueret, tout de suite derrière le général, qui se raidit militairement, la main à la visière de son képi. Tout se tait ; en quelques mots cérémonieux, la France va résumer tout ce qu'elle ressent pour la Pologne, tout ce qu'elle veut dire au général Smigly.

Le Président Lebrun sait cela, et quand s'interrompt la sonnerie « Aux champs » dans le silence, que seul trouble le piétinement nerveux des chevaux, sa voix sonore s'élève, solennelle et pénétrée : « Général Rydz-Smigly ! Nous vous faisons grand-croix de la Légion d'Honneur. » Il accroche sur la poitrine du général un ru-

ban écarlate, lui donne l'accolade, selon la tradition française. Tous deux s'écartent et le sabre du général Gamelin luit maintenant au soleil, pendant que, d'après l'ancienne coutume de chevalerie, il en frappe l'épaule des officiers polonais, et les nomme, à des degrés divers, titulaires de la Légion d'Honneur.

La cérémonie est terminée ; tout le monde se groupe, sans souci du protocole, en un cercle amical autour du général Smigly ; M. Daladier, les chefs militaires français lui serrent les mains ; le général remercie le Président longuement, affectueusement, et on voit combien ces instants l'ont ému. Une superbe rangée s'aligne sur le talus dominant la route : le Président, le général, notre ambassadeur, le général Gamelin. Avec sa magnifique écharpe

écarlate, le général a, plus que jamais, l'air d'un chef. Les régiments quittent le champ au son joyeux des orchestres et passent, dans la poussière de la route, devant cette file de personnalités fameuses. C'est un instant qui semble ressuscité de nos idylles militaires polonaises, durant lesquelles on oublie les horreurs de la guerre et on se laisse aller au charme ancien de la vie aux champs, avec un joyeux mépris de la mort. L'orchestre joue des marches françaises, mais elles sonnent à nos oreilles comme les marches de nos légions, ou bien ces marches d'autrefois, quand nos soldats suivaient l'Empereur, à travers bois et prairies. Le son s'éloigne, s'atténue de plus en plus, les régiments disparaissent dans la poussière comme une vision.

## Comme à l'âge d'or

Ce ne sont pas seulement les œuvres d'art, mais aussi les journées vécues qui peuvent donner une impression de chef-d'œuvre, de perfection, où tout s'accorde : cadre, individus et sentiments. A cet égard, le séjour du général Rydz-Smigly à Nancy fut un chef-d'œuvre. La grisaille des champs de bataille a disparu ; nous voilà saisis par la radieuse verdure lorraine, où luit déjà par endroits l'or de l'automne ; le cours joyeux d'une rivière égaie le bord de la route ; les collines boisées, les petites villes que nous traversons, tout nous semble sourire dans l'abondance et le bonheur. La merveilleuse surprise que j'ai vécue il y a quelques années, est réservée maintenant à tous les Polonais qui vont voir tout à l'heure Nancy pour la première fois. Ils vont faire la découverte d'un joyau de l'architecture, d'un chef-d'œuvre d'harmonie, édifié par la volonté d'un Polonais fameux, chef-d'œuvre pourtant presque inconnu en Pologne. Mais aujourd'hui la surprise est double et moi aussi je vais être stupéfait et ému.

Nancy, qui doit sa beauté, son style athénien, au bon roi Stanislas, et qui a conservé pour cela une grande fidélité à la patrie de celui-ci, Nancy fête aujourd'hui le général Smigly comme le successeur des rois ; on salue en lui toute la Pologne au nom de la France entière, non plus au nom des autorités ou de l'armée, mais au nom du peuple français qui

à travers les vicissitudes a gardé intacts ses beaux souvenirs, et ce magnifique équilibre qui le préserva toujours de sa perte.

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent de solennel, de beau ou d'émouvant, et qui nous semblait être le comble de l'hospitalité et de l'émotion, n'est désormais pour nous qu'un prélude qui a précédé l'accueil du cœur même de la France. Combien nous avons été naïfs et sommaires — comme le sont du reste les étrangers à notre égard — dans notre appréciation de ce peuple industriel, équilibré, amoureux des plaisirs de la vie, mais capable de leur sacrifier sa vie elle-même et admirant, plus que quiconque, le courage et l'héroïsme. S'ils ont eu raison, en apparence, comme ils se sont trompés, en réalité, tous ceux qui s'imaginaient que la richesse était plus apte à éblouir ce peuple riche, que les vertus humaines ou les actions d'éclat ! Le général Smigly entre aujourd'hui à Nancy en souverain, parce que Stanislas Leszczyński veilla sur la beauté de cette ville et fut bon pour ses misères, parce que le prince Poniatowski demeura fidèle à Napoléon, parce que les Polonais se battirent partout où on luttait pour la liberté, parce que Pilsudski repoussa l'agresseur des portes de Varsovie. La France a déjà reçu chez elle de nombreux alliés, mais aujourd'hui la joie part directement des cœurs, que ne peut tromper aucun marchan-

dage, aucun calcul tortueux. La joie rayonne, parce que le général est Polonais, parce que la Pologne s'avère l'alliée la plus précieuse de la France.

Des étendards sur le perron, une foule devant la gare, nous avons vu cela partout sur le passage du général ; mais à Nancy toutes les maisons sont ornées de drapeaux polonais et français et c'est véritablement toute la ville qui est dans la rue.

Quelle ville merveilleuse, pleine d'ordre et d'harmonie ; comme elle est vivante, fidèle, ardente ! Le cri d'admiration de tous les Polonais sans exception salue la place Stanislas, noire de monde, rouge et blanche de nos drapeaux. Il y a en Europe des places plus grandes ; on ne peut la comparer à la place de la Concorde ; il en est de plus somptueuses, telle la place de Venise. Mais l'harmonie, la grâce, la légèreté, la pureté de style de la place Stanislas, si elles comptent des égales dans le monde, ne peuvent certainement pas être surpassées.

De par la volonté du bon roi Stanislas, en l'honneur de son gendre, l'ancienne place Royale a été édifiée d'un seul jet d'après les plans clairs et harmonieux d'Emmanuel Héré. Le seigneurial hôtel de ville, somptueusement orné, sans perdre pour cela la pureté de sa ligne, groupe autour de lui en leur imposant son style des palais plus petits, d'une merveilleuse légèreté ; ils forment les trois côtés de la place, où aboutissent de toutes parts des rues s'achevant par des arcs de triomphe sous lesquels apparaissent les autres beautés de la ville, issues de la même conception.

L'incomparable maître serrurier Jean Lamour a enfermé cette place dans une dentelle de grilles et de portails, forgés avec un art merveilleux, souples comme des lianes et des fleurs ; à l'ombre des arbres, bronzés par les premiers feux de l'automne, des divinités grecques se baignent dans les exquises fontaines de Guibal.

Au milieu de la place se dressait autrefois une belle statue de Louis XV, sculptée également par Guibal, édifiée en signe de gratitude par son gendre. Plus tard la Révolution en jugea autrement et supprima le monument. A présent, on y a placé une statue de Stanislas Leszczyński, Stanislas le Bienfaisant, tel que les Lorrains l'ont connu : l'embonpoint excessif, dû à son goût des bonnes choses, l'air dé-

bonnaire, souriant aimablement au monde entier.

Quel était donc cet homme ? On l'a taxé de servilité, d'égoïsme, d'insouciance envers le sort du pays, de complaisance vis-à-vis des plus forts ; et pourtant a subsisté après lui, en Pologne, une légende de sagesse, qui dépassait son temps et était digne des plus grands hommes en Europe ; ici, dans la capitale de sa patrie d'adoption, il a fait élever presque tous les plus beaux monuments, tracer toutes les routes, construire toutes les écoles, donner essor à toutes les œuvres de charité et de bien public. S'il n'était que l'homme que veulent voir en lui les chercheurs enrégés de vérités mesquines, s'il n'était qu'un faible rêveur slave, noyant ses chimères dans le vin, parmi les plaisirs et les vains bavardages, aurait-il pu créer une légende aussi vivace, célébrée aujourd'hui par une fête magnifique ?

Des guirlandes aux couleurs polonaises parent la statue du bon roi ; aux fenêtres de l'hôtel de ville flottent non seulement des drapeaux blancs et rouges, mais aussi des étendards rouges avec l'aigle blanc ; tous les habitants sont dans les rues et ne pensent qu'à une seule chose : où est le général Smigly ? Comment le voir ?

Il est déjà tard, le crépuscule se teinte de gris, dans un instant, cette journée inoubliable va prendre fin. Soudain, afin de la prolonger, de tous les côtés de la place Stanislas et de la place de la Carrière — le général Smigly se trouve dans le palais du Gouvernement — des astres artificiels apparaissent et des faisceaux de lumière d'argent inondent les palais de Héré, les grilles dorées de Lamour, les Neptune et les Amphitrites de Guibal, la statue du bon roi, qui aime tant la bonne humeur et les belles fêtes. Une musique s'élève, monte, s'amplifie ; c'est un concert en l'honneur du général qui commence, place de la Carrière.

Je songe que le nom de la Pologne qui pendant tant d'années apportait ici l'écho du désespoir et la rumeur des défaites, résonnera toujours désormais comme un souvenir de musique, de lumières et de joie. Cette tiède soirée d'automne, cette population amicale et joyeuse, qui créent en l'honneur du chef de notre nation une ambiance d'une richesse shakespearienne, n'est-ce pas comme le rêve d'un retour à l'âge d'or, où la beauté et la puissance se tendraient une main amie ?

## Revue royale

L'hôtel où nous sommes descendus, à Nancy, est un des palais de la place Stanislas. Nous sommes réveillés de grand matin par des piétinements et une bruyante musique militaire ; ce sont les tirailleurs marocains et algériens qui passent sous nos fenêtres à travers les rues encore vides, mais déjà parées pour la fête, l'air encore plus pimpant au soleil. Les instruments les plus variés, trombones, cors de chasse, espèces de fifres de janissaires jouent des airs de régiment ; ils sont tellement alertes et entraînants, que nous nous sentons une âme de petits garçons qui courent derrière une musique militaire ; nous saluons chaque régiment qui passe, avec l'espoir de voir le suivant ; à chaque musique qui se rapproche, nous bondissons au balcon. Nous lisons dans les journaux et nous entendons de la bouche des gens, que l'on n'a pas vu, à Nancy, pareille revue depuis la guerre : mais il suffit de regarder autour de soi pour deviner que c'est là pour la ville une grande journée, la plus grande depuis des années. La foule remplit non seulement la place et les rues avoisinantes, mais à toutes les fenêtres et jusque sur le toit des maisons, il y a des gens debout ou assis, qui attendent patiemment le commencement de la revue. La place Stanislas, vêtue non plus de sa somptueuse robe du soir de lumières fantastiques, mais rougie, dans la lumière du soleil, par la pourpre des étendards polonais et français, a l'air d'un salon ; sur la grisaille de son vêtement d'une coupe parfaite, ses bijoux, portails d'or et barreaux de Lamour, reflètent magnifiquement le soleil. Devant l'hôtel de ville, sur un tapis écarlate, on a disposé des fauteuils de pourpre pour les notables ; si l'or des galons des généraux, le blanc plumet du préfet, la raie de lumière sur les hauts-de-forme, ne peuvent rien ajouter à la majesté de cette place, du moins ne manque-t-il aucun signe extérieur de solennité.

Le général, comme on le sait, est accueilli en France en souverain ; mais son entrée royale est réservée à Nancy, qui connaît mieux que toute autre ville en France, la nécessité de la défense et qui peut être fière de n'avoir jamais douté de la bonne cause commune.

Un tonnerre lointain d'applaudissements croissants, les cris de plus en plus proches de la foule, enfin un piétinement de chevaux à l'entrée de la rue qui mène vers la place Carnot, nous annoncent l'approche du cortège royal. Les acclamations et les cris de « Vive la Pologne » résonnent déjà sur la place, la remplissent de toutes parts ; dans une joyeuse tempête, déchaînée sous un ciel sans nuages, entouré par un escadron de gardes à cheval, — escorte réservée aux rois, en voiture découverte — avec toujours le général Gamelin à sa gauche, le général Smigly fait son entrée sur la place Stanislas. Une entrée royale, ce n'est pas seulement affaire d'escorte et de cérémonial, il faut avoir pleinement conscience de son rôle et ce sentiment doit être partagé par une foule cordialement spontanée.

Sans doute la foule qui remplit la place Stanislas où le général Smigly fait son entrée, est venue là pour acclamer ; elle est là pour cela, pour faire preuve d'amitié à l'égard de la Pologne et saluer un hôte fameux. Mais à la vue du général la foule fait beaucoup mieux. Elle se laisse aller, portée par un enthousiasme imprévu. Le général souriant, la main à la visière, la tête tantôt tournée vers la foule sur les trottoirs, tantôt levée vers les fenêtres d'où se tendent vers lui des milliers de bras, fait son entrée en roi puissant et heureux, plein d'affection pour les hommes. Rien dans son sourire, dans son expression, ne sent l'effort, la flatterie envers la foule ; en même temps que celle-ci, il sent qu'il représente la Pologne et se montre heureux de l'accueil réservé à son pays. Dès cet instant, il est décidé que la revue ne sera qu'une seule explosion de joie, que ne viendra glacer aucune contrainte, aucune austerité officielle ; chacun se sent parmi les siens : et partout où parviendront les illustrations, le cinéma, l'opinion de la foule volant de bouche en bouche, le peuple français proclamera le général Smigly comme l'homme d'Etat en Europe le plus humain, le plus digne de ses fonctions que l'on connaisse.

Lorsque le général dépose une gerbe au pied de la statue de Stanislas Leszczyński, une tempête d'acclamations s'élève à nou-



veau ; les Lorrains voient dans cet hommage à notre roi un geste amical pour leur province, pour leur histoire régionale ; du reste, quoi que fasse maintenant le général, tout sera accueilli avec enthousiasme ; voilà pourquoi il est si important de savoir faire son entrée en roi !

Le général Smigly se tient sur la place, le général Gamelin à sa gauche, le général Stachiewicz à sa droite ; un peu plus loin se rangent les officiers polonais. De la rue que vient de traverser le général, monte de nouveau la même tempête, annonciatrice de l'armée qui approche ; un instant après, le général Requin, commandant du célèbre corps d'armée lorrain, pénètre tout seul sur la place sur un magnifique alezan, salue le général Smigly de l'épée et vient se placer à côté de la statue, afin de passer les troupes en revue. Dominant les applaudissements et les cris, une musique alerte et joyeuse se fait entendre, la même qui nous a éveillés ce matin. L'orchestre des chasseurs alpins de la 11<sup>e</sup> division entre sur la place, se range à côté de la statue et la mélodie qui a suivi pas à pas la gloire de ce régiment accompagne maintenant son passage. Le régiment a passé entraînant derrière lui sa musique ; lorsque celle-ci a disparu à l'angle de la place, un autre son nous parvient déjà et l'emplacement près de la statue est occupé par des musiciens vêtus de bleu horizon, remplaçant l'orchestre bleu marine. La foule entraînée par le rythme de la mélodie, jamais rassasiée par la vue de ses soldats, suit du regard les mouvements cadencés de l'orchestre, écoute les sons joyeux de la musique qui semble faire fi de nos souffrances et de la mort qui nous guette ; toute l'ironie de la vie, toute la force impitoyable, indestructible et aveugle de l'humanité qui, sur tant de ruines, tant de cimetières, élève toujours un chant de joie et d'espérance, est contenue dans la scène qui se joue maintenant devant nous.

Après les chasseurs bleus apparaît la nouvelle troupe de l'Est, en uniformes et bérets kaki, enfermée habituellement dans les casemates de la ligne Maginot. Le son strident et prolongé des fifres, que nous avons déjà entendus à Douaumont, l'accompagne ; les tours magiques exécutés par les tambours-majors des chasseurs sont dépassés par l'extraordi-

naire gymnastique du chef d'orchestre africain, qui projette son bâton à plusieurs mètres en l'air. Les tuniques bleues brodées d'or et les larges pantalons garance des tirailleurs algériens, les Marocains en uniformes kaki et turbans blancs, apparaissent sur cette place de style rococo, comme dans la plus recherchée des fantaisies de l'Arioste, où les époques et les styles se mêlent, dans le seul souci de la magnificence du coup d'œil et des couleurs.

Les régiments se suivent, précédés par les porte-drapeaux en gants blancs ; l'artillerie, les dragons, la garde traversent maintenant la place ; derrière les détachements de dragons parisiens à cheval, paraissent les dragons portés. Ensuite ce sont les petits tanks légers, pointant leurs mitrailleuses ou leurs petits canons à tir ultra-rapide, et les camions pour le transport des blessés ; enfin, dans le grondement des moteurs, dans la poussière de la place lourdement ébranlée, de monstrueux cuirassés de terre font leur entrée en rampant, mus par une force invisible. L'on se doute que ces crustacés métalliques contiennent des hommes lorsqu'au passage les tourrelles font demi-tour et les canons s'inclinent pour saluer le général. La revue est finie.

Quel songe orgueilleux, engendré par la soif de puissance et de faste, aurait pu créer une image qui étancherait mieux cette soif, que la vue de cette ville, poussant un seul cri en l'honneur de notre pays, la vue de la plus magnifique des armées, nous saluant de toutes ses splendeurs, régiment après régiment ?

Si l'un de nous a jamais douté de notre magnifique avenir, dans les misères et les soucis quotidiens, ne fera-t-il pas à cette vue le serment de travailler, partout où le destin le poussera, de toutes ses forces pour le lendemain national ?

La clameur incessante, continue, de la foule réclame maintenant le général Smigly, entré à l'hôtel de ville pour signer le Livre d'Or. Des clameurs polonaises s'y mêlent, poussées par les détachements de chasseurs, rangés autour de la place ; le général doit encore se montrer, tel un roi, à la fenêtre du palais, et il demeure longtemps, face à ces acclamations, qui rendent hommage à notre passé et saluent notre avenir.

## L'heure du souvenir

Le général déjeune actuellement chez le Président de la République, à Rambouillet ; 10 heures du soir est l'heure fixée pour le départ pour Venise. Entre les deux, il y a place pour quelques heures, que le voyageur de passage à Paris consacre habituellement à ses adieux à la ville. En cachette parfois de ses proches, il s'en va solitairement jeter un dernier coup d'œil sur quelque façade rappelant un événement demeuré dans sa mémoire, sur un tableau, une sculpture, un monument, dont la beauté l'a particulièrement ému. C'est ainsi que certains s'en vont parfois le long d'étroites ruelles à la recherche du décor qui inspira les beaux vers d'un poète favori. D'autres, retenant leurs larmes dans l'escalier tortueux d'un vieil immeuble, s'arrêtent devant une porte, refermée à jamais sur leur amour. D'autres enfin, s'en vont tout simplement le long de la Seine, regarder le cours de ses eaux et les brumes mauves qui flottent au-dessus d'elle, comme s'ils voulaient emporter une provision de rêve.

On a organisé, pour remplir cette heure de liberté avant le départ du train, une visite à la Bibliothèque Polonaise, logée dans une vieille maison de l'île Saint-Louis, dans le plus parisien des quartiers de Paris. Le général, comme tout autre voyageur, passera donc ses derniers instants à Paris, parmi les souvenirs, les ombres et la rêverie. Ombres, souvenirs ! A part Varsovie et Cracovie, il est étrange de penser qu'il n'y a, nulle part ailleurs, plus d'ombres polonaises qu'ici, plus magnifiques et tragiques, ayant plus de pouvoirs sur nous et dont les destins nous seraient plus proches, les voix plus émouvantes à nos cœurs. Ici, l'histoire la mieux connue de nous, la plus noble, la plus héroïque, a replié dans la tristesse et la mélancolie ses ailes ensanglantées ; ici elle s'est transformée en un chant incomparable, en un songe merveilleux ; ici, elle s'est forgé un glaive nouveau. Le pas songeur des chefs, les soupirs des soldats, la plus noble des paroles polonaises, la mélodie la plus pure, ont retenti entre les murs de cette ville. Et la vieille maison de la Bibliothèque Polonaise a entendu toutes ces voix, elle en a retenu les échos pour toujours. C'est ici, sortant de son beau palais de l'autre côté de l'île,

que se hâtait, pour présider le conseil de ses compatriotes, le prince Adam Czartoryski, rayonnant d'une belle et étrange tristesse, le seul, comme l'a dit Slowacki, « qui par lui-même eût le droit d'être noble ».

C'est ici que le vieux Niemcewicz établit un véritable laboratoire de souvenirs, d'études, de travaux quotidiens, qui donnaient l'illusion vivifiante du pays natal ; c'est ici que sa parole réfléchie, jamais mise en doute, reliait le présent à la liberté d'antan et de demain ; le gigantesque général Kniaziewicz consacrait ici à sa palette les derniers jours d'une vie noble et courageuse ; l'âme inquiète de Bern cherchait à apaiser, dans un conseil d'exilés, sa soif d'une vie active, avant que ne le saisisse la puissante rapsodie de son étrange destinée. Dans un des cent tiroirs de cette bibliothèque, on conserve jusqu'à présent une lettre de Chopin, remerciant ses compatriotes de lui avoir fait l'honneur de le convier dans leur cercle et promettant, par reconnaissance, de travailler fidèlement pour eux. Enfin cette maison, où retentit si souvent l'écho des pas et des paroles de Mickiewicz, monte la garde auprès de ses plus précieux souvenirs et est devenue sa maison.

Dans un moment comme celui que nous allons vivre maintenant, tous ces souvenirs, ces ombres, ressuscitent et sortent de l'obscurité. A présent, face à face avec l'histoire vivante, avec les indices merveilleux d'un sort combien changeant, ils cessent d'être le passé, d'être des choses périmées et inutiles pour vivre ; ils deviennent une réalité, inséparable à jamais de la vie de notre nation. Le général est maintenant debout, au milieu de la cour de la Bibliothèque, entouré d'un petit groupe de compatriotes ; M. le Ministre Pulaski lit d'une voix émue de belles paroles, purement polonaises, où il évoque ce passé et invoque ces ombres.

Dans le crépuscule dont le gris se fonce, parmi ses compatriotes qui ressentent tous la même chose et parmi les fantômes du passé, le général Smigly vit peut-être l'instant le plus solennel de tous ceux que l'on a organisés en son honneur. Voici que s'ouvre devant lui le cercle magique, où il n'y a ni temps ni espace, où les morts, si leur existence fut belle, sont

plus vivants que les vivants ; le cercle où l'on vénérât, dans les jours d'esclavage, l'éternelle liberté ; le cercle où l'on demeure toujours quand on y est entré. Lorsque le ministre Pulaski salue dans le général le successeur du Maréchal et rappelle que Lui aussi fut reçu ici de la même manière, nous comprenons tous et le général doit le sentir également, que Lui aussi est entré dans le cercle, qu'il répond aux fantômes et parle avec le passé et le lendemain inconnu.

Il est déjà très tard, nous devons passer rapidement devant les trésors les plus précieux et les reliques de la Bibliothèque : papiers écrits par les Polonais les plus fameux, belles gravures, documents sur des événements importants, précieusement recueillis ici par la Grande Emigration, doublement commémoratifs aujourd'hui.

On nous rappelle, à plusieurs reprises, qu'il faut nous hâter, mais le général tient absolument à voir le musée Mickiewicz ; cette visite ne lui paraît nullement négligeable, même à côté des importantes affaires d'Etat pour lesquelles il a fait ce voyage. Il s'arrête longuement en contemplation devant un fragment de lettre de Mariette, devant un petit souvenir quelconque, très longuement devant la table de travail sur laquelle fut écrit « Messire Thadée ». C'est maintenant l'instant où le passé se noue peut-être le plus fortement au présent et nous remplit d'une vie intense. Le général contemple la table, comme s'il voulait toucher du doigt une trace qui y serait restée, effleurer ainsi la main qui joua ce chant incomparable et saisissant cette époque à la place où elle fut créée, toucher à l'âme même de la nation.

## Les adieux

Le séjour d'une semaine du général Rydz-Smigly en France ne fut pas seulement une série d'événements, de solennités, mais aussi comme un monde à part, où tout le rythme des circonstances, leur expression, leur sentiment, furent particuliers, différents des choses quotidiennes. Ce fut une semaine historique, que nous avons vécue dans l'atmosphère, la tension de l'histoire. Nous n'avons pas songé un seul instant que cette tension, cette atmosphère, devraient de nouveau céder le pas à la quotidienneté, et nous découvrons soudain avec stupeur que cette heure est la dernière : le général quitte Paris. Il était du reste difficile de se préparer à cette fin, bien que la date en fût connue dès le début, car les journées d'hier et d'aujourd'hui furent à dire vrai les plus importantes et la tension la plus grande : le général est rentré avant-hier des manœuvres et a tenu conseil avec les dirigeants français.

On a pu voir, hier, dans notre ambassade, toutes les grandes vedettes du Front Populaire, s'accordant parfaitement avec les marbres et les dorures de notre hôtel de Sagan ; le petit et trapu M. Vincent-Auriol, qui a un genre avenant de villageois ou d'habitant de petite bourgade, genre aussi fréquent d'ailleurs chez les hommes politiques de droite que

de gauche ; M. Daladier ; le jeune et raffiné M. Mistler, actuellement président de la commission des affaires étrangères de la Chambre. Avant tout, on remarquait, comme dans la scène classique du « Roi », par de Flers et Cailly, le plus élégant des présidents du Conseil français, socialiste mais portant admirablement l'habit, M. Léon Blum, en grande conversation avec le plus mondain de nos diplomates. Une atmosphère d'insouciance planait sur la soirée.

Le général a passé tout son temps libre à Paris, en pèlerinage à la Victoire de Samothrace et en visites à la magnifique exposition Cézanne, de l'Orangerie ; il était donc question d'art, mais à la façon dont se formaient les groupes dans les salons, il était facile de deviner que cette réunion, outre son caractère brillamment mondain, avait aussi une autre signification.

Aujourd'hui de nouveau, le général a été invité à déjeuner chez le Président Lebrun, à Rambouillet, avec la même société à peu près que celle d'hier à l'Ambassade.

Quand nous partons pour la gare, tout Paris sait déjà que les conversations ont été menées à bien et que d'importantes conventions ont été signées. Si l'accueil fait au général fut plein d'espérance, la soirée d'adieu est un

excellent bilan des choses réelles qui ont été accomplies durant cette semaine, ainsi que l'expression de beaux sentiments, éveillés par ce séjour. Bien qu'aient figuré au programme tant de cérémonies semblables : visites aux cimetières, dépôt de couronnes, orchestres jouant des hymnes nationaux, chacune d'elles fut cependant différente, dans son essence et dans son expression. Les adieux faits à cette gare, suivant le même protocole qu'il y a une semaine, à l'arrivée, sont tout de même entièrement différents et pleins de signification propre. Du reste, le protocole lui-même est autre, bien qu'il eût semblé impossible d'y ajouter encore : les généraux sont tous en uniformes de gala, on aperçoit le général Gouraud, gouverneur de Paris, et le préfet de police, M. Langeron, grand et maigre, tous deux présents d'office uniquement lors d'arrivées ou de départs les plus solennels. Mais c'est l'atmosphère du soir qui tombe qui hausse surtout le niveau du protocole ; tout paraît plus solennel et plus poétique : l'or sur les képis des généraux, les couleurs des étendards, dans la lumière artificielle, jouent de toutes leurs gammes ; les renacements nerveux des chevaux, les commandements brefs, le roulement des tambours semblent retentir avec plus de sonorité et de profondeur. Voici le général, salué d'acclamations incessantes en polonais et en français, tout le temps où, parmi le roulement des tambours, il passa devant la compagnie de la Garde et les cohortes d'émigrants polonais. Dans la salle d'attente, le président Rejer, qui avait salué le général à son arrivée, lui fait maintenant ses adieux, mais non seulement comme à la plus haute personnalité morale de la Pologne, symbole de notre armée ; on sent dans son discours qu'il le salue également en tant que général Smigly, qui a su dire, à tous ceux qui l'approchaient, des paroles affectueuses et humaines ; il laissera derrière lui une légende dans le cœur de l'émigration polonaise ; et c'est la légende qui donne des ailes à la réalité.

De nouveau, haie de verdure, compagnie sur le perron ; et voici le wagon du général. C'est un wagon polonais, près duquel se tient le

conducteur Wojewoda, aux moustaches de grognard, qui autrefois était désigné pour accompagner le Maréchal dans tous ses déplacements.

Autour du général la foule se presse ; bien que presque tous soient des officiels, les adieux sont affectueux, d'une intimité presque familiale ; on perçoit l'émotion joyeuse des Polonais devant cette solennité qui honore la Pologne, devant la chaleur et le profond respect témoignés partout au général, dont le visage apparaît pour la dernière fois. A un moment donné, on aperçoit, se frayant difficilement un chemin dans la foule, un ministre de plus en plus populaire en France pour sa sagacité et son bon esprit français ; c'est M. Yvon Delbos, qui échange avec le général de longues poignées de main, et d'affectueuses et amicales paroles. Le général serre les mains de M. Daladier d'une étreinte vigoureuse et lui adresse quelques paroles d'adieu très simples, plus éloquentes par leur ton et leur sincérité que des compliments recherchés ; il va au général Gamelin et le quitte comme une personne avec laquelle on a vécu longtemps, inséparablement, dans un parfait accord.

C'est l'entassement des derniers adieux ; sur les marches le général salue encore l'ambassadeur, puis il apparaît à la fenêtre ; le train va partir dans un instant, et la plus grande semaine polonaise à l'étranger, depuis bien des années, va prendre fin. Quelques paroles hachées sont échangées entre le général et ceux qui se tiennent sur le quai ; il semble qu'il n'y ait plus un mot à dire, et cependant on voudrait tant trouver en ce moment les paroles qui résument, qui disent bien ce que nous avons vu et ressenti durant cette semaine.

Lorsque le train s'ébranle, le général, sans élever le ton, comme s'il faisait une réflexion en peintre, mais avec tant de chaleur dans la voix, un sourire profond et plein d'affection, désigne de la main la gerbe d'étendards polonais et français, et dit, comme s'il pensait à tout ce que la Pologne et la France ont réalisé de beau et d'élevé : « Quelles belles couleurs ! »

JAN LECHON.

# Le retour du Chef

*La Pologne a fait un accueil triomphal au général Rydz-Śmigły à son retour de France. Aussi était-ce la première occasion offerte à la population de manifester ses sentiments à l'égard du successeur du maréchal Piłsudski. L'animateur de cette grandiose réception était, en premier lieu, le colonel Adam Koc, commandant de l'Union des Anciens Légionnaires. La veille de l'arrivée du général, il lança un appel, laconique comme un commandement, qui fut suivi à la lettre. En termes solennels, la presse dégagait la signification de cet événement. En date du 10 septembre, la Gazeta Polska publiait, en italique et au centre de la première page, l'éditorial suivant :*

## LE RETOUR DU CHEF

« Aujourd'hui, la Pologne fêtera affectueusement son Chef Suprême, qui revient de France. La nation lui manifesterà son profond attachement ; elle montrera qu'elle est toujours prête à marcher, sous son commandement, vers la consolidation et l'unité intérieure, afin d'augmenter et d'organiser efficacement sa force.

La visite, faite par le généralissime polonais à l'armée française alliée, dans le but de resserrer les liens de collaboration au sein de l'une des alliances défensives les plus importantes en Europe, — cette visite aura été en elle-même une chose d'une très haute importance. Soulignons-le avec joie, non seulement l'armée et le gouvernement de la République Française ont ménagé au représentant d'un peuple allié et ami, la réception qui lui était due, mais également des témoignages d'une cordiale amitié lui ont été prodigués par la nation française, librement exprimés par l'opinion publique. Nous constatons avec plaisir que le général Édouard Śmigły-Rydz, durant son séjour en France, n'a rencontré que l'expression d'une sympathie chaleureuse, entièrement équivalente aux sentiments que notre nation a toujours marqués aux représentants du peuple français. Nous sommes heureux de constater en France, dans la manière de recevoir le général, une entière compréhension d'un fait depuis longtemps évident dans la vie intérieure de la Pologne : c'est que son autorité effective dépasse largement les attributions formelles d'Inspecteur Général des Forces Armées.

Qu'il nous soit également permis d'enregistrer, comme un résultat essentiellement positif, cette impression qui s'impose au sujet de la visite du généralis-

sime : on a compris en France le bien-fondé de la politique polonaise, sa simplicité et les conséquences qui en découlent, non seulement du point de vue des intérêts de la Pologne, mais aussi sur le plan d'une collaboration durable et pacifique des nations en Europe. Cette politique, fondée par l'énergie et la prévoyance géniale du maréchal Piłsudski, continuée par le gouvernement actuel de la République polonaise, sera un jour ou l'autre appréciée à sa juste valeur. L'opinion publique en Pologne salue, avec une satisfaction sincère, le fait que cette idée a mûri dans l'esprit de son alliée, la France. Cela amplifie indubitablement les sentiments de joie, que la nation polonaise exprimera dans ses manifestations en l'honneur du Chef Suprême, qui revient travailler aux problèmes élevés de la vie intérieure du pays. »

*Le lendemain, au petit jour, le général Rydz-Śmigły pénétrait en Pologne par le territoire de la Silésie de Cieszyn, c'est-à-dire l'ancienne Silésie autrichienne. Afin de conserver à ce compte rendu son caractère documentaire, nous emprunterons le récit du voyage et de l'arrivée dans la capitale, à la presse varsoviennne et notamment à la Gazeta Polska, déjà nommée.*

La Pologne a vécu hier une journée belle et émouvante : la journée du retour du Chef.

Sur tout le chemin de retour, depuis Zebrzydowice jusqu'à la capitale, la nation entière a manifesté son profond attachement envers le Chef Suprême, et son empressement à suivre la route qu'Il indiquerait. Hier, sur le trajet de 400 kilomètres, suivi par le train spécial du général Rydz-Śmigły, toutes les classes de la société lui ont rendu un hommage affectueux, parti du fond du cœur. Chaque gare, chaque passage à niveau, chaque village situé près de la voie ferrée, furent des lieux d'ovations chaleureuses. On jetait des fleurs aux pieds du Chef et là où le train ne s'arrêtait pas, on en recouvrait son wagon. Des liens affectueux se sont noués, une union fervente s'est affirmée entre le Chef et la Nation.

## A Zebrzydowice

La petite gare de frontière à Zebrzydowice s'est parée et remplie dès avant-hier, dans l'attente du général. De Varsovie sont arrivés les ministres sui-

vants : MM. Ulrych, Roman, le colonel Adam Koc, commandant en chef de l'Union des Légionnaires ; le vice-président du Sejm Schätzel, le général Gluchowski, premier vice-ministre à la guerre, le vice-ministre Piasecki, le sénateur Zarzycki et le voïevode de Silésie, M. Grazyński.

L'Inspecteur Général des Forces Armées Rydz-Śmigły est arrivé à Zebrzydowice hier à cinq heures du matin ; il est resté dans son wagon jusqu'à 6 h. 15'. Le généralissime a été salué, au nom du gouvernement par le ministre Ulrych, au nom de l'armée par le général Gluchowski, au nom de la Silésie par le voïevode Grazyński.

Malgré une pluie diluvienne, tombée durant toute la nuit, environ cinq mille personnes étaient réunies à la gare de Zebrzydowice, venues de tout le département de Cieszyn, ainsi que de nombreux délégués d'associations et sociétés, et la jeunesse des écoles, représentée par le lycée de Cieszyn, portant le nom du général Rydz-Śmigły.

Passant devant l'alignement des détachements et organisations, l'Inspecteur Général des Forces Armées reçut des assistants une ovation vibrante, et la jeunesse sema sa route de fleurs. Une émouvante allocution fut prononcée par le D<sup>r</sup> Michejda, maire de Cieszyn, militant silésien plein de mérite ; en quelques paroles pleines d'enthousiasme, il souligna l'honneur qui lui était échu de saluer le premier le général Rydz-Śmigły, sur le territoire de la République Polonaise.

## La Silésie salue le Chef

L'énorme quai de la gare de Dziedzice est rempli par des détachements armés, l'association des chemins, des associations d'anciens combattants et d'insurgés silésiens, les sapeurs et de nombreuses organisations sociales. Les quais sont décorés de festons de verdure et de transparents aux couleurs nationales. Enthousiasme délirant et cris incessants : « Vive le généralissime ! » Des brassées de fleurs tombent aux pieds de l'Inspecteur Général des Forces Armées. Dans la foule brillent les beaux costumes colorés des Silésiennes.

Bien que très peu de localités, sur le parcours du généralissime, purent obtenir l'honneur de voir son train s'arrêter pour une halte de quelques minutes, on venait cependant en foule aux plus petites gares, superbement ornées de fleurs, afin de manifester ses sentiments à la personne du général. Non seulement aux gares, mais aux passages à niveau, le long des routes, on voyait partout des groupes plus ou moins importants, qui saluaient le train du Chef au passage.

Dès l'instant où le convoi, après l'accueil fait au Chef dans les nombreuses gares de Silésie, pénétra dans les murs de Katowice, retentit le hurlement assourdissant de toutes les sirènes d'usine. La gare était décorée avec magnificence, les quais et le tunnel remplis de détachements, étendard en tête, d'associations et organisations diverses. Cette grande gare ne contenait même pas une très petite partie des gens, venus pour saluer et apercevoir à nouveau le Chef, qu'ils avaient reçu ici même solennellement et chaleureusement, lors du XV<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection, le 3 mai.

La cérémonie d'accueil eut lieu sur la place devant la gare, superbement décorée. De toutes les maisons, des pavillons aux couleurs nationales tombaient depuis les toits jusque sur les trottoirs. La foule avait rempli la place et les rues avoisinantes.

Sur les quais, le général fut salué par le vice-voïevode Saloni, le clergé avec l'évêque Adamski, le D<sup>r</sup> Grzesik, président du Sejm de Silésie, le D<sup>r</sup> Kocur, bourgmestre de Katowice, et le corps des officiers.

A la descente du train, l'Inspecteur Général des Forces Armées écouta le rapport du chef de division silésien ; après quoi, parmi les clameurs d'enthousiasme incessantes et une véritable pluie de fleurs, il passa sur la place devant la gare, et monta à la tribune préparée pour lui, Il fut salué en ces termes par le D<sup>r</sup> Grzesik, président du Sejm silésien :

## Discours du représentant de la population silésienne :

« Après l'accueil affectueux et enthousiaste que vous a fait notre amie la France, ayant accompli une grande tâche pour la Pologne et la paix, vous rentrez aujourd'hui au pays natal, salué chaleureusement par la nation et le peuple polonais. Certainement votre voyage en France, mon général, fut l'un des événements européens les plus importants, ces jours derniers ; nous constatons aujourd'hui avec fierté que le prestige et l'importance de la Pologne ont été haussés aux yeux du monde. Aujourd'hui, sur notre terre, je vous salue affectueusement et chaleureusement, mon général, au nom de la population silésienne. Je vous salue, en tant qu'Inspecteur Général des Forces Armées et je puis vous assurer que votre mot d'ordre de défense de l'État, donné à la nation, a été bien compris de notre population, qui s'y conforme à la lettre. Vous pouvez compter entièrement sur le peuple de Silésie, ainsi que sur sa solidarité. Vive le généralissime des armées polonaises Rydz-Śmigły ! »

Cette acclamation est répétée à maintes reprises par la foule innombrable.

## Remerciements du général Rydz-Śmigły

En réponse, le général Śmigły a remercié en ces termes :

« Je remercie la population silésienne pour son ardeur et son patriotisme, que j'ai déjà eu l'occasion d'éprouver lors de mon séjour en Silésie.

Je vous remercie, Silésiens ! »

Cette déclaration provoque une nouvelle vague d'enthousiasme délirant. Des acclamations vibrantes suivent le général, qui se dirige vers la gare.

Dans la foule, j'entends l'accent rocailleux d'un Silésien : « Quelle voix agréable, dit-il. Elle vous va droit au cœur. »

On voit d'après cet accueil, d'après les visages attendris et souriants, que le Chef Suprême est allé droit au cœur de la Silésie entière.

## Dans le bassin minier de Dabrowa

Le bassin de Dabrowa ne s'est pas laissé éclipsé par la Silésie dans ses manifestations chaleureuses en l'honneur de l'Inspecteur Général des Forces Armées. A Sosnowiec, le train spécial fut également accueilli par le hurlement des locomotives et des sirènes d'usine. Une forêt de drapeaux se dresse sur les quais. La foule remplit la place et les rues devant la gare. Toutes les palissades, tous les passages à niveau, les toits des maisons, fourmillent de monde.

D'après l'itinéraire, le train spécial devait s'arrêter à Sosnowiec une minute seulement. Or, le général Rydz-Śmigły, après avoir été salué sur le quai par les représentants des autorités, sortit devant la gare. On dut retarder le départ du train.

L'apparition du généralissime dans une haie de mineurs en costumes de gala, est saluée de vibrantes acclamations par les milliers d'ouvriers et la jeunesse, massés devant la gare. Les cordons de police n'arrivent pas à retenir la poussée de la foule.

Au nom de la population, le généralissime est salué par le bourgmestre, le député Kaczkowski ; celui-ci lui déclare, entre autres, que les cœurs de la population débordent de fierté et de bonheur devant l'honneur de recevoir, ne serait-ce que quelques instants, le généralissime de l'héroïque armée polonaise, le successeur du grand Maréchal. Les ordres lancés par le général Rydz-Śmigły ont trouvé leur écho dans les cœurs de tous les habitants du bassin de Dabrowa, toujours prêts à répondre à l'appel, dit M. Kaczkowski en terminant.

Parmi d'enthousiastes acclamations en l'honneur du Chef, le bourgmestre lui remet un souvenir, sous forme d'une statuette, « Le mineur au travail », sculptée dans du charbon. Une plaque d'argent fixée sur le socle porte l'inscription : « Au Chef Suprême — le bassin de Dabrowa ».

Le train spécial se met en marche, aux sons de la « 1<sup>re</sup> Brigade ».

A Bedzina, de nouveau foule innombrable sur la place et les rues avoisinantes. Toute la ville probablement est accourue, bien que tous aient su que le train ne doit pas s'arrêter ici un seul instant, mais simplement traverser lentement la gare.

Le généralissime, penché à la portière, adresse un sourire et un salut militaire en réponse aux ovations affectueuses. Des centaines de petits drapeaux aux couleurs nationales s'agitent au-dessus des têtes. Des centaines de mains lancent des fleurs. Il en tombe par les portières ouvertes, il en tombe sur les marches des wagons. Les acclamations ne se taisent point.

Pendant toute la durée du voyage, nous sommes témoins des ovations enthousiastes faites au Chef. Des paysans quittent leurs travaux et se dressent militairement au garde-à-vous, tête nue. Un groupe de jeunes filles se tient près d'un passage à niveau et jette des fleurs dans la direction du wagon, où a pris place le général Rydz-Śmigły. Des ouvriers qui travaillent sur la voie ferrée présentent spontanément les armes avec leurs pelles. Voici, dans une prairie, quelques dizaines de chars arrêtés. Ce sont les paysans d'un village éloigné, venus pour voir au passage ne serait-ce que la silhouette du généralissime. A dire

vrai, le train file à travers une haie incessante de gens massés le long de la voie.

Plus loin, le train s'arrête à la gare de Zabkowice. Là aussi, les quais sont bondés. Les délégations de conseils généraux et municipaux du district de Bedzin, les associations agricoles du bassin minier de Dabrowa, les délégués d'organisations sociales sont tous là, ainsi qu'une délégation spéciale de Cracovie, avec le vice-président du Sénat, M. Kwasniewski.

Le général Rydz-Śmigły passe, de son pas élastique de soldat, devant la rangée de détachements et délégations. Il les salue d'un sourire prenant.

A Zawiercie, le train ne s'arrête qu'une minute. Le généralissime, penché à la portière, accepte en souriant les gerbes de fleurs, qui lui sont remises par la délégation des écoliers. Après une courte allocution, le train poursuit sa route parmi des milliers d'acclamations.

## A Czestochowa et Piotrkow

A Czestochowa, dans la gare décorée, se sont postés un bataillon de préparation militaire et une compagnie représentant la police. Le général est salué par le voïevode Hauke-Nowak et le général Langner, commandant la division de Czestochowa et bourgmestre de Czestochowa. Dans la salle d'attente de la gare, des discours sont prononcés par M. Osmolski, et par le doyen de la colonie française locale, M. Couturon, qui a resserré les liens d'amitié traditionnels, unissant la France et la Pologne. En terminant, M. Couturon pousse une acclamation en l'honneur de la République Polonaise.

Le général remercie en quelques chaudes paroles ; parmi les acclamations de la foule, il accepte les gerbes de fleurs que lui remettent des enfants polonais et français.

A Piotrkow, la haie d'assistants dépasse la station de plusieurs kilomètres. Les fleurs tombent en quantité aux pieds du Chef, les acclamations en son honneur ne se taisent pas.

Le Président de l'Association locale des Anciens Légionnaires, le député Grot-Gieryski, prononce l'allocution suivante :

« Les représentants des autorités, des organisations et de tous les habitants de Piotrkow sont réunis ici, mon général, afin de vous rendre hommage et vous témoigner leur gratitude pour le renforcement de la situation de la Pologne en Europe, en tant que grande puissance. La manifestation d'aujourd'hui est signe que la nation polonaise répond à l'appel de son Chef, afin de se masser autour des étendards, pour réaliser au plus tôt l'extension de la puissance polonaise, avec l'aide de tous les citoyens. »

Le temps dévolu à l'arrêt s'est écoulé. Le généralissime part, salué d'acclamations.

## Les ouvriers du département de Lodz saluent le chef

A Koluszki se sont réunies les délégations venues de Lodz et de toute la voïevodie de Lodz. Tous les quais de cette vaste gare sont pleins. Forêt de drapeaux, centaines d'ouvriers, de Lodz et Tomaszow.

Toutes les classes de la société sont accourues afin de rendre les honneurs au Chef. Quand le général passe devant l'immense haie des assistants, les étendards s'inclinent devant lui, sur ses épaules tombent des fleurs blanches et rouges, et une clameur s'élève, pareille à celle d'un ouragan. Elle est poussée par des milliers de poitrines et ne s'arrête même pas lorsque le train a laissé la gare loin derrière lui.

Sierniewice marque le dernier arrêt du train spécial. Le généralissime est salué par le voïevode Nakoniecznikow-Klukowski, ainsi que les délégués des districts de Skierniewice, Rawa et Lodz. L'avocat Pieczkowski prononce le discours d'accueil.

La foule brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce sont les costumes de Lodz qui lui donnent cet aspect. Le train s'ébranle dans la direction de Varsovie, aux sons de la mazurka de Dabrowski. Il file rapidement à travers les nombreuses petites bourgades de la banlieue de Varsovie. Partout, comme pendant toute la durée du voyage, les habitants sont massés sur les stations grandes ou petites. Parfois le train ralentit. On entend alors des acclamations joyeuses, qui se confondent avec les sons de l'hymne national ou de la « 1<sup>re</sup> Brigade ». Mais le train ne peut pas toujours ralentir sa course. Il franchit les gares à toute vapeur, et malgré cela nous parvient l'écho des acclamations, des sons musicaux, et malgré cela, on jette des fleurs.

Varsovie approche. On voit de loin la belle décoration des rues et la foule sur le quai de la gare.

A 13 h. 38 précises, le train spécial entre en gare.

## L'accueil de la capitale Dans les rues

L'heure matinale trouve la capitale sous une mer de drapeaux. On a pavosé spontanément dans toute la ville, bien que l'on n'ait fait appel qu'aux habitants des rues, que suit l'itinéraire tracé pour le général Śmigły.

On a décoré fenêtres et balcons. Malgré le temps incertain, on a sorti à profusion les plus beaux tapis, afin de fêter plus dignement le Chef Suprême.

Varsovie présente un aspect de fête, une animation inaccoutumée règne dans les rues. De toutes les extrémités de la ville partent des détachements de soldats, d'anciens combattants, ainsi que l'Union des Anciens Légionnaires et des P.O.W. (organisation polonaise secrète pendant l'occupation allemande). On aperçoit les uniformes les plus variés, sous lesquels, pendant plusieurs années, les Polonais ont combattu dans toutes les parties de l'Europe pour leur indépendance ; ce sont les uniformes de toutes les formations militaires polonaises, historiques aujourd'hui.

Au son des orchestres, on voit défiler dans les rues les compagnies des Unions de Réservistes, des Chasseurs, des Cheminots et des postiers.

Les bataillons scolaires défilent impeccablement, joyeusement. Le son cadencé des pas, le rythme indiqué par les tambours-majors, obligent aussi le public à marcher à côté d'un pas égal et militaire.

Des détachements d'organisations et sociétés les plus variées défilent, étendards en tête. On a mal aux yeux devant les drapeaux colorés, l'or, l'argent, les

broderies. Toutes les organisations sociales, toutes les corporations et associations professionnelles, toutes les sociétés, qu'il est impossible d'énumérer, sont représentées.

La jeunesse des écoles de la capitale, avec des détachements d'éclaireurs et d'éclaireuses, se range dans les rues où doit passer le général, formant une haie vivante ; dans leurs mains, ils tiennent des gerbes de fleurs.

Longtemps avant 13 heures, toutes les organisations ont occupé les places qui leur étaient réservées ; longtemps avant l'arrivée du train spécial, tous les accès à la gare ont été fermés par un mur vivant, formé par la foule ; cependant de tous les coins de la ville partent encore des troupes de gens innombrables, afin de voir l'Inspecteur Général des Forces Armées, ne serait-ce que de loin, afin de participer à l'accueil affectueux qui lui est fait.

Les Allées de Jérusalem ont été décorées avec une splendeur particulière, depuis la gare jusqu'à la rue Marszałkowska. On a fixé des deux côtés de la rue des mâts élevés, où flottent des pavillons blancs et rouges. Au carrefour des deux rues, on a étendu une grande inscription, en lettres rouges sur fond blanc : « Vive le généralissime Rydz-Śmigły ! »

## A Varsovie

La gare est magnifiquement parée de blanc et de rouge, avec des guirlandes de feuillage. A la sortie du quai d'arrivée du train spécial, on a fixé un grand panneau portant cette inscription : « Vive le Chef ».

A 12 h. 30, sur le 10<sup>e</sup> quai de la Gare Principale, arrive une compagnie d'honneur en tenue de campagne, drapeau et orchestre en tête. Derrière la compagnie se placent les officiers généraux avec le général Skierski en tête, et plus loin les officiers supérieurs de toutes armes. Plus loin encore on aperçoit les députés et les sénateurs, les anciens légionnaires et une délégation d'anciens combattants français avec leur étendard.

A 13 h. 15, le général Trojanowski, chef du district de Varsovie, arrive à la gare et écoute le rapport des chefs de compagnie.

Quelques minutes avant l'arrivée du train, pénètrent sur le quai les membres du gouvernement : le général Sławoj-Skladkowski, premier ministre, et M. le ministre Beck ; le président du Sejm Car, le vice-président du Sénat Baranski, représentant le président Prystor ; le général Krzemiński, président des officiers de réserve ; les officiers généraux ; l'évêque aumônier Gawlina ; les membres de l'ambassade de France et les conseillers municipaux de Varsovie avec leur président M. Starzinski.

Sur les quais brillent les uniformes militaires ; les dames tiennent des brassées de fleurs aux vives couleurs.

Le train s'arrête. L'orchestre joue l'hymne national, que suit immédiatement une acclamation en l'honneur du généralissime.

Le général Rydz-Śmigły quitte le wagon-salon, le sourire aux lèvres. Derrière lui descendent le général Stachiewicz, le colonel Adam Koc, les ministres Ulrych et Roman, le général Gluchowski, le colonel Strzelecki, le vice-président du Sejm Schätzel et le



sénateur Zarzycki. Le généralissime salue cordialement ceux qui l'attendaient ; il leur parle quelques instants, puis il passe devant la haie formée par la compagnie d'honneur et les délégations de tous les régiments, organisations militaires et services de garnison de Varsovie. Les acclamations, loin de se calmer, ne cessent de croître en vigueur.

Le généralissime aperçoit les uniformes bleu foncé des vétérans de 1863. Il se dirige vers eux vivement et serre longuement et affectueusement les mains de chacun d'eux ; pour chaque héros de l'Insurrection de janvier, il trouve quelques chaudes paroles.

Ensuite, le président du Conseil Municipal Starzinski prononce une courte allocution, ce qui soulève une nouvelle vague d'acclamations. A chaque instant, l'ambiance devient de plus en plus affectueuse, de plus en plus chaleureuse. Un dévouement absolu se lit dans les regards des assistants. Ce même dévouement se fait entendre par les acclamations des milliers de personnes, assemblées devant la gare.

## Parmi la foule

Une automobile découverte, fleurie de roses blanches et rouges, attend le généralissime devant la gare. Le général ne part pas tout de suite. Debout sur le perron, il parle un bon moment, d'une façon animée et cordiale, avec le premier président du Conseil Slawoj-Skladkowski et le ministre Beck. Il monte enfin avec le général Stachiewicz dans l'automobile et part, salué par les sons de l'hymne national.

A ce moment, la foule, jusqu'à présent docile, rompt les barrages et se rue vers l'auto. Chacun veut voir de près le visage du chef, entrevoir son sourire, lui jeter une gerbe de fleurs.

Une vague d'acclamations déferle dans les Allées de Jérusalem et les rues avoisinantes. L'enthousiasme gagne de proche en proche.

Varsovie, peu encline à l'enthousiasme, habituellement froide et réservée, a montré hier son véritable visage.

Toutes les classes de la société saluent le généralissime ; d'innombrables rangs de jeunesse, et toute une foule d'ouvriers sont assemblés devant la gare, dans les rues, tout le long du parcours.

La rue vient de parler, pour rendre hommage au généralissime. Elle a exprimé parfaitement les sentiments dont elle est pénétrée.

L'auto du général avance lentement, avec difficulté. La haie formée par la jeunesse cède sous la poussée de la foule. La jeunesse elle-même s'approche de l'automobile et couvre le Chef de fleurs. On n'a encore jamais vu autant de fleurs dans les rues de Varsovie, jamais entendu d'acclamations aussi vibrantes, aussi joyeuses. Tous les visages sont souriants, les yeux brillent d'exaltation.

Après le départ du général Rydz-Śmigły, lorsque les régiments de soldats et de P.W. défilent sur le chemin du retour, la foule les suit, en manifestant bruyamment en l'honneur de l'armée.

Varsovie et la Pologne entière ont vécu hier une belle, une émouvante journée.

## L'Union des chasseurs salue le généralissime

Devant la maison du général, rue Klonowa, est venue se placer la compagnie de l'Union des chasseurs avec son étendard, ainsi qu'un détachement « d'aiglons » et de chasseresses, afin de saluer le généralissime. Toutes les autorités supérieures de l'Union des chasseurs sont au complet, avec, à leur tête, l'avocat Paschalski, président du Conseil d'administration et le commandant en chef, le colonel Frydrych.

Aux sons de l'hymne national, le général Rydz-Śmigły passe devant la compagnie ; le président Paschalski le salue alors en ces termes :

« Mon général ! Le jour de votre retour de France, l'Union des chasseurs ne peut faire autrement qu'exprimer la grande joie qu'elle éprouve, avec la Pologne entière, en apprenant que notre alliée a apprécié à sa juste valeur le généralissime des armées polonaises. L'Union des chasseurs vous exprime toute sa profonde gratitude pour les efforts que vous avez apportés à consolider l'une des alliances fondamentales de la Pologne.

Nous ne doutons pas que la belle France, aux grandes traditions, si proches du cœur de chaque Polonais, n'oubliera pas vos déclarations, faites avec cette simplicité militaire qui vous caractérise ; nous espérons que votre gloire, si profondément ressentie par la France, demeurera le ciment de l'alliance franco-polonaise.

Vive le successeur du grand Maréchal, du Chef de la Nation Joseph Pilsudski, vive le général Rydz-Śmigły ! »

## Télégramme de l'Union Mondiale des Polonais

A la suite du séjour du général Rydz-Śmigły en France, l'Union Mondiale des Polonais résidant à l'Étranger lui a adressé le télégramme suivant :

« Mon général, votre séjour en France, votre prise de contact avec les Polonais, résidant en terre française, a ému non seulement la Pologne entière, mais également tous les Polonais disséminés dans le monde entier. Les paroles que vous avez adressées à nos compatriotes en France ont été interprétées par tous les groupements polonais de l'étranger comme s'adressant à toute la Pologne de l'étranger ; elles reflétaient exactement tout ce que nous attendons de la mère patrie et de son chef : grand cœur, fierté nationale, appel à l'union, persévérance dans le travail, et enfin confiance dans la puissance et l'heureux avenir de l'État polonais.

Vos chaleureuses paroles, mon général, ont été comprises par les Polonais de l'étranger comme un mot d'ordre militaire, donné à des garnisons avancées, qui lutteraient pour le bon renom du peuple polonais. Au nom de huit millions de Polonais à l'étranger, nous vous exprimons notre sincère gratitude pour les claires indications données à la colonie polonaise à l'étranger ; nous désirons en même temps vous assurer que vos paroles seront notre guide et notre aiguillon dans le travail. »

## Les impressions du généralissime

L'agence Iskra communique, en date du 11 septembre 1936 :

Les personnes de l'entourage du général Rydz-Smigly informent l'agence Iskra que le généralissime, durant son voyage depuis la frontière polonaise, a été extrêmement ému par l'accueil affectueux que

lui a ménagé la nation dans toutes les classes et milieux de la société. Le général, faisant part de ses impressions aux personnes de son entourage qui l'accompagnaient dans son voyage, déclara qu'il voyait avant tout, dans cet accueil, l'indice d'une volonté commune en vue de la consolidation de la nation, volonté indispensable pour accroître les forces de l'État.

# Revue de la Presse Polonaise

## La visite du général Gamelin en Pologne

*Kurjer Poranny* (gouvernemental) :

« Le général Gamelin représente une armée qui ne désire aucune conquête, qui n'est pas non plus l'instrument d'une conquête et qui, de même que notre armée, ne veut être autre chose que la gardienne de la paix et veut assurer le libre développement de la culture et du travail.

L'armée française, de même que la nôtre, est toujours prête aux plus héroïques efforts pour la défense du droit, de la culture et du travail libre de la nation.

Le représentant de l'armée française qui est notre hôte, est étranger à toute ambition de caste et à tout désir d'attenter à la volonté d'autrui ; il est le représentant d'une armée qui trouve un appui, dans la plus large acception du mot, dans la conscience de la nation tout entière, qui ne ménage aucun effort pour assurer la paix.

La tâche que poursuit l'armée française, qui est exactement celle que poursuit notre armée, assure justement le solide fondement de notre fraternité d'armes contractée sur les champs de bataille. »

*Czas* (conservateur) :

« Il serait difficile de nier que l'arrivée du général Gamelin à Varsovie revêt un certain aspect politique, étant donné que les affaires militaires sont étroitement liées à la politique étrangère, et d'ailleurs ne peuvent être examinées qu'en cette étroite liaison. Car l'armée est toujours le plus éloquent argument de la politique étrangère, surtout maintenant, alors que toute l'Europe est engagée dans la course aux armements et qu'un pays désarmé ou insuffisamment armé, ne serait même pas admis à prendre la parole dans le concert des puissances. Une armée forte et d'une bonne préparation technique constitue la meilleure argumentation des alliances internationales ; c'est également un élément d'intimidation à l'égard de tous ceux qui voudraient troubler la paix et qui essaieraient de réaliser leurs prétentions par le moyen d'une conflagration mondiale. C'est pourquoi, lorsque les chefs de deux grandes armées se rencontrent et discutent, les chancelleries diplomatiques prêtent attentivement l'oreille, cependant que la presse y trouve ample matière aux suppositions les plus inattendues.

... Quel que soit l'objet des entretiens des deux chefs, il est certain qu'ils auront été menés dans une atmo-

sphère de réciproque confiance, de cordiale amitié et de la meilleure volonté d'aboutir à des résultats positifs. Nous ne ferons certainement qu'exprimer les sentiments de toute la Pologne en formulant le vœu que cette rencontre historique contribue à l'élargissement et au renforcement des bases de l'alliance polono-française. Nous saluons en le général Gamelin un proche et très cher ami, de même qu'un vaillant soldat qui est pour nous la personnification des vertus chevaleresques et des traditions de la France, de Roland, Bayard et Jeanne d'Arc. »

*Express Poranny* (gouvernemental) :

« Nous saluons très cordialement le général Gamelin dans notre capitale, car l'alliance polono-française nous est extrêmement précieuse et fondée sur de fortes assises.

... Les relations bilatérales polono-françaises fondées sur une alliance défensive, si normale et compréhensible, n'ont subi aucune modification. La visite du général Gamelin en est le meilleur témoignage. Elle est également la meilleure réponse aux éléments aussi bien polonais que français qui sont devenus en quelque sorte les trublions professionnels de ces relations en prétendant obstinément qu'entre la France et la Pologne « quelque chose se gâtait ».

C'est de tout cœur que nous saluons en Pologne le général Gamelin, chef de l'armée française alliée. »

*Warszawski Dziennik Narodowy* :

« La conscience de l'utilité de l'alliance avec la France a toujours existé dans tous les milieux de la nation polonaise. L'opinion polonaise n'a jamais cessé de considérer cette alliance en tant qu'un des facteurs essentiels de notre politique extérieure, comme elle n'a jamais cessé de réclamer l'exécution de la politique résultant de cette alliance. Cependant, notre situation exceptionnelle, tant géographique que politique et les conséquences qui en découlaient directement, n'ont pas toujours trouvé la compréhension voulue du côté français.

Le système de Briand, appliqué pendant de longues années, et qui consistait en une rapide liquidation du Traité de Versailles, et se fondait entièrement sur la S.D.N., ne correspondait pas au but visé par la Pologne. De même la politique d'alliance avec les Soviets, engagée ensuite, et celle d'un assentiment tacite à

l'endroit des projets britanniques en Europe Centrale et Orientale ne correspondaient pas non plus aux tendances de la Pologne.

La Pologne, dont la situation est exceptionnelle, doit, tout en conservant une étroite alliance avec la France, suivre sa propre voie et dans le sens qu'elle a choisi. La direction suivie par nos milieux officiels est-elle juste, c'est là une autre affaire. Nous reconnaissons que la diplomatie polonaise a également sa part dans le refroidissement de nos relations avec la France. C'est pourquoi nous nous réjouissons d'autant plus à la pensée que tout fait prévoir un redressement dans ce sens, ceci sur le plan le mieux approprié, à savoir celui des relations militaires.

L'Europe entre dans une période très difficile. Nous sommes à la veille de solutions décisives qui modifieront la configuration des relations politiques sur notre continent.

C'est en prévision de ce moment, qui est très proche, qu'il faut être le mieux préparé.

Avant tout la Pologne se doit de réparer les négligences et les erreurs qui ont diminué son importance et qui ont rendu notre situation beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'aurait été dans une autre situation intérieure. »

*Ilustrowany Kurjer Codzienny* (indépendant) :

« L'armée française et l'armée polonaise, qui ne poursuivent d'autre but que la défense des intérêts de leur nation, sont toujours demeurées en contact le plus étroit, fondé sur une profonde compréhension de leur valeur respective et de la nécessité absolue d'une collaboration étroite.

La situation intérieure en France ne pouvait avoir aucune influence décisive qui eût pu modifier cette donnée essentielle, ne fût-ce qu'à cause du caractère et du rôle de l'armée française. Quelles qu'aient été les sympathies de la nation polonaise pour tel ou tel groupement politique, nos intérêts mutuels s'organisent par-dessus ces sympathies.

Il faut reconnaître que les relations établies entre la France et la Pologne ont leur propre valeur intrinsèque. Elles ne supportent aucune surélévation ni conceptions adjuvantes et ne sauraient être influencées par aucune considération extérieure. Aucune des parties contractantes ne saurait être employée par un troisième partenaire aux fins de quelque combinaison qui satisfait les intérêts de ce tiers.

Il est clair pour quiconque, tant soit peu au courant de la géographie politique de l'Europe, que l'actuelle organisation des rapports polono-allemands et polono-soviétiques demeurera ce qu'elle est, jusqu'au moment où un de nos voisins entreprendrait la réalisation d'un plan offensif de conquête.

Pour ce qui est de l'Allemagne, toute offensive allemande dirigée vers l'occident ou vers l'est européen constituerait pour la Pologne la même menace de ses propres intérêts. C'est à ce titre, nous semble-t-il, que les intérêts français ont en quelque sorte la garantie logique d'une intervention positive de la Pologne, au profit de la France, au cas où les intérêts français viendraient à être menacés.

De notre côté nous ne doutons pas qu'à un moment décisif la France agirait d'une manière identique au

cas où les intérêts de la Pologne viendraient à être menacés. »

*Kurjer Warszawski* (opposition modérée) :

« Dans le pacte polono-allemand la Pologne a fait la réserve, ce dont l'Allemagne a pris connaissance, que les engagements résultant de l'alliance avec la France demeureraient en vigueur. Malgré cela les Allemands ont toujours cherché et cherchent par leur politique à dissoudre cette alliance. Ils prétendent que le système français des alliances constituerait un danger pour la paix européenne. Ils suscitent la méfiance à la fois en France et en Allemagne. Ils cherchent à provoquer dans les deux pays une atmosphère défaitiste en ce qui touche l'efficacité de l'alliance polono-française... Actuellement les Allemands essayent de renouveler l'ancienne manœuvre. Ils ne veulent pas entendre parler de l'extension de la conférence locarnienne des Cinq. Ils tendent tous leurs efforts pour créer un obstacle, de nature juridique, dans le pacte occidental et cherchent à constituer, au moyen de la fortification de la Rhénanie, un véritable « rideau de fer » contre les engagements contractés par la France à l'endroit de la Pologne.

S'ils réussissaient, ils pensent que la France perdrait pour la Pologne toute valeur en tant qu'alliée. L'alliance polono-française serait dissoute et la Pologne serait à la merci du pacte de non-agression avec l'Allemagne. C'est donc là un problème qui, par la nature des choses, doit être examiné attentivement et mis au point par les chefs des deux armées alliées. Lorsque le général Rydz-Śmigły sera à Paris, les négociations diplomatiques entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne seront sans doute déjà très avancées.

Le fait même de la visite du général Gamelin à un moment aussi important constitue pour nous un réconfort et, en même temps, donne l'assurance que l'alliance polono-française non seulement résistera à la « Machtprobe » allemande, mais en sortira même renforcée. Le très vif intérêt que cette visite a suscité dans le monde prouve que celle-ci revêt une importance de premier plan pour les deux nations alliées aussi bien que pour la paix et l'équilibre en Europe. »

*Gazeta Polska* (gouvernementale) :

« La visite du général Gamelin revêt par elle-même, et sans tenir compte des commentaires sensationnels qu'elle a suscités, une importance suffisamment grande en tant que contact personnel des chefs suprêmes chargés de la défense nationale en Pologne et en France. Étant donné les rapides et profonds changements qui se sont produits dans l'Europe d'après-guerre, il faut un contact suivi entre les personnalités responsables afin que les alliances puissent suivre les injonctions de la vie. »

*Robotnik* (socialiste) :

« Nous saluons avec plaisir en Pologne le général Gamelin, non seulement en tant que représentant de la France démocratique et populaire, mais aussi en tant que symptôme de l'amélioration des relations polono-françaises. Nous voudrions croire que ces relations entreront dans une nouvelle phase de développement. »

*Wieczor Warszawski* (opposition modérée) :

« Bien que, dans les milieux politiques, on traite la visite du général Gamelin en tant qu'acte de pure courtoisie, l'opinion polonaise a accueilli l'annonce qui en a été faite avec le plus sincère contentement, y voyant quelque chose de plus qu'une simple courtoisie. Elle voit, dans ce contact direct des chefs des deux armées amies, un renforcement de l'alliance et un resserrement des liens réciproques dans le domaine militaire... Le séjour du chef de l'armée française amie contribuera certainement à l'unification des points de vue sur le renforcement de la préparation armée nécessaire et partant sur le renforcement de la garantie de la paix.

La nation polonaise, pénétrée de très vifs sentiments à l'égard de la grande nation française, n'oubliera jamais que l'acte du 4 juin 1917 signé par le président Poincaré et Barthou, ministre de la Guerre, a constitué l'armée polonaise en France, armée qui a pris sa part de la victoire, dans la guerre de la liberté des peuples. La nation polonaise n'oubliera pas, qu'au cours de la dure épreuve traversée en 1920, la France a envoyé, pour aider la Pologne, un de ses fils les plus illustres, le général Weygand, chef de l'État-Major du victorieux maréchal Foch.

Notre éminent hôte sera témoin de l'hommage que la Pologne rendra à ce qu'elle a de plus cher, à savoir l'armée polonaise. C'est cette armée qui, de tout son cœur, saluera l'illustre représentant de l'armée française, qui constitue, avec l'armée polonaise, la sentinelle de la paix en Europe. »

*Goniec Warszawski* (opposition de droite) :

« Bien que *l'Ilustrowany Kurjer Codzienny* fasse observer que la visite du général Gamelin revêtira le caractère d'une visite uniquement de courtoisie, on a cependant l'impression que de nombreuses conséquences peuvent résulter de ce contact direct entre les deux chefs des deux armées alliées. Cette prise de contact aura lieu dans un moment assez particulier, alors que toutes les nations en Europe se sont enga-

gées dans une course aux armements et ne ménagent aucune dépense pour leurs armées.

« Les relations entre l'armée française et l'armée polonaise ont toujours été très vives et très cordiales. Bien qu'à plusieurs reprises il y ait eu des divergences d'opinion entre hommes politiques et diplomates, les armées alliées française et polonaise n'ont jamais cessé d'être inspirées par l'esprit de fraternité d'armes. Il est certain que la visite que le général Gamelin fera en Pologne, et celle que les représentants de l'armée polonaise rendront en France, contribueront à resserrer davantage les liens de collaboration entre les deux armées. »

*Kurjer Poranny* (gouvernemental) :

« En arrivant en Pologne, notre illustre hôte français apportera avec lui non seulement un témoignage d'amitié des milieux militaires supérieurs français, si cher aux cœurs polonais, mais aussi ce capital de la chevaleresque tradition française dont les échos ne cessent de se répercuter dans les poitrines polonaises en tant qu'appel à des souvenirs communs et en tant que sonnerie du clairon sur une nouvelle route de l'avenir... Ce n'est pas en vain que le patriotisme moderne polonais s'est formé et s'est aguerri sur les champs de bataille où notre soldat a donné son sang aux côtés du soldat français. Ce n'est pas en vain que la Pologne célèbre avec la France plus d'un anniversaire de gloire, d'héroïsme et de renaissance.

Cette tradition du passé militaire, éprouvée en commun par l'Histoire, qui constitue le plus sûr fondement de notre alliance avec la France, fait qu'en arrivant en Pologne le général Gamelin ne se sentira pas dans un pays étranger et indifférent. Il sera entouré de cœurs que pénétrèrent des sentiments de respect et d'amour pour la France. Il sera salué par une nation consciente de la valeur et de l'importance des liens d'amitié les plus étroits avec notre grande alliée de l'occident. Et avant tout il sera entouré de drapeaux qui se sont couverts de gloire dans les luttes pour le même idéal, pour la réalisation duquel l'héroïque et immortelle France n'a jamais épargné son sang. »

## Le voyage du général Rydz-Smigly en France

*Warszawski Dziennik Narodowy* (opposition de droite) :

« Le gouvernement français a tout fait pour que la réception dépasse ce qui était dû au Chef de l'armée polonaise. Si nous nous orientons bien, il n'y eut aucun mouvement spontané de l'opinion. Les fautes commises ces dernières années à Varsovie et à Paris l'ont empêché. Mais le gouvernement et la presse ont fait tout ce qui était en leur pouvoir de faire. »

*Robotnik* (socialiste) :

« Toute la France voit dans la visite du général Rydz-Smigly un caractère essentiellement politique. Ceux qui veulent jeter la Pologne dans le bloc fasciste et militaire qui, Hitler en tête, est contre la France, ceux-là ne peuvent souhaiter sincèrement un plein succès au général Rydz-Smigly.

Les fascistes français eux-mêmes ne s'opposent pas tous à l'entente avec l'U.R.S.S. à condition que la France réussisse vraiment à attirer la Pologne. Le nationaliste français bien connu Hervé demande de ne pas trop mépriser l'entente avec les Soviets : s'il s'agissait de détruire le foyer marxiste, écrit-il, on aurait peut-être raison, mais il s'agit de tout autre chose : si Hitler détruisait l'U.R.S.S. il prendrait pour lui les meilleurs morceaux de la Russie et de l'Ukraine, ce qui lui permettrait d'établir son hégémonie en Europe et de détruire la Pologne et la Tchécoslovaquie.

Mais certains journaux préfèrent vociférer contre le danger communiste dans l'espoir d'entraîner la Pologne dans le bloc fasciste.

Cependant, ainsi que le fait justement remarquer le *Daily News*, « il ne s'agit pas, comme l'a dit M. Goeb-

bels, de la lutte entre le régime communiste et le régime bourgeois, mais tout simplement de la paix ou de la guerre ».

La visite du général Rydz-Śmigły remplira-t-elle pleinement sa tâche ? Nous l'ignorons, mais nous en avons le ferme espoir. Quoi qu'il arrive, l'armée polonaise s'est rapprochée de l'armée française et le peuple français du peuple polonais. »

*Slowo* de Wilno (conservateur) :

« Avec la France et avec l'Allemagne, écrit-il, mais non pas avec la France contre l'Allemagne. Nous avons été toujours partisans de l'entente franco-polono-allemande, il en résulte donc que nous sommes pour l'alliance franco-polonaise. Mais cette alliance peut influencer sur la politique européenne de deux façons : la diriger soit vers la guerre, soit vers la paix. Prises séparément, la France et la Pologne sont plus faibles que l'Allemagne — ensemble, elles lui sont à peu près égales. L'alliance qui réunirait l'Allemagne, la France et la Pologne serait la meilleure. C'est d'ailleurs, pour cela que nous sommes partisans de l'alliance franco-polonaise à condition qu'elle serve d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne. Seule cette politique peut garantir la paix en Europe.

Si l'alliance franco-polonaise provoquait l'éloignement de l'Allemagne et l'adhésion de la Pologne à un bloc antihitlérien, elle serait malheureuse et amènerait infailliblement la guerre. »

*Nasz Przegląd* (organe juif) :

« Pour vivre sans prendre parti pour l'un ou l'autre des camps : révisionnisme ou Traité de Versailles, il faudrait vivre dans une société où l'amour universel serait possible. Si en Pologne certains milieux hésitent c'est qu'ils mêlaient leurs intérêts de parti aux intérêts extérieurs du pays. Certains voulaient renforcer l'alliance avec la France seule, à l'exclusion de ses autres alliées. D'autres considéraient la Pologne comme une intermédiaire de l'entente entre la France et l'Allemagne. D'autres encore souriaient aux deux opinions précédentes tant que des faits concrets n'étaient pas intervenus. Quoique ceux-ci paraissent raisonnables, il faudra en fin de compte se décider ; remettre la décision au dernier moment peut devenir fatal, car, entre les deux blocs ennemis, il peut intervenir une entente qui comblerait l'esprit de révisionnisme aux frais de celui qui hésite. »

*Goniec Warszawski* (opposition de droite) :

« *L'Humanité*, journal qui exprime souvent les opinions des Soviétiques, se réjouit de l'amitié franco-polonaise, indispensable à la paix du monde. »

*Gazeta Polska* (organe gouvernemental) :

« Hier à Rambouillet a été paraphé l'acte d'entente établissant la forme et les conditions de la collaboration technique et financière entre la France et la Pologne. Cet acte va sans aucun doute ranimer les relations franco-polonaises, dont l'importance pour la paix a toujours été hautement estimée par la Pologne et qui a toujours sa place bien définie dans la politique étrangère polonaise.

C'est dans le cadre de l'alliance défensive, de caractère strictement bilatéral, qu'ont été menées les conversations de Paris, et dans une atmosphère de sincérité et de confiance réciproque. Elles n'étaient pas faciles. Mais si on a obtenu un résultat final favo-

nable, il faut l'inscrire en premier lieu au compte de la participation directe que le général Rydz-Śmigły a prise dans les conversations. Pendant la semaine de voyage à travers les villes de France, il a su se gagner les cœurs de la population française, ce dont témoignent les ovations enthousiastes de Paris, Reims, Nancy, Strasbourg. Et il a jeté dans la balance, quand il le fallait, sa grande autorité personnelle. Les dignitaires de France, qui l'ont approché de plus près, ont pu apprécier aussi bien sa sincérité que sa fermeté. Grâce à quoi les conversations n'ont pas dévié sur des voies dépassant le cadre de l'alliance franco-polonaise et le domaine de leurs relations directes. La France a compris que, dans son propre intérêt, il est important de faciliter à la Pologne — grâce à une aide financière — la réalisation du programme d'équipement de ses forces armées dans le matériel technique le plus moderne.

Ici nous devons ajouter une chose de faible importance devant le résultat acquis, mais qui vaut cependant la peine qu'on s'y arrête : dans les conversations de Paris, le côté français n'a pas soulevé les questions subsidiaires, telles que Zyrardow et la Compagnie d'Électricité.

Aussi bien dans l'entourage du général Rydz-Śmigły que dans les milieux gouvernementaux français régnait hier soir l'opinion que, grâce à la visite de Paris, on a créé des conditions pratiques pour raviver l'alliance et par là même, on a atteint le but des visites du général Gamelin à Varsovie et Rydz-Śmigły à Paris. »

Agence « *Iskra* » (officieuse) :

« On conserve des deux côtés une discrétion absolue en ce qui concerne la teneur de cet accord. Il va d'ailleurs encore être l'objet d'une mise au point des détails par les experts des deux côtés. Cependant on peut déjà dire aujourd'hui qu'aussi bien l'accord pratique que la forme de son exécution n'entraîneront aucun changement dans la politique polonaise. »

*Polska Zbrojna* (organe de l'État-Major) :

« Les conversations officielles se sont déroulées dans une ambiance de sincérité réciproque. On n'a pas dépassé les limites de l'alliance et par conséquent on n'a pas porté atteinte au caractère bilatéral de l'accord franco-polonais. Contrairement à certains bruits, on n'a soulevé dans les conversations ni les questions soviétiques, ni la question tchèque. De même les intérêts particuliers de la France en Pologne n'ont, à aucun moment, été l'objet des entretiens.

Le but du voyage du général Rydz-Śmigły a été atteint. On le voit en grande partie au rôle personnel qu'il a joué. La sincérité, la fermeté et la personnalité du généralissime polonais ont produit en France une profonde impression.

Cette visite, en tant qu'événement politique d'une importance exceptionnelle, donne et donnera toujours prétexte à des bruits et à des commentaires divers. Or il faut souligner, contrairement à certains bruits, que le principe de l'indépendance de notre politique étrangère demeure inchangé. Les articles de certains journaux parisiens tels que le *Journal* et le *Temps* expriment une compréhension parfaite de notre politique. Cette compréhension a fait ces jours derniers de grands progrès dans l'opinion française. »

# Documents

## Allocution de M. Daladier

A l'issue du banquet offert, le 30 août 1936, en l'honneur du général Rydz-Smigly, M. Daladier, ministre de la Guerre, a prononcé l'allocution suivante :

« Je suis fier de saluer en vous, au nom de l'armée française, le commandant en chef de l'armée polonaise.

Déjà, à peine aviez-vous franchi notre frontière, vous avez senti vibrer près de votre cœur le cœur de notre patrie. C'est qu'elle connaît votre foi indomptable dans le destin de la Pologne, la science militaire et l'héroïsme qu'aux heures les plus difficiles vous avez prodiguées pour elle. Compagnon d'armes et disciple aimé de l'illustre maréchal Pilsudski, vous n'avez pas cessé de combattre à ses côtés. Vos actions sur tous les champs de bataille de l'indépendance représentent les pages les plus glorieuses de l'histoire de l'armée polonaise. Vous êtes l'héritier spirituel du guerrier légendaire.

Pendant quelques jours, vous allez suivre de votre regard de chef, les travaux de l'armée française. Soyez sûr qu'elle sera fière de manœuvrer devant vous et de montrer ainsi que la France peut compter sur elle pour assurer son indépendance et sa liberté. Par la valeur de son haut commandement, la science de ses cadres et l'ardeur de ses soldats, par l'accroissement méthodique de sa puissance que nous ne cesserons de poursuivre, notre armée, silencieuse et forte, est le solide bouclier de la patrie.

La France tout entière donne à l'accueil qu'elle vous réserve toute la chaleur des sentiments profonds qu'elle éprouve pour la grande nation polonaise, son amie et son alliée, dans la sauvegarde de la paix.

Messieurs, je vous convie à lever votre verre en l'honneur de notre hôte le général en chef Rydz-Smigly, en l'honneur de l'armée et de la république polonaises. »

## Réponse du général Rydz-Smigly

Monsieur le Président,

Permettez-moi de répondre brièvement aux paroles cordiales que vous avez bien voulu m'adresser. Je vous remercie, avant tout, de l'aimable hospitalité que j'ai trouvée chez vous.

Je suis arrivé en France avec une vive émotion et un sentiment d'amitié sincère, afin de rendre au général Gamelin, chef d'État-Major français, ainsi qu'à l'armée française, la visite dont le général Gamelin a honoré dernièrement l'armée polonaise. L'accueil que le général Gamelin a reçu chez nous était l'expression exacte des sentiments nourris par la nation polonaise entière à l'égard de la France; c'était avant tout l'expression des sentiments de l'armée polonaise pour l'armée française alliée.

Les marques émouvantes d'une chaleureuse sympathie, que l'on m'a manifestée depuis mon arrivée en France, confirment encore, si possible, la certitude que les sentiments, évoqués par moi, rencontrent dans la nation et l'armée françaises une pleine réciprocité. Ces sentiments sont d'une tradition très ancienne. Ils ont été constatés d'une façon glorieuse à l'époque du Premier Empire. La grandeur de Napoléon a suscité l'enthousiasme de la Pologne; sous ses ordres, des centaines de milliers d'épées polonaises ont lui au soleil des magnifiques victoires, remportées pour la liberté de la Pologne et de la France. La grande guerre a uni sur l'immense champ de bataille de l'Europe tous ceux qui combattaient pour la liberté de la Pologne et de la France.

Après la résurrection de la Pologne, les liens d'amitié et d'alliance avec la France ont été renouvelés et réalisés à Paris par le plus grand chef de notre nation, le maréchal Joseph Pilsudski. Je suis heureux de figurer ici en tant que continuateur de sa pensée. L'armée polonaise, créée et organisée par ce grand Chef, soutenue dans son développement par les efforts volontaires et les sacrifices de la nation entière, assure la sécurité de la Pologne et lui permet de cette façon de participer effectivement à la stabilisation de la paix européenne.

A la vue de tant de grands chefs de l'armée française, réunis autour de cette table, il m'est particulièrement agréable d'adresser spécialement un salut chaleureux au général Gamelin, qui me reçoit aussi cordialement, ainsi qu'au maréchal Pétain, ce grand et héroïque soldat, pour lequel nous ressentons tous de l'admiration, au général Colson, au général Gouraud; et il me faudrait citer toute l'élite de l'armée, que je suis heureux de rencontrer dans une atmosphère aussi amicale.

## Décret présidentiel élevant au maréchalat le général Rydz-Smigly

Le « *Moniteur Polonais* » a publié en date du 10 novembre le décret suivant du Président de la République :

« En reconnaissance des victoires remportées pour la conquête de l'indépendance et des grands services rendus à la Nation et à l'Etat par l'Inspecteur général des forces armées, successeur du Premier Maréchal de Pologne Joseph Pilsudski et conformément au vœu général de la Nation et de l'Armée, je nomme le général d'armes Edouard Rydz-Smigly Maréchal de Pologne. »

*Le Président de la République :*  
Ignace MOSCICKI.

*Le ministre des Affaires militaires :*  
Thadée KASPRZYCKI.

Varsovie, le Château, le 10 novembre 1936.

## Le président de la République remet le bâton de maréchal au général Rydz-Smigly

Le 10 novembre, dans la cour d'honneur de l'ancien château royal de Varsovie, le Président de la République polonaise, M. Ignace Moscicki, remettait au général Rydz-Smigly le bâton de maréchal. Il convient de noter, pour la clarté des textes qui vont suivre, qu'en Pologne cet attribut du maréchalat affecte la forme d'une masse d'armes, identique à l'ancienne « *bulawa* », portée jadis par les hetmans.

A cette occasion, le Président de la République a prononcé l'allocution suivante :

« Généralissime des forces armées ! C'est un jour particulièrement heureux pour moi et je suis sûr que ma joie est partagée par toute la Pologne, consciente qu'il s'agit d'un événement hautement important qui marquera profondément dans l'histoire de la renaissance de notre Etat.

« Je te remets, en ce jour, le bâton de maréchal, symbole du grand rôle que tu joues dans l'Etat. Cette masse de Hetman que je te tendrai dans un instant n'est pas seulement l'attribut du plus haut grade militaire.

« La réalité contemporaine exige que l'on comprenne cet acte solennel dans son sens le plus large. Tu dois, maintenant, avec le Président de la République, et en respectant ses devoirs constitutionnels, conduire la Pologne vers les destinées les plus hautes. Tu t'es forgé toi-même les titres nécessaires à l'accomplissement de cette mission par un long et dur labeur. Grâce à cet effort et en collaboration directe avec notre grand Maréchal, tu as contribué, d'une manière toujours heureuse, à la fondation et au renforcement de notre indépendance.

« Que cette solennité qui t'est aujourd'hui consacrée et qui est joyeusement ressentie par toute la République puisse encore accroître ta puissance dans l'effort voué à notre chère patrie. »

## Réponse du maréchal Rydz-Smigly

*Le maréchal Rydz-Smigly a répondu en ces termes :*

Monsieur le Président,

« Je ne serais pas un soldat si je ne me sentais pas profondément ému à l'instant où le chef suprême de l'armée et de l'Etat me remet cette masse d'armes avec de bienveillantes paroles d'encouragement et d'amicale estime. Ceci se passe entre ces vieux murs royaux, où résidait jadis la majesté royale de la Pologne et qui semblent garder encore l'écho des pas des anciens hetmans qui pénétraient ici leur masse d'armes à la main. Cet instant se passe en présence de nos étendards victorieux et fiers, en présence de mes camarades de guerre qui, en même temps que moi, faisaient un effort suprême pour accomplir les ordres de notre grand maître de la guerre, du créateur de la Pologne d'aujourd'hui, le Maréchal Joseph Pilsudski.

« Je ne serais pas un soldat si je ne me sentais pas profondément remué à un moment pareil.

« Monsieur le Président, je vous exprime du plus profond de mon cœur mes remerciements de soldat pour m'avoir fait l'honneur de cette suprême dignité militaire. Mais en remerciant les dignitaires ecclésiastiques et laïques ici présents, en remerciant le gouvernement, les représentants des Chambres, des organisations sociales et professionnelles, je me permettrai de vous faire cet aveu :

« Quand je regarde en ce moment le grand livre de ma vie, je ne vois pas cette journée s'inscrire à la page qui représente l'acquis de mon existence mais sur l'autre où se trouve portée ma dette. Oui, une dette qu'il me faudra commencer à payer. Un lourd devoir m'incombe aujourd'hui. Il consiste à transmettre, sans les amoindrir, cette masse et cette dignité auréolées par la gloire et les mérites infinis du Premier Maréchal de Pologne, à les transmettre aux générations de demain qui peineront au service de la Patrie.

« S'il est difficile de prévoir le résultat de son labeur lorsqu'il est lié au destin de la Nation, soumis aux lois de la Providence, s'il est présomptueux, en pareil cas, de donner une assurance quelconque, je crois qu'il est toujours permis à un homme d'affirmer l'honnêteté de ses intentions et la loyauté de ses efforts. »

## Félicitations du Cardinal Hlond Primat de Pologne

*C'est le primat de Pologne, le Cardinal Hlond, qui le premier a félicité le maréchal Rydz-Smigly en prononçant l'allocution suivante :*

« Jadis la divine Providence avait doté la Pologne sur les routes de l'histoire de la croix et du glaive. C'est la croix et le glaive qui ont conduit la Pologne à travers des siècles de lutte et de gloire. C'est par la



croix et le glaive que la Nation asservie exprimait son droit à l'existence. C'est par le signe de la croix que la Pologne ressuscitée a béni sa nouvelle mission, c'est par le glaive qu'elle a signé sa liberté. Aujourd'hui la croix monte la garde de l'âme et du bien tandis que le glaive demeure le défenseur le plus sûr de l'honneur polonais et des frontières de la République.

« En tant que serviteur de la croix dans la Patrie rebâtie, je te félicite, chef, de ce bâton de maréchal et je félicite aussi ces drapeaux victorieux qui portent dans leurs plis le signe de la croix et du sang des héros. Que cette masse d'armes, attribut de puissance d'un peuple guerrier, menace de briser, telle la foudre céleste, celui qui voudrait forcer la frontière polonaise. »



# Le rapprochement économique

par PAUL BASTID.

*Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir publier aujourd'hui cet article que M. Paul Bastid, ministre du Commerce, a bien voulu écrire pour les « Cahiers Polonais ». Nos lecteurs y trouveront la mesure des progrès accomplis depuis la publication de notre numéro sur les relations économiques franco-polonaises qui eut dans les milieux compétents de si utiles répercussions.*

Saluons les perspectives meilleures qui s'ouvrent pour les relations franco-polonaises. Dans cette revue qui s'est vouée dès le principe à la cause sacrée du rapprochement il est agréable de souligner des faits qui ne sauraient laisser indifférent aucun citoyen de l'une ni de l'autre nation, aucun Européen véritable même.

Nous avons été les témoins de l'accueil réservé chez nous au général Rydz-Smigly. Quelques jours plus tard, j'ai mesuré à Varsovie les répercussions de ce voyage ; et c'est dans une atmosphère de chaleur retrouvée que j'ai été reçu. La visite du général Gamelin avait frayé les voies. Mais le resserrement de l'entente dépasse en réalité les problèmes militaires. La diplomatie générale y est intéressée. C'est, d'autre part, dans l'ordre économique que devrait s'affirmer le plus utilement la volonté d'harmonisation qui nous anime les uns et les autres.

Aussi bien les industriels polonais et les industriels français sont-ils déjà en contact pour travailler à l'intensification des échanges. J'ai eu le plaisir de les installer au ministère du Commerce. Soutenus par leurs gouvernements, ils parviendront, j'en suis convaincu, à

des résultats positifs. Ce serait là une suite remarquable des conversations que j'ai poursuivies le mois dernier avec mon éminent collègue M. Roman. La confrontation des praticiens intéressés nous avait paru en effet le moyen le plus efficace. Intervenue presque spontanément en ce qui concerne les questions agricoles, elle avait d'ailleurs déjà engendré d'heureuses conséquences.

Sur quels articles des deux économies portera essentiellement l'effort ? Achèterons-nous à la Pologne plus de charbon ou plus de zinc ? Lui vendrons-nous plus de produits de notre industrie sidérurgique ou de notre industrie mécanique ? Dans quelle mesure le textile pourra-t-il être intéressé aux accords ? Autant de questions qu'il faut laisser aux hommes de l'art le soin de trancher. Mais, d'un côté comme de l'autre, on sent le besoin d'aboutir ; et c'est bon signe.

Le rôle du comité des industriels, qui ne comprend qu'un nombre restreint de personnalités mais qui procédera à de larges consultations, semble devoir être double : préparer l'atmosphère par un traité de commerce à intervenir, qui ne pourra bien entendu être négocié que par les autorités officielles ; en

favoriser ultérieurement l'exécution loyale et utile.

Il va sans dire que les vieux litiges qui ont un moment déjà aigri les relations économiques des deux pays devront être réglés par ailleurs dans un esprit de sereine équité, de telle manière qu'il n'en soit plus jamais question et qu'une atmosphère de confiance, indispensable au développement des affaires, puisse renaître.

L'Exposition de 1937 fournira à la Pologne et à la France une occasion solennelle de collaborer. L'intérêt qu'elle suscite à Varsovie nous est connu. Nous savons que de nombreux Polonais s'apprêtent à venir chez nous, et nous

comptons sur le gouvernement ami et allié pour leur donner à cet égard toutes facilités administratives. Ainsi les populations resserreront ces relations séculaires qui sont le meilleur fondement de l'entente politique. La Pologne aura à l'Exposition un pavillon qui, symboliquement situé entre le pavillon soviétique et le pavillon allemand, lui permettra d'affirmer ses qualités traditionnelles de goût et de dégager une fois de plus la puissance de son individualité.

Je me félicite pour ma part d'assister à ce renouveau de l'amitié franco-polonaise et je suis fier d'y collaborer dans toute la mesure, modeste mais résolue, de mes moyens.

**PAUL BASTID.**

# Documents économiques

## Création d'un comité permanent d'industriels français et polonais

Un comité permanent de coordination économique composé d'industriels français et polonais, siégeant au Ministère du Commerce, a été constitué à Paris. Voici la composition de ce nouvel organisme :

### *Délégation française*

- MM. Etienne FOUGERES (président), président de l'Association nationale d'expansion économique, vice-président de la Confédération générale du patronat français.  
HUET, président de l'Association des industriels français en Pologne.  
GONNAUD, vice-président de l'Union des industries chimiques.  
ROBICHEZ, président du Comité central de la laine.  
PARENT, vice-président du Comité central de la laine.  
SPITZER, directeur général de la banque franco-polonaise.  
ALPHAND, directeur du Cabinet du ministre du Commerce, représente le gouvernement français auprès de la délégation en qualité d'observateur.

### *Délégation polonaise*

- MM. MINKOWSKI (président), président du Comité des Traités de commerce.  
Roger BATTAGLIA, président de l'Union des petites industries.  
Jules CYBULSKI, président de la Chambre de Commerce de Katowice, président de la Convention charbonnière.  
KARSZO-SIEDLEWSKI, sénateur, président de l'Union des forges en Pologne.  
Général MACISZEWSKI, président de la Chambre de Commerce de Lodz.  
Thadée ZAMOYSKI, directeur adjoint de l'Union des industries chimiques.  
Henri STEBELSKI, Conseiller commercial de l'Ambassade de Pologne à Paris, représente le gouvernement polonais auprès de la délégation, en qualité d'observateur.

## La Pologne et la suppression du bloc-or

L'agence « Iskra » communique, en date du 29 septembre 1936 :

« La dévaluation du franc n'aura aucune répercussion directe sur le marché économique polonais, étant donné que notre institution d'émission ne possède pas de réserves en francs français. On ne saurait oublier que, par rapport à la France, la Pologne est un Etat débiteur et non créancier.

Il serait difficile de préjuger, à l'heure actuelle, des conséquences de la dévaluation du franc, mais on est autorisé à croire que celle-ci inaugurerait une ère de relations économiques normales entre Etats ; ces relations, jusqu'à présent, n'ont cessé d'être entravées, dans un moment de redressement général, uniquement par le chaos qui régnait sur le marché monétaire mondial. Si un accord se fait on pourra délaissier le système des compensations et des clearings pour revenir à un système normal d'échanges entre pays. Jusqu'à ce jour les produits faisant l'objet des exportations polonaises n'étaient pas calculés en francs mais en livres anglaises ou en dollars, ou bien étaient dirigés principalement vers des pays où le cours de la monnaie est fixe, par exemple en Allemagne ; c'est pourquoi la baisse du franc français n'aura pas pour effet de restreindre les exportations polonaises.

Pendant toute la durée de la crise la Pologne s'est efforcée de maintenir le cours de sa monnaie et elle y a réussi malgré le fléchissement des monnaies réputées les plus fortes du monde. »

## Le maintien de la parité du zloty

L'agence « Information Politique Polonaise » communique en date du 8 octobre 1936 :

« La Pologne occupe une place à part dans la famille des Etats qui travaillent à la reconstruction de l'économie mondiale. Elle diffère de ces Etats par les méthodes employées dans la lutte contre la crise économique.

Depuis plusieurs années la Pologne a adopté une politique de déflation conséquente. 1° Depuis le 1<sup>er</sup> avril 1936 le budget polonais est équilibré. 2° L'indice des prix de gros a baissé depuis 1929 de 55 points. 3° Les dettes, surtout les dettes agricoles, ont été adaptées aux possibilités de paiement du pays. Si l'on prend en considération ces résultats acquis durant de longues années par la politique économique et financière de la Pologne, l'attitude du gouvernement polonais — qui ne voit ni la nécessité ni les raisons de modifier sa politique monétaire — devient compréhensible et évidente.

Depuis le mois d'avril 1936 la Pologne a choisi la

voie du contrôle du trafic des devises et de l'or et non la voie de la dévaluation — à la suite de la nécessité d'importer des matières premières pour son industrie.

Les milieux officiels ont souligné cependant que ces mesures ne sont prises que provisoirement, étant donné que la Pologne est, au même degré que les autres pays, intéressée au développement des échanges internationaux.

Les milieux économiques et financiers polonais sont toujours prêts à la collaboration internationale, ils

sont cependant d'avis que le libre échange des capitaux, marchandises et des hommes entre les pays doit accompagner la stabilisation monétaire. Si la voie vers une collaboration internationale est ouverte, les milieux économiques estiment que la Pologne peut prendre part à cette collaboration sans nécessairement pour cela abaisser la parité de sa monnaie. »

Depuis la publication de cette note aucune nouvelle communication n'a été faite par le gouvernement polonais au sujet de sa politique monétaire. La situation demeure inchangée.

# La Pologne à la XVII<sup>e</sup> assemblée

par LÉON LIBER.

*De notre envoyé spécial.*

*Genève...*

Sans doute, un habitué des Parlements nationaux, où les choses sont dites avec beaucoup plus de netteté, n'aurait-il pas attaché une grande importance à ces paroles, prononcées discrètement, presque à voix basse, comme c'est l'usage, à la table de la 93<sup>e</sup> session du Conseil de la S.D.N.

*J'appuie entièrement la proposition de l'honorable délégué de la Roumanie au sujet de la nomination du Lord Hailey au siège devenu vacant par suite de la démission de Lord Lugard et ceci pour deux raisons : 1<sup>o</sup> Tout d'abord on ne peut pas s'imaginer qu'un des membres de la Commission des Mandats ne soit pas de nationalité britannique ; 2<sup>o</sup> Ensuite à cause d'éminentes qualités de Lord Hailey. Je profite de cette occasion pour exprimer espoir que la composition de la Commission Permanente puisse être l'objet d'un examen en vue de son élargissement, ce qui permettrait la représentation au sein de ce Comité aussi à d'autres pays qui, pour diverses raisons, s'intéressent vivement à certains problèmes discutés par la Commission des Mandats.*

C'est M. Beck, ministre des affaires étrangères de Pologne, qui a glissé, dans la forme la plus protocolaire, ces quelques mots au cours d'une réunion d'un caractère en apparence anodin, ayant pour objet une question d'ordre purement intérieur. Mais à Genève, on a aussitôt compris l'allusion. On peut se

moquer du verbiage oratoire, lors des grandes manifestations publiques de la S.D.N., mais n'empêche que dans certains cas, chaque parole compte, après avoir été au préalable soigneusement dosée par des équipes, généralement remarquables, de juristes et de techniciens.

Il est permis d'ajouter, au surplus, que des interventions laconiques de cette nature sont analysées avec un soin particulier par les délégations et par la presse, lorsqu'elles proviennent de M. Beck. Il y a à cela deux raisons. D'abord, le ministre polonais parle très rarement et ensuite, depuis des années déjà, on prête à la Pologne un esprit de suite rigoureux dans les idées. Aussi, à l'issue de cette séance, le grand juriste belge, M. Bourquin, disait-il à des délégués, avec lesquels il échangeait ses impressions :

— La politique polonaise peut plaire ou non, mais il est incontestable que lorsqu'elle a amorcé un problème, elle poursuit systématiquement son effort, sans varier, comme il arrive trop souvent pour d'autres pays, d'une session à l'autre.

C'est exact et il suffit pour cela de rappeler l'action persévérante de la Pologne, qui s'est étendue durant de longues années, en ce qui concerne les traités des minorités. Elle avait été amorcée en 1927 par M. Auguste Zaleski, d'une manière qui ne fut pas plus bruyante que la dernière intervention de M. Beck. Puis elle s'est développée méthodiquement, au Conseil, à la 6<sup>e</sup> commission po-

litique, aux différentes assemblées. Enfin, en 1934, jugeant le moment opportun, M. Beck libéra son pays d'une servitude hypothéquant sa souveraineté nationale et qui à l'origine, d'ailleurs, avait été présentée comme entièrement provisoire. Il y eut alors un tout petit scandale, « pour le principe », qui ne fut du reste que de très courte durée. Le bon droit polonais, en dépit des réserves juridiques, apportées à la tribune de l'Assemblée, prévalut rapidement devant l'opinion mondiale.

Les mêmes méthodes, faites de prudence et de constance, paraissent devoir être appliquées aujourd'hui à l'égard d'un autre problème d'une importance capitale, intéressant directement ou par répercussion le monde entier, à savoir le problème démographique. La brève intervention de M. Beck représente le premier jalon posé dans cette voie. Car en exprimant l'espoir d'un élargissement de la commission des mandats, afin de permettre la représentation « d'autres pays » s'intéressant vivement à cette sorte de problèmes, M. Beck a évidemment posé la candidature de la Pologne et affirmé son droit à une place au soleil extracontinental.

Ce n'est pas sans raison qu'un des premiers numéros des « Cahiers Polonais » a été consacré au problème de l'émigration. Sans être dans le secret des dieux, il devenait évident pour tout observateur attentif que cette préoccupation allait devenir primordiale pour un pays, comptant chaque année un excédent de 500.000 naissances. Il était permis de prévoir aussi que ce souci n'allait pas tarder à se manifester, d'une manière ou d'une autre, sur le plan international. Il était difficile d'admettre, en effet, que d'autres nations puissent fermer les yeux sur un état de choses, menaçant chaque année de s'aggraver.

Mais le problème démographique, le problème de l'émigration, ne pouvait être traité isolément, car il est intimement lié à celui des matières premières et des débouchés coloniaux. C'est donc l'ensemble de ces questions, comme on le verra par la lecture des documents annexés, que la délégation polonaise a traité ensuite, au sein des commissions de l'assemblée genevoise. C'est dans cet esprit que fut rédigée la résolution, dont nous donnons ci-dessous le texte intégral. Il

y a quelques années encore, la position prise par la Pologne eût pu paraître quelque peu révolutionnaire aux anciens possédants. Elle réclame, en effet, une sorte de « justice sociale » entre les nations, qui représente en somme l'application, sur le plan international, du principe moderne de l'égalité des classes à l'intérieur d'un pays.

Aujourd'hui, les revendications polonaises n'ont choqué personne, car depuis quelque temps, les idées ont cheminé. L'on nous a cité notamment, à cet égard, des paroles bien significatives de M. W. S. Morrison, secrétaire financier de la trésorerie britannique :

— On admettrait difficilement aujourd'hui qu'un homme seul puisse vivre dans un immense building vide, laissant dans la rue des milliers de sans-abri. L'on ne comprendrait pas plus une destruction volontaire de denrées alimentaires, dans une cité atteinte de famine. C'est sous cet angle qu'il faut envisager le surpeuplement et l'inégalité dans la répartition des matières premières.

Paroles allant au-devant des vœux de la Pologne, qui s'est employée à démontrer à Genève que le problème des matières premières constituait, dans le domaine démographique, l'inséparable corollaire de mesures éventuelles, facilitant l'émigration et l'expansion coloniale. Ce dernier point était, récemment encore, le plus controversé. On n'ignore pas, il est vrai, à Genève, qu'en dehors de la houille, la Pologne est pratiquement privée de toutes les autres matières premières. Elle manque de minerai de fer, d'aluminium, de cuivre, de caoutchouc, de laine. Bref, sur 24 matières premières de base, indispensables à la production industrielle, elle n'en possède qu'une seule en quantité suffisante, 9 en quantité restreinte, tandis que les 14 autres lui font totalement défaut. La moitié des importations polonaises est représentée par les matières premières, s'inscrivant au passif de son bilan par une somme de 850 millions de zlotys, soit environ 3 milliards et demi de francs. Et pourtant, ces importations sont encore loin de satisfaire les besoins réels du pays, dont l'industrialisation se trouve, de ce fait, péniblement entravée.

C'est ici qu'apparaît, dans le monde de la production internationale, la contradiction :

— Mais pourquoi donc vous acharner à

industrialiser votre pays ? N'y a-t-il pas déjà assez de concurrence dans le monde ? Obéissez-vous à des considérations d'amour-propre national parfaitement inopportunes ? Voulez-vous faire de l'autarchie ? N'est-il pas beaucoup plus simple d'acheter ce dont vous avez besoin dans d'autres pays, dont le développement industriel a déjà atteint, depuis longtemps, son maximum ?

Ces réflexions ont pu paraître fort justes à première vue, mais il semble qu'après la dernière session de Genève, on en soit déjà revenu. Il est permis d'espérer que la délégation polonaise a fait comprendre aux représentants des autres pays que l'industrialisation de la Pologne n'était pas une tendance artificielle, mais un besoin vital, la seule manière d'employer et de fixer, chaque année, des centaines de milliers d'hommes, arrivant à l'âge de travailler. Certes, il y a de quoi manger en Pologne. Théoriquement, le pays peut nourrir, non seulement les 35 millions d'hommes de 1936, mais encore, dans l'avenir, les 50 millions de 1965. Mais on sait que les lois économiques prévues, dirait-on, par la Bible, sont inexorables. Nul ne mérite son pain quotidien, s'il ne l'a pas gagné à la sueur de son front. Ou du moins, la chose est impossible à la longue. Il n'existe pas de système social ou économique, acceptant comme un phénomène normal définitif, l'entretien de millions d'oisifs. Il n'y a qu'un moyen de les faire travailler, tout en augmentant le niveau de la vie de l'ensemble de la population, c'est d'accroître l'activité industrielle. Ce ne sont pas les consommateurs qui manquent, et leur nombre augmente chaque année. Seule, la pénurie des matières premières empêche la réalisation d'un programme, sur lequel tous les esprits clairvoyants sont d'accord.

On verra par les documents qui suivent que l'activité de la délégation polonaise à

Genève ne s'est pas bornée à cette première présentation d'un des plus vastes problèmes mondiaux qui se trouve à la base de tous les conflits latents dont s'inquiètent aujourd'hui les gouvernements. La correspondance échangée entre Varsovie et Berlin nous montre encore que M. Beck a apporté, au cours de la dernière session, une solution amiable au conflit de Dantzig, qui avait soulevé en juillet dernier une si vive émotion. Il n'est pas dit, évidemment, que l'on n'entendra plus parler de Dantzig. Des difficultés entre la S.D.N. et la Ville Libre peuvent surgir pour d'autres motifs. Sans préjuger de l'avenir, il faut se contenter pour l'instant de voir définitivement réglé l'incident, provoqué par la visite du croiseur « Leipzig ». Le Conseil s'en est vivement félicité et n'a pas ménagé ses remerciements aux représentants de la Pologne, en tant que pays chargé des intérêts extérieurs de la Ville Libre.

Enfin, la Pologne a pris position au sujet de certains projets, français et anglais, tendant à la réforme du Pacte de la S.D.N. Ce serait une erreur de croire que la Pologne y soit opposée. Simplement, elle a estimé que le moment était mal choisi pour toucher à un édifice déjà fortement ébranlé dans son autorité. La Pologne, cependant, étudiera toujours avec le plus vif intérêt toute suggestion, qu'elle vienne de Londres ou de Paris, ayant pour objet de renforcer l'efficacité pratique des articles du Pacte. M. Beck n'a pas manqué de faire connaître la portée exacte de sa note — que l'on trouvera plus bas — à ses collègues français et britannique. Tout porte à croire que son point de vue a été parfaitement compris et d'ailleurs admis par la majorité de l'Assemblée, qui a ajourné à des temps plus calmes la mise en œuvre d'une réforme particulièrement délicate.

LÉON LIBER.



# Documentation genevoise

## Résolution polonaise présentée à la Commission économique

*Voici le texte de la résolution présentée par la délégation polonaise à la deuxième Commission (économique) de la XVII<sup>e</sup> assemblée de la S. D. N.*

« Considérant que le développement des échanges internationaux ne saurait prendre son plein essor et contribuer efficacement à la consolidation de la paix que s'il se produit simultanément dans tous les domaines, à savoir non seulement dans le commerce international des marchandises, mais aussi dans la circulation des capitaux et des hommes, notamment en ce qui concerne l'émigration des colons agricoles,

« Considérant que les problèmes aigus que posent pour certains pays la densité et l'accroissement rapide de leurs populations et l'insuffisance de leurs marchés du travail ne sauraient être résolus seulement par la transformation de leur structure économique, mais que leur solution réclame d'une manière impérieuse la création de nouvelles possibilités d'émigration ;

« Considérant que les migrations sont actuellement arrêtées, entre autres par les difficultés qu'entraîne pour certains pays d'émigration l'exportation des ca-

pitaux nécessaires pour l'établissement des colons ;

« L'Assemblée prend acte avec satisfaction qu'une conférence spéciale d'émigration a été convoquée sous les auspices de l'Organisation internationale du Travail pour le mois de novembre, pour s'occuper de certains aspects de ce grave problème,

« Exprime la conviction que cette conférence ainsi que le Bureau international du Travail, élaboreront des suggestions pratiques et susceptibles d'être mises en application immédiate, de manière à faciliter la solution des problèmes économiques et sociaux ci-dessus mentionnés.

« Invite le Conseil à garder les contacts nécessaires avec l'Organisation internationale du Travail et à saisir les organes techniques compétents, et notamment le Comité financier, de l'étude des aspects financiers que pose le problème d'émigration, ainsi que de prendre toute autre mesure qu'il jugera opportune, en vue d'arriver aussitôt que possible à des réalisations pratiques,

« Décide d'inscrire à l'ordre du jour de sa prochaine session ordinaire le problème d'émigration. »

## Aspects économiques, financiers et politiques de l'émigration

*Le 4 octobre 1936, M. Adam Rose, vice-ministre du Commerce, a fait à la deuxième Commission (économique) de la XVII<sup>e</sup> assemblée un important exposé dont voici les passages essentiels :*

Les dernières courageuses décisions prises dans le domaine monétaire ont certainement eu pour effet un regain d'optimisme étant donné que ces décisions ont écarté un des obstacles sur la voie du redressement économique. Un autre motif de l'optimisme c'est la tendance qui se fait jour dans des Etats particuliers de délaisser la politique d'autarchie. Cependant le rajustement de la monnaie ne saurait donner de résultats appréciables pour autant qu'il s'agit de l'équilibre des balances de paiement. Le fait est que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les progrès de la technique ont dépassé la faculté de

la consommation. Il y a lieu de remarquer à ce propos que l'esprit inventif est du domaine international, cependant que la consommation est en dépendance directe de la politique des Etats particuliers, laquelle souvent oblige à la baisse de la faculté d'absorption. Pour que le rajustement des monnaies devienne vraiment efficace, il faudra procéder parallèlement au rajustement des balances de paiement des Etats particuliers. Avant la guerre, cet équilibre était réalisé grâce à une liberté presque complète des échanges des marchandises, des capitaux et de la main-d'œuvre. Ce serait une erreur de croire que le retour à la liberté des échanges uniquement en marchandises sera suffisant pour animer l'économie nationale des Etats particuliers. Il faut agir simultanément dans plusieurs domaines.

La Pologne qui, il y a encore quatre mois de cela, ne connaissait aucune restriction en matière de trafic des devises, s'est décidée à recourir à la réglementation inspirée par le légitime souci de ne pas laisser entrer chez elle des marchandises qu'ensuite elle ne serait pas en état de payer. Il aurait été malhonnête d'ouvrir la frontière à toutes les importations, sans se soucier en même temps des modalités de paiement. Il serait également imprudent d'autoriser des importations sans restriction aucune, sans se soucier avant tout de l'importation des matières premières indispensables.

Les crédits gelés dans les Etats qui ont recouru à la réglementation sont pour la plupart des crédits à court terme. Ce sont ces crédits qui ont occasionné les plus grandes difficultés aux pays débiteurs, alors que les pays créanciers ont voulu retirer ces crédits en un laps de temps relativement court. Dans ces conditions, il est clair qu'il n'y a pas un gouvernement assumant la responsabilité de ses actes qui eût consenti à des importations illimitées en escomptant l'éventualité de quelque autre crédit à court terme qu'il obtiendrait par ailleurs. Pour ce qui est de la liberté des échanges de capitaux et de la main-d'œuvre il serait difficile d'exiger l'ouverture immédiate de frontières à l'émigration polonaise dans les pays qui, antérieurement, acceptaient des ouvriers polonais et qui eux-mêmes souffrent actuellement du chômage. Néanmoins, dans ce domaine également, il y aurait un sérieux effort à faire.

Passant ensuite au projet de la résolution présentée par le délégué britannique au sujet des matières premières, M. Rose a constaté que, pour ce qui est de la Pologne, les importations des matières premières constituaient plus de la moitié du total des importations étrangères. Ainsi la fourniture des matières aux pays particuliers apparaît comme une des questions primordiales qu'on ne saurait ne pas aborder dans l'examen de l'ensemble du problème des échanges internationaux.

Le troisième problème se rapporte à la liberté de l'émigration. Après avoir rappelé les résultats des travaux du Bureau International du Travail, M. Rose a déclaré qu'il était temps de sortir de la période d'études pour passer à des solutions concrètes. Dans un Etat tel que la Pologne, où la densité de la population des campagnes est deux fois et demie supérieure à ce qu'elle est au Danemark, et deux fois

supérieure à celle de l'Allemagne et de la France, il va de soi qu'un tel problème ne saurait être négligé. La Pologne, mise en présence de ce nouveau principe qui proclame la liberté du commerce et la suppression de l'économie autarchique, devra se demander ce qu'elle fera de l'excédent de sa main-d'œuvre. D'autre part, si l'on voit s'ouvrir la frontière pour l'émigration de colonisation, la seule d'ailleurs qui actuellement est possible, la question qui se pose est celle du financement d'une telle émigration. Car si un émigré emporte avec lui 1.000 fr. une émigration de 100.000 individus pourrait occasionner le fléchissement de la monnaie dans ce pays. L'émigration en Palestine, bien qu'ayant été très limitée (si l'on considère l'ensemble du problème), a coûté à la Pologne, en 1935, entre 40 et 50 millions de zl., ce qui a créé une sérieuse difficulté dans la situation des devises en Pologne.

Le problème de la population juive en Pologne est particulièrement aigu. Sur une population totale de 34 millions, environ 10 millions habitent les agglomérations urbaines. Sur ce nombre 3.600.000 sont des juifs qui n'exercent que certains métiers spéciaux. Ce sont, pour la plupart, des commerçants, pour autant que leur activité puisse être considérée comme une activité commerciale normale. Ainsi donc le problème qui a surgi est des plus difficiles à résoudre. C'est là un problème qui a été résolu par les Etats de l'Occident européen il y a plus d'un demi-siècle et qui a consisté en la rationalisation du commerce, en évitant ainsi les intermédiaires inutiles. C'est ce qui fait que toute nouvelle coopérative qui voit le jour, toute nouvelle entreprise créée en vue d'améliorer l'organisation commerciale, occasionne, de ce fait, de nouvelles difficultés d'existence pour des centaines de familles juives.

Il est inadmissible que des institutions telles que la S. D. N. et le B. I. T. ne s'occupent que d'une manière théorique du problème de l'émigration. Il faut se rendre compte des problèmes qui sont susceptibles de recevoir une solution concrète. En premier lieu doit être dressée une liste des problèmes qui peuvent être traités en même temps que l'élargissement des contingents et la suppression de la limitation du trafic des devises. Ces problèmes ne peuvent être traités séparément, mais dans leur ensemble, et ce n'est qu'alors, qu'en écartant des obstacles économiques, on pourra faciliter la situation politique du monde.

## L'émigration en Palestine

*Le 5 octobre 1936, M. Titus Sas-Komarnicki, ministre plénipotentiaire et délégué permanent de la Pologne auprès de la S. D. N., a fait, à la sixième Commission (politique) de la XVII<sup>e</sup> assemblée, la déclaration suivante au sujet de l'émigration et plus particulièrement de l'émigration juive en Palestine :*

« Les nombreuses déclarations, qui ont été faites par la délégation polonaise au cours des délibérations de la sixième Commission de l'assemblée, attestent le vif intérêt porté par le gouvernement polonais au libre développement du siège national juif en

Palestine. Cette attitude immuable de mon gouvernement est définie par deux facteurs qui ont une importance essentielle pour mon pays. Le premier est la surpopulation de la Pologne, ce qui nécessite l'émigration de la population juive laquelle, en raison de sa structure économique, ne s'adapte que difficilement à l'évolution sociale qui s'accomplit actuellement en Pologne moderne. Ce problème ne se présente pas sous un aspect analogue en Europe centrale ou occidentale et, pour ce qui est de l'opinion de l'Occident européen, celle-ci est très peu informée

de la question ou n'est pas informée du tout. D'autre part, considérant que c'est sur le territoire polonais que se trouve une des plus nombreuses agglomérations des Juifs en Europe, il est du devoir du gouvernement polonais de suivre avec attention et une sympathie toute particulière le développement du siège national juif en Palestine, lequel réalise le rêve éternel de la nation juive.

Après ce que je viens de dire, mes collègues pourront facilement se rendre compte que le gouvernement polonais suit avec une attention soutenue les douloureux événements qui se produisent en Palestine et nourrit l'espoir que ces événements seront sans effet sur le développement de la Palestine et ne diminueront en rien le rôle que ce pays est appelé à jouer dans la vie de la nation juive.

Le gouvernement polonais a constaté avec satisfaction qu'à la suite des derniers troubles le gouvernement britannique n'a pas suspendu l'émigration en Palestine. Le gouvernement polonais demeure persuadé que cette décision sera maintenue.

Tout en considérant la Palestine en tant que seul terrain naturel d'émigration de la population juive,

## Le règlement de l'incident du « Leipzig »

*Le Secrétaire général a communiqué au Conseil la lettre suivante, en date du 22 septembre 1936, du ministre des Affaires étrangères de la République de Pologne :*

Genève, le 22 septembre 1936.

### *Délégation*

*de la République de Pologne  
auprès de la Société des Nations  
à Genève*

Monsieur le Secrétaire général,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir ci-joint, avec prière de bien vouloir le communiquer aux membres du Conseil de la Société des Nations, le rapport que le gouvernement polonais soumet au Conseil, en exécution du mandat qui lui a été confié par la Résolution en date du 4 juillet dernier, au sujet de l'incident qui s'est produit à Dantzig lors de la visite du croiseur allemand « Leipzig ».

Veuillez agréer, etc.

*Ministre des affaires étrangères.  
(Signé) : J. BECK.*

Le Conseil de la Société des Nations, à la suite d'un rapport du Haut-Commissaire à Dantzig, en date du 30 juin 1936, a eu, dans sa séance du 4 juillet dernier, à s'occuper d'un incident qui s'est produit lors de la visite à Dantzig du croiseur allemand « Leipzig », le 25 juin.

Le conseil a abouti à la conclusion que l'incident en question présentait un caractère international et tenant compte du fait que conformément au statut de la Ville libre, la Pologne est appelée à assurer la conduite des affaires extérieures de Dantzig, il a décidé

« de prier le gouvernement polonais de se charger,

nous croyons faire observer que la S. D. N. se doit de s'intéresser de plus en plus à la nécessité qui s'impose de trouver de nouveaux terrains d'émigration pour l'immense réservoir de la population juive résidant en Europe centrale et orientale. Cette nécessité — qui fait l'objet de sérieuses discussions dans certains milieux juifs — discussions qui trouvent un accueil sympathique auprès du gouvernement polonais — ne devrait pas être négligée et ignorée par la S. D. N. laquelle est appelée à résoudre des problèmes de ce genre, problèmes par excellence d'un caractère international.

Si la délégation polonaise s'est permis d'attirer l'attention de l'Assemblée de la S. D. N. sur cette question aussi bien au cours des débats de la seconde commission que dans cette enceinte, elle l'a fait parce que les aspects démographiques et économiques du problème de l'émigration présentent une nécessité vitale pour notre pays.

Je me rends parfaitement compte, a dit en concluant M. Komarnicki, que la S. D. N. va procéder par étapes, et c'est pourquoi je me réserve de présenter à la S. D. N., en temps opportun, des propositions à la fois plus concrètes et plus étendues. »

en son nom, de l'étude de cette question par la voie diplomatique et d'adresser au Conseil, lors de sa prochaine session ordinaire, un rapport sur les résultats des mesures qu'il aura pu juger possible de prendre ».

En exécution de ce mandat précis dont il fut investi par le Conseil, le gouvernement polonais a chargé le 7 juillet son ambassadeur à Berlin d'entrer en pourparlers avec le gouvernement du Reich afin d'élucider la question sous tous ses aspects.

Sur les points essentiels des arguments invoqués, les vues du gouvernement polonais furent partagées par le gouvernement allemand, ce qui a permis de procéder le 24 juillet à un échange de notes, dont les textes, en traduction française, se trouvent insérés ci-après :

### *Traduction du polonais :*

*Ambassade de Pologne  
No S/3/47*

Berlin, le 24 juillet 1936.

« A son Excellence le baron von Neurath,  
ministre des affaires étrangères du Reich,  
à Berlin.

« Monsieur le Ministre du Reich,

« D'ordre de mon gouvernement, j'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence ce qui suit :

« Le 25 juin est arrivé en visite à la Ville libre de Dantzig le croiseur « Leipzig ». Le commandant de ce bâtiment, en faisant les visites officielles qui sont prévues dans un arrangement entre le gouvernement polonais et le Sénat de la Ville libre, a omis la personne du Haut-Commissaire de la Société des Nations, M. Lester.

« Cette affaire a trouvé dans la presse allemande

un large écho, ce qui a donné lieu à divers commentaires.

« En raison de ce fait le Conseil de la Société des Nations a porté l'affaire à son ordre du jour, et ayant pris connaissance du rapport du Haut-Commissaire et entendu la déclaration du Président du Sénat de la Ville libre, ainsi que les avis des membres du Conseil, a décidé le 4 juillet de s'adresser au gouvernement polonais, auquel est confiée la conduite des affaires étrangères de la Ville libre, en le priant d'éclaircir l'affaire par voie diplomatique.

« En raison de ce qui précède, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de bien vouloir me donner, en ce qui concerne l'attitude du gouvernement du Reich dans l'affaire mentionnée, des informations qui permettraient au gouvernement polonais de s'acquitter du mandat qui lui a été confié.

« Veuillez agréer, Monsieur le Ministre du Reich, l'expression de ma très haute considération.

(Signé) J. LIPSKI. »

*Traduction de l'allemand :*

*Auswaertiges Amt.*

« Berlin, le 24 juillet 1936.

« Monsieur l'Ambassadeur,

« J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence réception de la note du 24 juillet 1936. Dans cette note vous me communiquez qu'à la séance du 4 juillet le Conseil de la Société des Nations avait décidé de prier le gouvernement polonais d'éclaircir par voie diplomatique auprès le gouvernement allemand l'affaire de l'omission par le commandant du croiseur allemand « Leipzig » le 25 juin a. c. de la visite officielle chez le Haut-Commissaire de la Société des Nations à Dantzig. En même temps dans votre note vous priez le gouvernement allemand de vous donner, en ce qui concerne son attitude dans cette affaire, des informations qui permettraient au gouvernement polonais de s'acquitter du mandat qui lui a été confié.

## La Pologne et la réforme du Pacte

*Le secrétaire général de la Société a communiqué à l'Assemblée, au Conseil et aux membres de la Société, la note suivante, en date du 19 septembre 1936 :*

« Genève, le 18 septembre 1936.

« Au Secrétaire général,

« Par votre lettre-circulaire N° C.L.124.1936. VII, en date du 7 juillet 1936, vous avez bien voulu porter à la connaissance du gouvernement polonais le vœu adopté par l'Assemblée de la Société des Nations le 4 juillet 1936 au sujet des propositions éventuelles à présenter en vue de perfectionner la mise en œuvre des principes du Pacte.

« La nécessité de rendre la collaboration et la solidarité internationale plus efficace dans le cadre du Pacte de la Société des Nations est pleinement reconnue par le gouvernement polonais. C'est pourquoi il

« Au nom du gouvernement allemand, j'ai l'honneur de vous répondre ce qui suit :

« Tenant compte des incidents connus qui eurent lieu lors de la réception donnée à la fin du mois d'août de l'année passée par le Haut-Commissaire de la Société des Nations, M. Lester, en l'honneur des officiers du cuirassé allemand « Admiral Scheer », le gouvernement allemand n'a pas voulu exposer les officiers allemands à la répétition d'une pareille contrariété, il donna donc au commandant du croiseur « Leipzig » l'instruction de renoncer à une visite chez M. Lester.

« Il n'existait donc pas l'intention d'agir contre le Statut de la Ville libre ou contre les droits de la Pologne.

« Veuillez agréer, Monsieur l'Ambassadeur, l'expression de ma très haute considération.

(Signé) : Freiherr von NEURATH. »

« A Son Excellence M. Joseph Lipski,  
ambassadeur de Pologne,

Berlin W. 35, Kurfürsten Str. 136.

D'autre part, la visite que les trois yachts à voile de la marine de guerre allemande firent, le 17 juillet, à Dantzig, a été réglée, sur l'initiative du gouvernement polonais, selon le désir de toutes les parties intéressées.

Le Conseil aura sans doute intérêt à apprendre qu'entre temps aucun incident nouveau, analogue à celui dont nous sommes saisis, ne s'est produit à Dantzig.

Le gouvernement polonais espère que les membres du Conseil voudront bien trouver dans les notes échangées à Berlin, ainsi que dans le présent rapport, le témoignage des efforts qu'il a accomplis dans les limites de son mandat afin de maintenir l'état de choses normal à Dantzig.

De son côté, le gouvernement polonais tient à déclarer qu'il reste toujours disposé d'exercer à l'avenir son action conciliatrice pour aplanir les difficultés dans les questions concernant la Ville libre de Dantzig.

n'a pas manqué d'examiner sous tous les aspects le problème soulevé par le vœu de l'Assemblée et il a prêté une attention particulière à l'étude de toutes les observations et suggestions formulées soit dans les discussions publiques, soit dans les réponses des divers gouvernements à la note-circulaire susvisée.

« Il lui semble toutefois prématuré de présenter d'ores et déjà par écrit des solutions qu'il serait à même de recommander, étant donné qu'à son avis les problèmes constitutionnels de telle ou autre interprétation ou application du Pacte de la Société des Nations pourraient peut-être plus pratiquement être discutés dans une atmosphère politique dégagée des lourdes préoccupations de l'heure présente.

(Signé) : BECK,

Ministre des Affaires étrangères.

# Atmosphère de malaise chez les Polonais de France

par S. WLOCEVSKI.

C'est un fait incontestable, que les masses ouvrières françaises ont bénéficié du gouvernement du Front Populaire : certains salaires furent rajustés, tous les travailleurs eurent leurs vacances payées, l'introduction de l'usage des contrats collectifs et de l'institution des délégués d'ateliers apporta, enfin, un élément d'équité et de sécurité jusqu'alors inconnues.

Les ouvriers polonais, ainsi que les ouvriers étrangers en France en général, ont bénéficié également de tous ces avantages sociaux. Cependant, ils n'ont pas lieu de se déclarer aussi satisfaits que leurs camarades français. J'irai presque jusqu'à dire qu'ils se sentent déçus, car ils espéraient plus de compréhension de leur sort de la part du gouvernement issu de la volonté populaire.

Faut-il rappeler, en effet, à ce sujet que le statut juridique de l'ouvrier étranger, tel qu'il ressort de derniers décrets, pris, il est vrai, bien avant l'avènement du gouvernement actuel, n'a pas été révisé, malgré qu'il soit en contradiction absolue avec la charte de la Liberté, — la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Faut-il évoquer les fameuses dispositions, fixant l'ouvrier étranger dans les départements, comme jadis l'étaient les serfs, ou le régime de brimades et de vexations auxquelles est astreint fréquemment l'ouvrier étranger en chômage ou lors du renouvellement de sa carte de travail ? Faut-il mettre tous les points sur les *i* et signaler le régime de l'arbitraire auquel est soumis l'ouvrier étranger sous le chapitre de l'expulsion, lorsque cet ouvrier encourt une condamnation de droit commun, la plus bénigne ?

Tout ceci constitue une immense atteinte à la liberté individuelle de l'immigrant en France et en fait un citoyen de deuxième, sinon de dernière zone.

Ajoutons à cela les reproches souvent formulés, répétés même à satiété, d'être venu en France pour prendre la place d'un ouvrier français, d'être la cause du chômage des nationaux, et, en tout cas, d'exercer sur le marché des salaires une influence malencontreuse dans le sens de l'abaissement de leur taux, et on aura le tableau complet du « climat » dans lequel se trouve placé l'ouvrier étranger, et, en particulier, l'ouvrier polonais en France — atmosphère singulièrement apte au dépit et au découragement.

Ces masses laborieuses avaient droit d'attendre du gouvernement du Front Populaire l'abolition de ce « climat » d'exception, tout au moins du régime d'infériorité par rapport au monde ouvrier français. Rien n'ayant été tenté dans ce domaine, elles se sentent déçues.

Il y a aussi des raisons particulières du malaise.

C'est ainsi que les ouvriers agricoles polonais qui sont fort nombreux en France, puisque leur nombre dépasse cinquante mille, se plaignent de la situation compliquée, difficile, parfois même dramatique, qui leur a été créée à la suite de l'introduction des syndicats dans l'agriculture.

Les autorités consulaires polonaises reçoivent des quantités de lettres où les ouvriers agricoles décrivent leur détresse.

« On m'avait dit, écrit un brave ouvrier du Soissonnais, qu'il fallait s'inscrire à la C.G.T. car autrement je ne pourrai pas travailler.

D'autre part le patron m'avait invité à m'inscrire à un autre groupement, car la C.G.T. mène, selon lui, au désordre et à la révolution. Dites-moi, que faut-il faire ? Car, nous autres Polonais, nous ne connaissons pas les usages du pays ni ne sommes assez forts en français pour bien comprendre de quoi il s'agit. »

On lui a probablement conseillé de s'inscrire solidairement avec ses camarades français à la C.G.T. Le voilà donc inscrit, membre du syndicat des travailleurs de la terre, affilié à la rue Grange-aux-Belles.

Que se passe-t-il à présent ? Eh bien voici : Le syndicat impose à ses membres une discipline rigoureuse. L'ouvrier gagnait 600 francs ; il est tenu désormais à en demander 1.000. Le patron le congédie, déclarant, que devant ces exigences il renonce complètement à la main-d'œuvre. L'ouvrier le prie de n'en rien faire car les 600 francs lui paraissaient suffisants et les revendications du syndicat n'étaient pas les siennes. Le patron redoutant des complications s'entête à ne pas vouloir désormais de main-d'œuvre dans son exploitation. Le Polonais le quitte donc à regret et se rappelant de son ancien patron également dans l'Aisne (il n'a pas le droit de sortir du département pour chercher du travail), qui promettait de l'embaucher lorsqu'il se trouvera en chômage, se rend chez ce dernier.

On le reçoit, en effet, à bras ouverts, on l'embauche séance tenante, la vie est belle ! Pas du tout ! Le hasard veut qu'en allant chercher les effets de l'ouvrier chez l'ancien patron, les deux agriculteurs se consultent et il en résulte que le nouveau en est tout retourné. Il ne veut plus maintenant et à aucun prix embaucher l'ouvrier. Le Polonais est donc en chômage. A partir de ce moment commence pour lui un véritable calvaire. Point de travail, point d'allocation, point de réconfort ! Par contre beaucoup de vexations, de reproches de toutes parts : « Pourquoi es-tu venu ici concurrencer les Français, retourne donc dans ton pays, puisque tu ne comprends pas ce qu'on te dit, etc... »

Voudrait-il se plaindre ? Où ? Comment ? Encore faudrait-il qu'il ait le droit de circuler librement et ceci est refusé à un étranger. S'entêterait-il à chercher du travail malgré l'évidence même, que ce travail lui serait refusé au taux qu'exige le syndicat dont il a partagé les revendications croyant accomplir un devoir de solidarité ? Persisterait-il à errer

ainsi de ferme en ferme sans espoir, car il lui est interdit de changer de région. Le mieux serait donc pour lui de venir faire viser son passeport au Consulat et de prendre le premier train en partance pour la Pologne...

Est-ce le résultat que l'on avait voulu obtenir ? Nous en doutons. Ce qui est par contre incontestable c'est l'atmosphère de malaise, qui a gagné les milieux d'ouvriers agricoles polonais en France. Cet état d'esprit est significatif et il faut s'employer énergiquement et rapidement à y remédier si l'on ne veut pas compromettre l'œuvre de stabilisation de la main-d'œuvre agricole polonaise en France, obtenue au prix de grandes difficultés, que l'on jugeait encore en 1914 insurmontables.

Mentionnons, enfin, un autre genre de malaise, que tous bons esprits comprendront facilement, et qui se manifeste dans les milieux ouvriers polonais des mines et des usines.

Tout le monde sait le magnifique essor de différentes sociétés polonaises ouvrières en France. Cinquante à soixante mille ouvriers polonais suivant l'impulsion qui leur avait été donnée par les « Westphaliens » (ouvriers polonais venus de la Ruhr et très évolués au point de vue social) appartiennent aujourd'hui aux groupements de secours mutuels, de sport et de l'éducation physique, de musique et de théâtre. Groupés en fédérations, organisés sur le plan régional, dans des comités d'entente, ils ont réussi à créer une discipline, une atmosphère, une opinion et d'entraîner dans leur sillon en les soumettant à une influence salutaire, les autres : les indifférents, les faibles, les sans caractère. C'est grâce à l'ampleur de ce mouvement civique, que les masses ouvrières polonaises en France se sont adaptées rapidement aux nouvelles conditions de leur vie et ont accepté de se fixer en France définitivement.

Or que se passe-t-il actuellement dans ces grandes « colonies », où ces sociétés sont nombreuses et agissantes ?

Il se passe ceci. Depuis un certain temps d'étranges figures apparaissent dans ces agglomérations comme des météores, disparaissant pour émerger dans une réunion et y fomenter un esprit de trouble. On essaye de diviser les Polonais, de dresser les uns contre les autres, de creuser des fossés entre les associations polonaises que l'on accuse d'être réactionnaires, et les « sections » autonomes polonaises de la C.G.T. Ces étranges person-

nages se recommandent tous du Front Populaire, ils appellent le Président du Conseil « notre camarade Blum », mais s'emploient surtout à saper l'amour que tout ouvrier polonais a pour sa Patrie et à démontrer, que tout ce qui se passe en Pologne est simplement odieux et que le vrai paradis terrestre — ce sont les Soviets.

D'où viennent-ils ? Qui les envoie ? Qui solde leurs dépenses qui sont grandes ? Quelle est l'organisation intéressée à un tel travail de dissociation ? Mystère ! Mais il est permis de dire qu'ici aussi il faut réagir si l'on veut empêcher le retour de cette atmosphère d'anarchie inquiétante qui caractérise les tout premiers temps d'installation en France de masses compactes d'étrangers.

Voilà le tableau à peu près complet de l'état d'esprit de l'immigration polonaise en France au moment actuel. Il n'est pas tout à fait rassurant, surtout lorsqu'on veut bien se

rappeler que les circonstances et les facteurs dont nous avons fait état ont succédé aux rapatriements forcés et brutaux de ces deux dernières années qui ont exercé déjà alors une répercussion déplorable sur l'état d'esprit des masses polonaises en France.

Les milieux polonais réagissent, bien entendu, de leur mieux pour contrecarrer les effets de ce regrettable état de choses. Mais cela ne suffit pas. Pour que l'élément polonais soit sauvegardé dans toute sa valeur, pour que le facteur *polonais* de la démographie française puisse jouer son rôle, qui peut être appréciable, pour que ce facteur puisse contribuer au développement normal de l'économie française et à la prospérité, il est nécessaire que les milieux français autorisés interviennent à leur tour avec toute l'autorité nécessaire pour mettre fin à cette atmosphère d'inquiétude et à ce climat de malaise.

S. WLOCEVSKI.

# Chronique de l'Émigration

par L.G.

## La « Journée de l'Épargne » est fêtée par l'Émigration polonaise

L'excellente idée de fêter au mois de novembre par le monde entier l'épargne a incité déjà l'année dernière les « colonies » polonaises à organiser des manifestations pour célébrer l'idée de l'économie personnelle. Cette année ces manifestations semblent prendre une grande extension. Que ce soit dans le Nord où on prépare cinquante à soixante réunions, dans l'Est où aux environs de Forbach, de Metz et de Mulhouse vingt à trente « colonies » préparent la fête de l'épargne, dans le Centre, du côté de Montceau-les-Mines, de Saint-Etienne ou de Montluçon, dans le Sud-Ouest et même dans le Midi, partout les sociétés polonaises font preuve d'un grand zèle et rivalisent en ardeur pour préparer au mieux ces grandes manifestations en faveur de l'esprit d'économie. Grâce à une action de coordination, symbolisée par la constitution d'un Comité Central d'Organisation de la « Journée d'Épargne », les réunions préparées dans une centaine de localités semblent revêtir cette année un caractère particulièrement solennel. On nous signale, par exemple, que l'ordre du jour, outre la conférence sur l'épargne, en tant que méthode saine et sage de la vie, et les discours d'usage, prévoit aussi une partie artistique, avec le concours d'amateurs et des enfants. Cette partie artistique est d'ailleurs entièrement consacrée à l'idée de l'épargne.

Les organisateurs comptent sur un minimum de vingt mille personnes pour écouter les orateurs et applaudir les récitations et autres numéros artistiques qui exalteraient la vertu de l'épargne.

## Constitution d'un Comité d'Entente des Associations polonaises dans la région parisienne

Toutes les grandes fédérations nationales polonaises sont groupées, depuis plusieurs années, dans un Comité d'Entente des Associations Polonaises en France, dont le siège est à Lille. Ce Comité est élu au congrès annuel qui se tiendra cette année, à Douai, le 25 octobre.

Sur le plan régional, un Comité d'Entente de toutes les fédérations régionales s'est constitué il y a un an à Metz pour la région de l'Est. Une semblable organisation vient d'être tout récemment créée pour la région parisienne. Au début d'octobre s'est tenu en effet, à Paris, un congrès des délégués de toutes les fédérations polonaises de la région parisienne qui décida la création du Comité d'Entente élu tous les ans. Son premier président est M. Regamey, ingénieur distingué, Polonais d'origine française, beau-fils de Fortunat Strowski, membre de l'Institut.

## Les autorités polonaises consu- lares flétrissent la propagande des agents « polonais » du communisme moscovite

On a observé, ces temps derniers, l'apparition dans les « colonies » polonaises d'agents de la Troisième Internationale, s'exprimant en polonais et faisant office de militants du Front Populaire. Devant leur rôle néfaste de semeurs de discorde et de trouble, le Conseiller d'Émigration à l'Ambassade de Pologne, M. Stanislas Kara a publié dans tous les jour-



naux polonais en France un communiqué que voici :

« La législation française interdit aux étrangers d'abuser du droit de l'hospitalité en s'immisçant dans les affaires intérieures françaises et sa politique.

« J'attire sur ce fait l'attention de toute l'émigration en présence de phénomènes nouveaux dans la vie de cette population.

« Depuis quelque temps, en effet, des individus anonymes et irresponsables circulent à travers les colonies polonaises, distribuent des publications hebdomadaires rédigées par des auteurs inconnus, comme « L'Hebdomadaire Polonais », « La Solidarité » et autres, en s'efforçant d'entraîner l'ouvrier polonais dans un mouvement manifestement politique, sans aucunement se soucier des dispositions législatives françaises.

« L'activité de ces individus inconnus de tout le monde, n'ayant rien de commun avec l'émigration, et dirigée par des forces qui ne sont ni *polonaises* ni *françaises* et qui n'ont souvent rien de commun avec la race polonaise mais qui agissent visiblement avec l'intention de nuire aux intérêts de l'État polonais, cette activité est souvent camouflée en action syndicaliste.

« Je tiens à rappeler à cet effet qu'aussi bien les déclarations des dirigeants du mouvement syndicaliste français que les statuts de la C.G.T., organisation syndicale à laquelle appartiennent presque tous les Polonais, excluent toute action politique et laissent à leurs membres entière liberté de leurs opinions.

« Les agitateurs sus-mentionnés n'en tiennent aucun compte et agissent contrairement aux intérêts de l'émigration en l'entraînant dans une lutte politique à laquelle les Polonais en France ne devraient pas se mêler.

« De plus, connaissant l'attachement profond des émigrants polonais pour leur Patrie et pour la Nation polonaise, connaissant aussi la force de ses organisations, les agitateurs se servent dans leur propagande d'arguments patriotiques, nationalistes et humanitaires, comptant séduire ainsi les masses que l'on

pourrait utiliser après à atteindre les véritables buts qu'ils cachent soigneusement.

« Dans l'intérêt de l'État polonais et dans l'intérêt propre de l'émigration et au nom de la loyauté à l'égard de la France, je mets en garde devant ces individus et leurs agissements malhonnêtes et contraires à l'esprit de la législation française et aux statuts des organisations syndicales. »

Stanislas KARA,

*Conseiller d'Ambassade  
pour les affaires de l'émigration.*

## Une grande manifestation sportive polonaise à Beaulieu (Loire)

Les associations sportives polonaises du Centre (tireurs, sokols, éclaireurs, de Montceau-les-Mines, du Creusot, de Saint-Etienne, de Clermont-Ferrand, de Guegnon, etc..) ont délégué leurs équipes pour le concours annuel athlétique qui a eu lieu cette année sur le magnifique stade de Beaulieu (commune de Roche-la-Molière, près de Saint-Etienne). Le Consul de Pologne, à Lyon, M. Czosnowski, a honoré de sa présence cette belle manifestation sportive et a présidé à la remise solennelle des coupes et des prix aux vainqueurs des différentes épreuves.

Le « clou » de la réunion constituait la participation à l'épreuve du saut à la perche du grand sportif français Wintuski qui avait été sélectionné comme le meilleur athlète français de cette catégorie pour les Jeux Olympiques de Berlin mais qui ne s'y est pas rendu par suite d'une malencontreuse blessure à la jambe.

Wintuski, descendant d'un Polonais, quoique ne parlant pas la langue polonaise, a voulu témoigner de son attachement pour la Patrie de ses aïeux en arborant les couleurs polonaises et en acceptant de faire partie de l'équipe polonaise de Clermont-Ferrand. Le Consul Czosnowski a tenu à lui rendre pour ce noble geste l'hommage public de gratitude au nom de tous les sportifs polonais en France et en son nom personnel.

# L'art populaire Polonais

par ANDRÉ SALMON.

*Cette belle conférence de l'éminent écrivain et critique d'art, dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier numéro, a été faite à Paris devant un public de lettrés français et polonais à l'occasion de la représentation à l'Opéra du ballet « Harnosie » du grand compositeur Karol Szymanowski.*

C'est un débat vieux comme le monde que celui du Rêve et de la Réalité. Il est peu de sujets valant ou, pour mieux dire, exigeant d'être un peu poussés à fond qui n'obligent à y revenir, à reposer l'antique et éternel problème.

Rêve et Réalité, ce sont là comme des mots qui dans toutes les langues humaines s'établissent, lorsqu'ils sont associés de la sorte, en quelque manière au-dessus du vocabulaire commun. Ils souffrent cependant d'être traduits, avec des mots de la même langue vulgaire que domine leur accord. Or, selon les circonstances, Rêve et Réalité ne se traduiront pas toujours de la même façon, en usant des mêmes vocables. Avec Goëthe, nous allons tout droit à *Poésie et Réalité*. Il y a bien d'autres interprétations.

Dans le cas qui nous occupe, le choix s'affirme si délicat que *Conception et Contemplation* feraient à demi seulement mon affaire.

Si les mots nus ne suffisent pas, vive le recours à la périphrase ! Aussi bien s'agit-il d'une conférence, encore que mon désir soit rien que d'une causerie.

Tout cela pour aboutir à quoi ? Tout cela qui mérite vraiment d'être tenu pour précaution oratoire. J'essaierai de communiquer ma pensée en articulant tout haut ce qui occupa pour la première fois mon esprit du jour, déjà fort ancien puisque c'était au temps de ma jeunesse, que j'eus ce bonheur de connaître la Pologne, d'en admirer le paysage, d'en éprouver l'esprit, autant qu'il m'était permis

alors que j'étais plus riche de sentiment, peut-être, mais si léger de connaissance !

J'essaierai de poser clairement la question qui se représenta à mon esprit, plus tard, c'est-à-dire tout récemment, lorsque je revis la Pologne. Une Pologne victorieuse et triomphante autrement encore que du seul fait, pourtant capital, d'être, par la valeur de ses fils et du consentement universel acquis par cette valeur, constituée en grand Etat souverain.

Au temps de ma jeunesse, le voyageur parvenu à ce point du parterre de l'Europe ne trouvait qu'une Pologne contrainte. Quelque chose de comparable à un lys rouge qui se serait refermé. J'ose dire qu'à moins de se permettre un long séjour, favorisé des plus intimes pénétrations, le voyageur n'avait, ne recevait donc pas un profit total de ce voyage. D'autre part, un Français pouvait, sans quitter la France, se donner de la Pologne une vue exemplaire. Exemplaire en ceci que, si elle était sommaire, réduite, par fatalité, elle était moralement parfaite. Or les éléments capables de satisfaire la curiosité de ce Français d'hier étaient exactement ceux qui avaient éveillé cette curiosité.

Je me risquerai à soutenir qu'aujourd'hui le Français privé du rare plaisir de voyager en Pologne, d'en connaître les villes d'art et les campagnes pathétiques, d'en éprouver la magnifique hospitalité et cette aristocratie dont les signes essentiels se communiquent de la noblesse à la paysannerie, est bien moins

que naguère en bon état de concevoir le visage à la fois moral et matériel du vieux pays des Jagellons.

Dirai-je que la Société des Nations fait — sur ce plan un peu particulier mais où les amis de la poésie, de l'art, du songe sans lequel toute réalité est bien pauvre, se meuvent avec aisance — dirai-je que, sur ce plan, la Société des Nations fait un peu de tort à la Pologne ? Dirai-je que les façades d'une nudité royale avec les façades peintes de la vieille grand-place de Varsovie et les clochers, les tours massives de Cracovie se reflètent trop dans les eaux du Léman survolé, si bas, de mouettes trop criardes pour bien imiter la colombe ?

Trop de Français en 1936 n'aperçoivent la Pologne qu'à travers l'écran d'un journal, lequel n'est même pas polonais. Eh bien, revenant à mon commencement, j'avancerai ceci qui, à tout prendre, n'est pas tellement hardi : une image d'Epinal renseigne mieux mon enfance émotive sur la Pologne telle qu'elle est, telle qu'elle mérite, telle qu'elle vaut d'être abordée, que le plus réussi des numéros du *Temps* ne renseignerait mon âge mûr, si je n'avais pris la délicieuse précaution d'aller confronter mes songes les plus anciens à la réalité éternelle.

Cette chère image d'Epinal, œuvre du graveur Pinaud, auquel, soit dit en passant, a nuï jusqu'à l'extrême injustice, la gloire de son prédécesseur Georgin, était dédiée à l'*Héroïque Pologne*.

On y voyait représentées, jusqu'à troubler le sommeil des petits enfants français, les exactions des soldats impériaux et ces scènes, je l'ai pu constater depuis, étaient honnêtement documentées, directement inspirées de ces gravures polonaises, sur bois et sur acier, dont on peut, en voyageant, admirer au moins une collection aux murs de bois verni de ce « cabaret à vin » qui, à Varsovie, fait face au somptueux Hôtel d'Europe, imposant comme un ministère.

La dernière de ces vignettes coloriées au patron, chacune dans son compartiment soulignée d'une légende éloquente, montrait des paysans et des paysannes, les hommes étant armés de la faux devenue une arme terrible d'infanterie insurgée, rassemblés autour du prêtre et priant pour la résurrection de la patrie.

Parce qu'il s'était loyalement appuyé sur

l'imagerie polonaise, sur cet art populaire qui, de la Vistule aux Carpathes, fut toujours si excellente expression de l'âme nationale, l'imagier d'Epinal avait réussi sans peine de communiquer beaucoup du sentiment polonais.

Par ailleurs, sa tâche se trouvait facilitée encore en ceci que ce que j'appellerai le *Mythe de la Pologne irrédente* était familier à tous les Français. Je ne dis point *mythe* au hasard. En effet, cette connaissance, presque suffisante, au moins à ne considérer que certaines fins, d'entre les plus impérieuses, les Français la devaient à ce qu'il y a de plus haut dans l'*esprit* et que leur avaient apporté les meilleurs fils, les premiers de la Pologne. Ils la devaient, nous la devons, aux Poètes, aux Artistes, aux Héros.

Quel Français, moyennement cultivé, d'il y a cinquante ans, eût pu dissocier les figures d'Adam Mickiewicz et de notre Michelet ? Lorsque la Pologne et la France érigèrent, place de l'Alma, le monument à la mémoire d'Adam Mickiewicz, réalisé par Emile Bourdelle, des représentants des deux familles se trouvèrent réunis au pied du monument.

Quel Français n'avait pas installé le prince Poniatowski parmi les héros légendaires ? Un faubourien du boulevard Gouvion-Saint-Cyr peut, aujourd'hui encore, trébucher si on lui demande en quelle bataille s'illustra ce lieutenant de Napoléon. Mais croyez bien qu'hier comme aujourd'hui, le faubourien du boulevard Poniatowski n'a même pas besoin de fermer les yeux pour se donner la représentation d'un charge épique, le prince guerrier aux jolies boucles de prince charmant entraînant le galop anonyme de ses lanciers couleur de flamme.

Balzac avait fait le reste. Balzac voyant et clairvoyant. Balzac qui sut peindre jusqu'à l'humble soldat Kouski, ordonnance du colonel Philippe Brideau, aussi bien qu'il peignit le gentilhomme polonais trop aimé de la *Cousine Bette*, dont il fit un artiste et (Balzac ayant été, au delà de ce qu'imaginent les balzaciens eux-mêmes, un étonnant critique d'art) dont il fit un artiste voué à ce décoratif à quoi, de tout temps, et aujourd'hui comme hier, conservant et innovant du même cœur, de la même foi, la Pologne sut imprimer un caractère si profond.

Aux jours que j'évoque, il était bien peu de familles intellectuelles parisiennes qui, si

j'ose ce tour si familier, n'eussent point « leur Polonais ».

Je n'ai pas connu, en chair et en os, celui qui, après la dernière insurrection, avait, réfugié à Paris, été l'hôte et l'ami très cher de mes parents. Il était, je crois, parti en Amérique. Mais on continuait de beaucoup s'entretenir des faits et gestes de « Monsieur Ladislas ». Pour mon esprit d'enfant, c'était un personnage fabuleux que « Monsieur Ladislas ». Il y avait, dans un album, un portrait de « Monsieur Ladislas » ; une écharpe d'officier sur sa redingote, les mains fines appuyées sur la poignée d'un sabre. Une boîte à couleurs oubliée avait appartenu à « Monsieur Ladislas ».

Lorsque je fus, à Varsovie, devant la flamme du Soldat polonais inconnu, face au jardin royal où des couples s'attardaient, comme au temps que naissaient un à un les vers de Mickiewicz, je donnai une pensée à « Monsieur Ladislas ».

Mais voilà bien des détours pour en venir là où il me faut faire ma station. Encore, et je m'en excuse, suis-je à peine arrivé.

Il y a peu de temps, dans un fumoir, des hommes discutaient. Il y avait pas mal de fumée et beaucoup de journaux froissés, ce qui s'accorde très bien, nuages sur nuages. On discutait, assez mal, sans doute. Mais qui discute heureusement de ces choses, des pires problèmes internationaux et sociaux du moment ? Parmi nous se trouvait un Polonais. Bien plus monté, assurément, contre ce fatras provoquant nos divers commentaires que contre les commentateurs ses amis, le Polonais en vint, parlant de sa patrie, à s'écrier :

— Mais enfin pourquoi ne veut-on pas comprendre ?... Oui, pourquoi ne pas se réjouir qu'il reste, pour l'exemple, au soleil de l'Europe, une nation romantique ?

C'est vrai.

La Pologne, laquelle ne manque pas d'éminents docteurs politiques capables de montrer qu'ils savent les finesses du jeu international le mieux admis, garde au plus profond d'elle-même, besoin de son âme et nécessité de son cœur, l'ardent désir d'une expression romantique.

C'est à quoi, je le crois, pour l'avoir fortement éprouvé de la ville au village, du musée à la ferme, du Château de Saxe aux grands tombeaux cracoviens, c'est à quoi la Pologne,

dont le visiteur le plus distrait ou le plus cruellement prévenu, s'il n'est pas Français, admire l'élan créateur dans le meilleur sens de la modernité nécessaire, doit parallèlement d'avoir su si bien sauver, maintenir, les formes enivrantes du passé, les formes précieuses d'un passé qui, jusque dans ces fureurs à quoi entraîne un appétit de gloire, un besoin vital d'héroïsme, s'enveloppait de sentiment, de délicatesses, de raffinements. Les vestiges d'un temps où l'on voulait combattre, mais avec de belles épées, amoureuxment ciselées, où l'on buvait ferme mais dans des coupes délicatement ouvragées, où toutes les grandes actions de la vie et jusqu'aux moments pathétiques du travail le plus humble, la moisson par exemple, étaient illustrées par des fêtes, des fêtes pleines de chants, de danses.

On appelait au château les meilleurs artistes du pays et des nations voisines. Au village, où l'on ne doit compter que sur soi, au village chrétien, catholique jusqu'à la minutieuse dévotion, aussi bien que dans l'antiquité primitive où Nietzsche (d'origine polonaise, d'ailleurs) nous montre la *Naissance de la Tragédie*, laboureurs et moissonneurs, bergères et jardinières nourrissaient l'art plastique, la poésie, la symphonie de leurs éléments les plus purs, toujours d'une authenticité nationale absolue, créant et perpétuant le plus franc, le plus vif, le plus frais des arts populaires.

Il en fut toujours ainsi. Il en va toujours de même.

De ces beautés ingénues, la poésie savante d'Adam Mickiewicz est toute rayonnante et c'est de la sorte que l'on atteint à la splendeur d'un art dramatique dont la Pologne est sans doute la seule nation à s'enorgueillir. Un art achevé, un art accompli, un art de haute civilisation et tout fondé sur l'expression primitive, ingénue, sur l'élan même de la nation naissante représentée par les fils de la terre, cet art qui touche au sublime avec cet exemple, à la fois classique et de franche modernité, que sont *Les Noces*, de Wyspianski

Maintenant Paris va représenter, sur la scène de l'Académie nationale de musique, *Harnasie*, œuvre nouvelle, œuvre jeune, relevant à la fois de ce fier instinct créateur et de ce sens providentiel de conservation ; œuvre qui, ajoutant à la gloire du grand compositeur polonais Karol Szymanowski, dont,

l'autre jour, Emile Vuillermoz a défini pour vous l'ardent et clair génie, entraînera le spectateur et l'auditeur ébloui bien au delà de ces régions pédagogiques où les pédants empailent chevalerie et paysannerie au musée du folklore ; à cette radieuse altitude où l'art et la poésie, la chronique nationale et le conte de nourrice, l'histoire et la nature d'un grand pays se confondent ; là où, miraculeusement, « les formes, les couleurs et les sons se répondent ».

Je ne sais si j'en ai trop dit mais, en tout cas, j'en ai assez dit pour que *Harnasie*, dont je dois vous parler à présent et qui est une histoire de brigands, vous apparaisse, aussi vite qu'il est heureux, beaucoup plus qu'une simple histoire de brigands.

Il est, pour énormément de raisons plus parfaites les unes que les autres, déplorable que cette causerie soit faite par moi. C'est l'art et la science de Cazin, le subtil polonisant, qui eussent ici fait merveille. Celui qui, pour d'autres vertus encore, a mérité d'être nommé « le Bienheureux d'Autun », eût, d'abord, prononcé correctement ce que je m'excuse d'articuler si mal. Il eût, en philologue accompli, trouvé le secret de mieux dire et en moins de mots. Ainsi vous eût-il mieux que moi précisé que l'on doit entendre *Harnasie* à peu près — je dis lâchement « à peu près » pour excuser la moindre erreur — à peu près, donc, comme *Brigandage* ou *Les Brigands* et *Harnas* comme un *Brigand*.

Mais de quelle sorte sont ces brigands de *Harnasie*, ces brigands dont, sur la scène de l'Opéra, le plus beau, le plus fier, le plus souple, le mieux digne de prendre un cœur comme on ravit un trésor sera incarné, demain, par ce Serge Lifar qu'à l'occasion d'un banquet offert par les artistes de Paris au jeune maître de ballet, j'ai pu, au nom de tous les poètes, saluer comme l'un des maîtres agissants de notre Art vivant ?

Il ne s'agit pas de *gangsters* plus ou moins médiévaux, ni de *racketers* du grand siècle. Il faudrait plutôt les apparenter à ces brigands d'Italie dont Stendhal a peint les troupes violentes conduites par un sens, peut-être encore mal défini mais certain, de la justice et de la liberté. Une sorte de chevalerie rustique.

Ici je n'interviens qu'à peine. Si peu que j'intervienne, je me le reproche car c'est, hélas, pour gêner un bel ouvrage. Toute l'éru-

dition dont je me proclame si radicalement incapable, je la puise dans une admirable étude de mon cher Antoine Potocki, dont on conviendra qu'il est mieux que moi fondé à se connaître en histoire et légende polonaises.

Le plaisir qui m'est laissé, devant une tâche telle, c'est de refaire en imagination un beau voyage d'avant-hier et d'en profiter mieux que lorsque c'était tout de bon, si voici tant de singularités expliquées au voyageur par le commentaire de l'érudite, lequel est d'abord un grand écrivain polonais.

Sans même quitter Cracovie, le touriste visitant le château royal de Wawel aperçoit sur l'écran du ciel une arête indécise. C'est la chaîne des Tatry, à cinquante lieues, droit devant soi. A vol d'oiseau, autant dire... Mais on n'est pas des oiseaux ! Par fortune, l'organisation du tourisme polonais a remédié à cette incommodité.

Un poète polonais a comparé la montagne aux vagues du déluge glacées et dressées contre le ciel. C'est le dernier contrefort des plateaux alpestres de l'occident. Avec les Tatry pour gardien, commence la vaste plaine de l'est européen qui s'étend jusqu'au Caucase, marche immense de l'Europe à l'Asie.

Les cinquante lieues si faciles à l'oiseau se présentent au touriste comme un chaos de rocs, de gorges et de pics. C'est là que trouvèrent tant de fois refuge ceux que harcelaient les aventuriers, tantôt tatars, tantôt suédois. Le roi Jean Casimir s'y abrita avec ses cavaliers. Mais ces lieux farouches formaient pour quelques-uns une petite patrie, bien oubliée, et parfois pour des siècles entiers, par le restant des hommes.

Les montagnards de ces régions avaient pour compagnons, pour voisins, l'aigle et l'ours. Il est regrettable que Hugo qui lisait tout, et vite, n'ait rien lu sur les Tatry. Cette antithèse l'eût inspiré. L'aigle et l'ours ! Quel homme, quelle espèce d'homme entre les deux ?

Des hommes comptant mille ans d'une existence libre.

Au cœur de l'Europe, face à l'Orient, dominant la plaine de leurs altitudes glacées, ils ont vécu d'une vie qui parfois ressemblait étrangement à celle des hommes de l'extrême nord. Si bien que Potocki les approche des Wikings.

Pasteurs en quête de pâture pour leurs troupeaux, ils ont, entre deux combats, vécu

la vie antique et patriarcale et ainsi rebrousserons-nous chemin, laissant le ciel aux nuances d'aurore boréale, l'air dont s'alimente la Saga, pour retrouver l'Arcadie platonicienne.

Roi, sorcier, tel fut le chef, l'ancêtre. On va voir qu'à côté de ce vénérable tyran, au meilleur sens du mot, il y eut place pour un jeune héros, un jeune capitaine, conducteur de bandes parfois bien au delà des assez maigres herbages accordés aux troupeaux dans *Harnasie*, selon le génie symphonique de Karol Szymanowski et selon le tendre génie plastique de Mme Irène Lorentowicz, merveilleusement habile à marier, sans jamais de confusion, l'épique au tendre, le merveilleux à la réalité.

C'est l'un de ces jeunes héros, l'un de ces capitaines au rire de vingt ans, l'un de ces beaux princes de l'aventure dont Serge Lifar traduira, par un troisième accord, non moins parfait, l'élan angélique et barbare et contre quoi s'est épuisé presque en vain l'énergisant automatisme qui tient lieu de civilisation à trop de nos contemporains.

La région des Tatry fut une marche entre la Pologne et la Hongrie, situation providentielle pour une tribu entreprenante. Les livres savants nous enseignent que plus d'un *Baça* se mit à la tête des *Juhas* pour mener de profitables incursions. Les montagnards des Tatry étaient joyeux de se connaître des ennemis partout où ne s'allumaient pas leurs feux. Magyars ou bourgeois allemands le purent éprouver et tant de prouesses assurent encore pour longtemps le pain des professeurs d'histoire. Notre affaire, c'est plutôt de montrer la somme abondante de chansons et légendes qui disent les exploits de ces magnifiques irréguliers, en souhaitant que Cazin les traduise toutes, pour notre enchantement.

Le personnage confié à Serge Lifar ressemble singulièrement à ce Janosik, si habile à la rapine qu'il dépouilla son propre père, rien que pour lui prouver sa valeur, et qui mourut pendu, haut et court, au château d'Orawy, car *Harnasie* est tout de même une histoire de brigands.

Bons brigands dont des brigands honoraires mettaient la hardiesse en couplets, comme ceux-ci :

*Ohé, Baça, notre Baça !  
Tu as de bons brigands.  
Tu les aurais encore meilleurs  
Pour une bonne tête de fromage...*

Il faut bien vivre !

Et les jeunes filles, car vous pensez bien qu'il se trouve dans le ballet de Szymanowski une jeune beauté amoureuse de Lifar, les jeunes filles chantaient, les yeux dans les yeux, non pas du vénérable *Baça*, mais dans les yeux de ses *Juhas* :

*Juhas, à rien ne servira ta beauté  
Lorsqu'on te traînera par ta belle chevelure*  
[noire

*Vers le gibet.*

Mais comment honorer, aimer un brigand sans lui prêter des vertus honorables ? La passion la plus pure s'accommode, à l'occasion d'utile hypocrisie. La tribu peut être, selon l'expression d'un auteur polonais « en rupture de ban », c'est pourtant une petite république. Les vertus qu'on distribue en *Harnasie* sont donc d'ordre social. Les brigands sont des redresseurs de torts, et voici pourquoi j'ai pu invoquer le témoignage de Stendhal peignant les brigands italiens constitués en bandes par la fatalité de l'injustice dont on souffrait dans les républiques et les principautés encore barbares.

Plus tard, de plus justes princes purent lever parmi ces brigands d'excellents soldats. Entre deux guerres, les gens de la haute et froide montagne se résignèrent à l'agriculture et c'est sans doute cette concession qui fortifie leur établissement et qui leur permit de se maintenir jusqu'à nos jours, à peu près inchangés. Sans doute a-t-il fallu renoncer au brigandage. Mais n'ai-je pas montré que ces braves pouvaient, laissant leurs bandes, se plier à la règle qui range les hommes en bon ordre sous les drapeaux nationaux ? Et puis, parce qu'on a sauvé à travers les hasards des siècles le trésor familial, le trésor de la poésie et de l'art populaire, il reste la chance suprême d'une incursion dernière... à l'Opéra de Paris où M. Jacques Rouché ouvre toutes grandes les portes, officielles et monumentales, à la troupe turbulente.

La salle dans laquelle nous voici réunis rassemble tous les éléments didactiques propres à la complète intelligence du spectacle. Mais cet ensemble didactique s'ordonne agréablement en manifestation d'art tout de bon et qui, lundi, sera offert au public parisien. Cela me dispensera de commentaires qui seraient à la fois diffus et imparfaits.

Il n'est que de porter les yeux sur ces pho-

tographies documentaires qui sont chacune une œuvre d'art.

Photographies de paysages et photographies de personnages. Le village et ses villageois. Des estampes coloriées qui sont du temps où l'art de la gravure sur bois et de la gravure sur acier, poussé à l'extrême habileté, prétendait, avant la mise au point de l'invention de Niepce et Daguerre, surtout la mise au point de la photogravure, à une exactitude documentaire gardant encore quelque naïveté et qui confère un charme si particulier aux magazines d'environ 1840 à 1860.

Des images populaires, les unes d'inspiration historique, les autres de sentiment religieux, des *Feuilles de saints*, comme disaient nos anciens colporteurs.

Beaucoup de ces images font valoir et le costume traditionnel des montagnards polonais et les ornements, broderies, bijoux, armes. Dans d'autres vitrines vous retrouvez ces ornements, ces bijoux, ces armes de fabrication artisanale toute récente, identiques à ce qu'ils furent dans le passé. Notre Bretagne elle-même aura été moins fidèle à cette tradition de l'art populaire.

Enfin, voici, non pas sur un mannequin sans vie en dépit de prétentions à l'imitation servile de l'humanité, mais, présenté à la moderne par un montage mécanique tout à fait pareil à ce qui met bien en valeur les créations de la dernière mode parisienne, ou varsoviennne, car la Pologne est une république élégante (je recommande aux voyageurs l'heure du thé à l'Hôtel d'Europe de Varsovie, quand les brillants officiers, talons joints, s'inclinent pour le baise-main), voici, dis-je, le costume du montagnard, du guerrier devenu pasteur, du laboureur se souvenant d'avoir été brigand, du paysan conscient d'incarner une des parts les plus fascinantes des vertus et du génie de la nation polonaise tout entière.

Rien n'est changé et le montagnard alourdi toujours sa ceinture de cette hache ouvragée, au long manche, l'arme redoutable dont tant de voisins effarés éprouvèrent le poids et le tranchant et qui, désormais, flamboie si bien au-dessus des danses endiablées, au soleil de la liberté, cette liberté dont l'essence est dans la tradition guerrière, chevaleresque, des hommes de la montagne.

Je vous prierai d'apporter une attention particulière à ces rares et précieuses peintures

sur verre qui sont exposées çà et là. Ces peintures sont les documents les plus sûrs, les plus certains, les plus formels dont a pu s'inspirer le talent de Mme Irène Lorentowicz que ses décors et ses costumes, réalisés pour *Harnasie*, feront demain célèbre à Paris ; un Paris dès lors impatient de l'exposition d'ensemble qui permettra la consécration totale du beau peintre dont, favorisé, j'eus, à Varsovie même, la révélation du talent dans le joli bruit de la plus juste des renommées.

Mme Irène Lorentowicz l'a emporté sur tous ses confrères.

La création de *Harnasie*, à l'Opéra de Paris, étant une grande affaire, une aventure qui ne souffrait pas qu'on fût trop aventureux, costumes et décors furent mis au concours. C'est Mme Irène Lorentowicz qui l'emporta. Or, devant les projets de Mme Térésa Roszkowska, de Mme Maria Obrebska, de Casimir Zielenkiewicz, de Wiejski — tout en accordant votre juste attention aux cadres de *Danses* de Mme Zofja Stryenska — vous pouvez constater que ses rivaux n'étaient point vulgaires. C'est des meilleurs que triomphe Mme Irène Lorentowicz et je suis aujourd'hui bien heureux et bien fier de saluer publiquement cette très grande artiste, au nom de tout ce que constitue, représente ou figure cet *Art vivant* dont le propre fut et est, toujours, niant l'académisme mortel, statique, l'académisme des recettes et des formules, des consignes de l'art figé, de rejoindre partout les plus hautes traditions et de restaurer l'ordre classique, lequel est dynamique, et de le restaurer fût-ce par des moyens d'apparence révolutionnaire. L'épreuve est faite aujourd'hui. Ce sont les œuvres ressortissant à l'*Art vivant* qui commencent de rejoindre, dans les musées, les chefs-d'œuvre d'autrefois. C'est vainement qu'on avait pu redouter une uniformisation des valeurs artistiques universelles. L'*Art vivant* a si bien libéré les tempéraments que les nations elles-mêmes l'ont prouvé comme les individus. Par l'*Art vivant*, elles sont aujourd'hui rendues à une parfaite expression plastique nationale. Il me semble que c'est là quelque chose de considérable et qu'ont suffisamment démontré les plus récentes expositions parisiennes de l'art moderne italien, espagnol et polonais, pour ne citer que les plus brillantes.

Aussi bien — et vous allez voir par là que mon dessein n'est pas, par l'effet d'une cour-

toisie excessive et funeste à la saine critique, de trop flatter les artistes polonais — dois-je insister sur ce que l'Art polonais, plus qu'un autre et dans ce temps même qu'il était encore tout embrouillé d'influences académiques, enfoncé trop souvent dans une médiocre interprétation anecdotique ou, enfin, tout ampoulé, tout écrasé d'emphase, eut toujours le secret de maintenir quelque chose d'exactly national. Il le devait à cette communication puissante, plus intense qu'ailleurs, unique sans doute, de l'art populaire à l'art majeur.

Mais nous ne sommes point par hasard devant l'Opéra. Il s'agit d'un ballet. La danse nous appelle. Cette danse polonaise dont la signification est sans doute ce qu'elle ne saurait être ailleurs que de la Vistule aux Carpathes.

Comme partout où l'héroïsme, d'abord barbare, sauvage tout au moins, a engendré la chevalerie, l'exploit guerrier aboutit à la chanson de geste et, entre temps, la fureur guerrière s'est ordonnée en figure de danse.

La danse a survécu à l'exploit violent. La danse a survécu au brigandage et la rude chevalerie s'est maintenue en courtoisie.

On danse toujours *La Brigande*, en polonais : *Zbojnicki*. Elle fut jadis dansée par les *Harnasie*, gens armés.

C'est une danse figurative, mimant les apprêts et l'action même du combat. Cela s'ouvre en marche rythmée pour aboutir à des bonds bien faits pour tenter un Lifar mais dont s'accommodent assez bien les montagnards des Tatry. C'est alors qu'il faut voir briller les fameuses hachettes lancées en l'air !

J'ai montré que toujours *Harnasie* inspira les poètes nationaux. Le roman épique y puisa aussi d'heureux éléments. L'illustre Sienkiewicz vint recueillir d'ardentes traditions, de la bouche même des montagnards.

Les peintres à leur tour trouvèrent sur la terre libre de ces montagnards des modèles naturels et des sources spirituelles d'inspiration. Les musiciens suivirent.

Il serait injuste de ne pas faire une place à part à deux artistes qui se sont particulièrement attachés à mettre en valeur le motif montagnard dans l'art polonais moderne : Ladislas Skoczylas et Mme Sophie Stryjenska.

Les bois du premier sont extraordinaire-

ment représentatifs de la figure du Vieux Montagnard, modelée comme le paysage rocheux. La seconde, dont Antoine Potocki, vante justement « la séduction du mouvement et de la couleur », a composé des suites qui sont comme l'apothéose de la danse montagnarde, la traduction plastique de cette joie de vivre libre exprimée d'abord en violence guerrière et qui se résoud par la danse. Les *Danses polonaises* de Mme Stryenska furent un des succès du Pavillon polonais, à l'Exposition internationale des Arts décoratifs, de 1926, à Paris.

Exprimer ces thèmes est donc une tradition chez nos amis de Pologne.

Vous verrez sur ces murs d'admirables bois figurant la légende d'*Ondraszec*. Ces anciens bois populaires ont été prêtés par la Bibliothèque polonaise de Paris, cette « librairie » riche de tant de merveilles et que trop de Parisiens ignorent ou ne connaissent pas assez. C'est ensuite qu'il convient d'étudier, pour les admirer, sur les mêmes murs, les ouvrages modernes de Mme Stryenska, afin de bien mesurer la perpétuité d'un sentiment dans l'évolution d'un thème.

Quant aux artistes dont l'œuvre, si elle n'a pas été retenue pour l'exécution des costumes et décors de *Harnasie*, puisqu'un seul devait l'emporter et que l'unanimité se fit sur le nom de Mme Irène Lorentowicz, persuadons-nous qu'ils n'ont pas été rien que séduits par l'espoir d'une commande et le désir d'un succès parisien. Mme Maria Obrebska, dont on a justement pensé que ses maquettes devaient, elles aussi, être à l'honneur en cette exposition ; Mme Térésa Roszkowska, dont nous avons sous les yeux les vivants croquis de costumes nationaux et les esquisses d'intérieurs montagnards, M. Casimir Zielenkiewicz, Wjejski, que j'ai déjà cités, appartiennent à cette phalange inspirée dont c'est le bonheur, rare dans le monde, je l'ai dit, et par fortune dévolu aux artistes polonais, de pouvoir se ranger parmi les plus modernes en puisant au trésor populaire, aux sources à la fois historiques et légendaires de la plus haute tradition.

Il s'agit d'un ballet. Il s'agit de théâtre. Eh bien, tous ceux dont le problème de la mise en scène moderne a retenu l'attention savent que le théâtre polonais fut des premiers à innover, à tenter, à beaucoup risquer. Ils savent aussi que, et quelques louanges ou repro-



ches que cela put valoir, jamais la mise en scène, le choix des costumes, des décors n'emprunta à l'étranger, fût-ce par les voies de l'art majeur, la peinture, commandant à l'art mineur, le décoratif.

Je n'eus jamais ni le goût trop vif d'établir des hiérarchies, ni le goût de juger par comparaison. Je me souviens toujours du propos de mon illustre ami le grand Jean Moréas qui, parlant de lui, dont il parlait volontiers, il en avait le droit, et ayant nommé Horace, ajoutait : « Je ne me compare pas à lui. Je ne me compare à personne ! » Oui, décidément, en art, il faut se garder des comparaisons. C'est trop tentant, trop commode et rien ne vaut beaucoup de ce qui est trop commode. Tout de même qu'on ne peut se dispenser, ayant accordé aux *Ballets russes* toutes les couronnes qui peuvent ceindre justement tant de fronts charmants, ou pensifs, des inventeurs aux réalisateurs, de marquer à quel point l'art bariolé des *Ballets russes* apparut, en son plus bel instant, étroitement dépendant de cette école désormais entrée dans l'histoire, qui n'avait, que je sache, rien de spécifiquement russe, et qui s'est appelée le *Fauvisme*. Je dis si vrai que Serge de Diaghileff en a convenu bien avant moi et sans qu'il soit seulement besoin qu'on l'en prie. C'est à Henri-Matisse, prince des Fauves, qu'il s'adressa pour la réalisation scénique d'un de ces contes dont on berçait le somme des petits enfants autour du poêle, dans l'isba et la mélancolie des conscrits naïfs et joufflus, à la chambrée.

Lorsque les Russes en étaient là, la Pologne avait réalisé l'incomparable accord de la haute littérature et du sentiment populaire ancestral, de l'art plastique majeur en ses sommets et de l'art spontané des artisans villageois et c'était par le triomphe, bientôt retentissant à travers tout le monde pensant, de cette épopée tout à la fois pacifique et pathétique, glorieuse et tendre que j'évoquais tout à l'heure : les *Noces* de Wyspianski.

Il n'y a pas longtemps qu'un jeune compositeur du plus rare mérite, M. Henri Sauguet, entretenait le public des Conférences de la *Rive Gauche* de ce thème émouvant : *La création artistique, don de la nature*.

Par-dessus ce public d'amateurs cultivés, Henri Sauguet s'adressait, non seulement à ses confrères musiciens, mais, je pense, à tous les artistes et, par devant tous, à ceux qui

comptent trop sur l'instrument, qu'il faut parfait, cela va de soi et Henri Sauguet en tombe d'accord, et pas assez sur le don.

Comment ne pas ruminer le propos de Sauguet devant les exemples de l'art populaire et de ceux qu'il favorise, particulièrement devant ceux, si typiques, de cet art polonais entre tous ceux d'Europe débiteur de la richesse du sol même ?

« Il n'existe pas, dit Henri Sauguet, de création artistique sans la sensibilité et celle-ci est un don de la nature ; c'est elle qui est le signe distinctif de l'artiste. L'intelligence, le goût, le raisonnement, la logique, la force, l'élégance, la grandeur sont des qualités secondaires : elles n'ont d'existence en art que par la vertu de la sensibilité qui les anime et les utilise. Prodige de la nature : on peut en étudier les effets et les causes, on ne peut en définir l'essence ».

Evidemment, cela c'est ce qui s'applique à toute création relevant de ce que nos pères avaient encore le courage de nommer l'inspiration, d'où qu'elle vienne.

Mais, ici, nous sommes en présence et des délices candides de l'art populaire et de ce qu'il en vient à commander à un art raffiné demeuré tout soumis aux prestiges primitifs. Dans ce cas, on peut étudier tout à l'aise les effets et les causes et l'essence se définit d'elle-même : c'est l'air de la Patrie, c'est son ciel, c'est le vent sur le monde passant à travers ses bois d'une constitution particulière, c'est le chant de ses sources, c'est l'appel des bergers et c'est la trompette de guerre, c'est toutes les voix faites pour être unies dans le climat natal.

Je ne sais pas jusqu'à quel point beaucoup d'emprunts, plus ou moins discrets, n'ont pas été faits par l'étranger à cet art populaire polonais, en ses sources mêmes et jusque là où l'avait transposé l'aimable génie de ces directeurs de petites scènes, lesquels, en Pologne, nous font si souvent la surprise d'être d'authentiques poètes, alors qu'on n'attendait qu'un agile impresario.

Je songe à toi, Julien Tuwin, frère de Henri Heine, de Jules Laforgue et de Rimbaud et qui, à Varsovie, me donna l'enchantement du spectacle le plus moderne, tout garanti par les richesses nationales les plus anciennes et servi par des talents de vingt ans.

Je songe à tout ce que m'a révélé la poésie de Lechon et aux chances magnifiques d'une

transposition scénique de ce verbe aux résonances profondes, jamais oratoires.

Comment, enfin, ne pas demander aux mots de peser un peu pour appuyer sur ce rare accord de la sensibilité polonaise et de l'intelligence française ? Pourquoi sommes-nous si aisément, si immédiatement sensibles à ce que l'on osera, un instant, définir les outrances de l'art décoratif polonais ? Comme le montagnard qui demain dansera sur la scène de l'Opéra, l'inventeur des thèmes décoratifs populaires a, du plus haut pic, une bonne vue sur l'Orient si proche. Mais il a aussi mission de garder ce pic contre les assauts de cet Orient. Il est sentinelle d'Europe. Tout le lie à la latinité et, à considérer les premières beautés sorties de ses mains, ces objets qui sont souvent, presque toujours, d'abord, des instruments de dévotion, des œuvres comparables, aux heures favorisées, à des actes de foi, il faut bien dire que la vieille Pologne de l'histoire est liée à l'Europe latine par la communauté de foi. C'est par là, par sa romanité, qu'elle échappe aux pièges d'un slavisme sans contrôle et, aussi, au hiératisme parfois suicide du byzantinisme.

Je l'ai toujours pensé, je l'ai toujours cru. La belle réussite de Mme Irène Lorentowicz achève de m'en persuader.

Cette grande artiste a eu la chance de pouvoir suivre et développer son instinct dans un pays au plus haut point conscient de cet instinct, lequel est proprement national, et si assuré de sa nécessité qu'on y a établi au moins un foyer officiel de culture traditionnelle et moderne. Mme Irène Lorentowicz fut la brillante élève de l'*Institut théâtral*, l'école supérieure d'art théâtral de Varsovie. On y donne l'enseignement rationnel indispensable à un artiste loyal, on l'y pourvoit des moyens et on l'instruit encore de tout ce qui, sans toujours de rapports immédiats, contribue, à un titre quelconque, à constituer un théâtre moderne.

La plus grande liberté étant laissée au démon créateur, et c'est là une espèce de démon à qui la connaissance ne saurait nuire, Mme Irène Lorentowicz a pu réaliser un système de décors dont je veux dire un mot avant de parler des costumes pourtant si heureux, parce qu'il ne me paraît pas possible que la création de *Harnasie* ne marque pas, grâce à Mme Irène Lorentowicz, une date dans l'art de la décoration théâtrale.

Les maquettes sont sous vos yeux. On a même eu soin de vous les présenter sous un éclairage assez proche, toutes proportions gardées, de celui qui baignera les décors de l'Opéra. Les décors de Mme Irène Lorentowicz sont à trois dimensions. Ils ne sont pas réalistes. Sont-ils en outre stylisés ?

Que ne nous a-t-on pas proposé dans cet ordre d'idées ? Que n'avons-nous pas vu depuis Copeau avec sa scène du *Vieux Colombier* et cet escalier à tout faire, dont bientôt on ne sut que faire, tant qu'il fallut commander une pièce tout exprès et, je n'exagère point, ce fut le *Pauvre sous l'escalier*, très beau mystère de Henri Ghéon !

Que n'avons-nous pas vu, grâce à Baty, grâce à Dullin ? Et c'est en annonciateur d'une ère nouvelle, c'est en prophète que Georges Pitoëff nous vint proposer ces décorations simplifiées, synthétiques mais d'une synthèse si abusive que si une suspension bourgeoise devait suffire à créer l'atmosphère d'une salle à manger de petites gens, cette suspension unique était tellement encombrante qu'on ne voyait plus qu'elle !

Je ne reviens pas sur les *Ballets russes*. Il y eut d'absolues réussites. Il y eut, souvent, l'excès d'un envahissement de la scène par les peintres du *Salon d'Automne*, les meilleurs, hors Derain passionné de théâtre, qui en a l'instinct et qui, en outre, lecteur lucide, fervent et obstiné du *Moine Théophile*, a l'amour des métiers dans une admirable conscience des possibilités de chacun, les meilleurs, dis-je, se révélant remarquablement indifférents à l'objet essentiel qu'ils étaient censés servir : le spectacle en soi, et en sa totalité.

Avant tout cela, et c'est à quoi m'amène le principe des « trois dimensions » adopté par Mme Irène Lorentowicz, nous avons eu l'expérience d'Antoine et du *Théâtre Libre*. Ayant abordé de très bonne heure au port des grandeurs et misères de l'art contemporain, j'ai pas mal de souvenirs. Toutefois, je ne sais rien que par ouï-dire des audaces du *Théâtre Libre*. J'ai connu beaucoup des compagnons et collaborateurs d'Antoine. Le grand réaliste en personne m'a longuement conté de son âge le plus militant.

Paul Fort aussi m'a beaucoup conté, lui qui, avec son *Théâtre d'Art*, opposa la mystique symboliste à la mystique naturaliste. Je puis donc essayer de vous transporter au *Théâtre Libre*, de vous y faire prendre place chacun

entre Francisque Sarcey et Catulle Mendès, l'un et l'autre irrités, mais pour des raisons étrangères.

La scène représente une cour de ferme. C'est à peine, et Antoine se désole de cette concession, de cette défaillance, de cette trahison, si l'on a commandé à l'atelier de décoration une toile de fond. Pour le reste, et Antoine, petit employé à la *Compagnie du Gaz*, s'est endetté pour longtemps afin de réaliser son rêve, la scène a été couverte de vrai fumier sur quoi picorent de véritables poules.

Merveille ! Au milieu du théâtre un arbre. Un arbre en bois ! Un arbre avec des feuilles ! Un arbre dont la sève coule par tant de blessures ! Un arbre authentique, croit-on, et qui est pourtant le plus faux des arbres : il n'a pas de racines.

Vous voyez par là que le théâtre naturaliste a pu, au moins une fois, être le plus parfait *Théâtre des Symboles*.

Mais attendez. La mauvaise humeur de Sarcey n'a jamais rien été d'estimable. La mauvaise foi de Mendès ne compte guère. Mais il y a le public. Un public favorablement prévenu. Un public disposé à tout approuver. Or, ce public ne formait plus qu'un chœur de bonnes gens déçus, navrés et qui disaient : « *Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que ça représente ? On ne voit rien !* »

Et c'était vrai. Les objets, les choses réelles, les volailles elles-mêmes, vivantes, ne ressemblaient à rien !

Par ailleurs, Marcel Schwob a conté comment, faisant représenter je ne sais quel drame au théâtre élizabéthain, il s'était procuré un superbe cœur de veau, bien sanglant. Un acteur devait le dresser au-dessus des spectateurs, à la pointe de son épée. C'était, on s'en doute, le cœur d'un ennemi abhorré.

Le résultat fut le même. Les spectateurs se demandaient l'un à l'autre : « *Qu'a-t-il au bout de son épée ? Qu'est-ce que c'est ? On ne voit rien !* »

Le lendemain, conte toujours Marcel Schwob, le malencontreux cœur de veau saignant était remplacé par un petit peloton de laine écarlate. L'acteur le brandissant à la pointe du glaive, fut bien content d'arracher à la foule emplissant le théâtre un très long cri d'horreur.

Les décors de Mme Irène Lorentowicz, qui n'ignore rien de l'histoire du théâtre et des possibilités de la scène, sont à trois dimen-

sions. Ses arbres ne sont pas peints *en trompe-l'œil*. Ils ont des fûts ronds. On peut *tourner autour*. On peut même graver quelque devise sur leur écorce. Ils ne sont pas des arbres ravis à la forêt et s'ils nous semblent de vrais arbres, c'est parce qu'ils sont *peints*.

Dans le décor de Mme Irène Lorentowicz tout n'est pas à trois dimensions.

C'est parce que l'intelligence de l'artiste a souci d'autre chose que d'un trompe-l'œil qui serait pire que celui de la peinture conventionnelle.

Elle est une héritière, à la fois avide et dédaigneuse, à la fois prodigue et prudente. Elle use de tout et ne croit à rien d'absolu qui n'entre pas dans son système de composition, selon sa vision première et son sens foncier du spectacle. Elle respecte et nie à la fois toutes les géométries. Elle cherche et trouve l'équilibre plastique de sa vision, de sa conception, et elle y réussit en artiste du premier ordre et en parfait artisan du spectacle, le voulant parfaitement servir.

Stéphane Mallarmé, qui a écrit sur la Danse, dans ses *Divagations*, des pages d'une pénétration inégalée, y dit excellemment :

« *Notre seule magnificence, la scène, à qui le concours d'arts divers scellés par la poésie attribue selon moi quelque caractère religieux ou officiel, si l'un de ces mots a un sens...*

et il affirme :

« *...à proprement parler pourrait-on ne reconnaître au Ballet le nom de Danse, lequel est, si l'on veut, hiéroglyphe.*

*Hiéroglyphe !* Les costumes inventés par Mme Irène Lorentowicz sont chacun des transpositions du réel, selon l'historique, le légendaire et aussi des allusions au spirituel, selon les puissances harmoniques livrées par Szymanowski, selon aussi ce décor dont il est si heureux qu'il soit de la même main qui dessina les costumes. Les trois dimensions du décor, çà et là, sans rigueur et cet ordre trinaire négligé çà et là, ne sont qu'en fonction d'accord avec les trois dimensions naturelles des personnages. Ne fallait-il pas que les trois dimensions fussent parfois négligées pour que le décor se complète en son atmosphère, en cette ouverture donnée à la « quatrième dimension », ô Lifar, que prouve, qu'atteste, que justifie le bond ?

Et les costumes éclatants sont des hiéroglyphes, des parties de hiéroglyphes. Non point des synthèses. Plutôt des parties de réel et

toutes découpées, formes et couleurs, en fonction de la danse, du mouvement qui les associe et les dissocie tour à tour, hiéroglyphes précis et changeants, variables selon l'altitude, un peu comme les sons de cette musique chinoise que nous entendons mal mais dont la spiritualité, que nous concevons tout de même, nous domine.

Des hiéroglyphes réduisant enfin à des signes merveilleux le merveilleux instant de l'histoire d'une grande nation héroïque et pensive et qui a le bonheur de retrouver les signes de ses fastes jusque dans les broderies d'une ceinture paysanne, à la poignée de la longue hache tournoyante des danseurs de *Harnasie*.

ANDRÉ SALMON.

# Chronique Française de Varsovie

## Une conférence de Paul Valéry

M. Paul Valéry, dont l'œuvre est admirée avec un profond discernement par l'élite intellectuelle de la Pologne, a passé au début de novembre quelques jours à Varsovie et à Cracovie. Il y fit, devant un public particulièrement compréhensif, une conférence sur le « classique vu par un moderne ». Voici, d'après notre confrère « L'Écho de Varsovie », le compte rendu de la réception faite au maître de la poésie française par l'Académie varsovienne des belles-lettres ainsi que l'analyse de sa conférence encore inédite.

On s'écrasait littéralement, jeudi dernier, dans la salle, relativement petite, de l'Académie des Belles-Lettres, pour entendre parler l'illustre auteur de la « *Jeune Parque* » et on dut laisser la porte ouverte où s'entassaient ceux qui n'avaient pas pris la précaution de venir à l'avance et qui en avaient été punis par l'obligation de tendre péniblement l'oreille. Après une allocution de M. Sieroszewski, président, et un beau discours prononcé en français par M. Kaden Bandrowski, secrétaire de l'Académie, M. Paul Valéry monta à la tribune.

Et ce fut la plus charmante des causeries, faite par un profond penseur qui, avec une souveraine aisance, se meut parmi la complexité des plus hauts problèmes.

Tout d'abord M. Paul Valéry parla des souvenirs qui l'attachaient à la Pologne, ceux remportés de la Bibliothèque Nationale de Paris et aussi du Maréchal Pilsudski, fondateur de l'Académie des Belles-Lettres, homme de guerre, homme d'action, dont il dit avoir admiré, dans ses écrits, le rare don littéraire. En ceci, le Maréchal Pilsudski rappelle César et Napoléon. Après cette introduction, Paul Valéry aborde le sujet de sa conférence.

« J'ai été frappé, depuis de longues années, dit-il, par l'état général de l'homme moderne. Je ne suis pas pessimiste ; mais je constate que tout ce qui est de l'esprit est terriblement menacé par toutes les circonstances de la vie : matérielles, intellectuelles et morales. L'homme ne trouve qu'instabilité et de là vient son angoisse quotidienne. L'Art est un luxe, l'artiste vit aux dépens de ceux qui produisent des objets utiles. A l'heure qu'il est, nous observons la disparition des réserves aux dépens desquelles l'ar-

tiste pouvait exister. Cependant, jamais l'homme n'a eu à sa disposition des ressources plus grandes et jamais autant d'énergie à dépenser. Mais l'homme manque de l'élément essentiel de son travail, qui est la tranquillité d'esprit. L'organisation trop précise de la vie fait que l'homme est toujours dépourvu de temps.

Nous sommes encadrés dans un réseau d'obligations temporaires et de conditions contraires à l'élaboration artistique. L'artiste doit toujours s'adresser à quelqu'un et l'idée qu'il se fait de l'homme est pour lui un puissant ressort. Cependant que le créateur envisage un but idéal, il ne trouve que des hommes dont la culture est essentiellement pratique.

Un écrivain, par exemple, trouve des lecteurs gavés par les excès de moyens puissants qui agissent sur son système nerveux. Ainsi dans la musique on trouve de plus en plus de dissonances cruelles et, dans la littérature, des effets de plus en plus violents et des manières de plus en plus énergiques.

Or, les hommes qui ne peuvent sentir que les choses portées au plus haut degré, sont incapables de goûter des œuvres raffinées. C'est pourquoi c'est surtout la construction, la composition des œuvres qui ont énormément souffert. Car la composition représente le véritable élément intellectuel. Mistral a dit justement « la forme seule conserve une œuvre d'art ». Or chez les classiques, ce que nous cherchons, ce ne sont pas tant les pensées que le modèle, la forme qui ne se détruit pas. Pour ce qui est de la Poésie il est certain que le vers tient en quelque sorte de la structure humaine, à la vie nerveuse et auditive de l'homme. Il est inutile de songer à faire mieux que les classiques, mais il faut songer à emplir ces mots de pensées actuelles. Pour moi, j'ai porté mon effort d'évangéliste, si je puis dire, sur les points les plus menacés par les transformations de la vie moderne. C'est lorsque l'homme est fatigué des formules et las de la perfection, qu'apparaissent, en littérature comme dans tous les autres domaines, les aventuriers auxquels nous devons tout. Ces aventuriers, partis à la découverte de choses nouvelles, ont été justement les Romantiques.

Ce sont cependant ces divers moments de l'histoire littéraire qui assurent la continuité de la tradition. On reproche aux classiques une certaine froideur et aussi d'encourager l'imitation et une certaine faci-

lité. L'œuvre classique demeurera cependant par définition une œuvre qui doit subsister par elle-même et a en elle tous les éléments de construction qui la font résister au temps.

M. Paul Valéry établit ensuite un curieux parallèle entre le musicien et le poète. Le musicien trouve les éléments de son art, extraordinairement organisés, et un instrument de musique est un véritable instrument de mesure. Pour le poète, il est obligé de se livrer à une opération particulière, qui consiste à passer du langage de la vie au langage sélectionné, particulièrement choisi. C'est lui qui établit une sphère de rapports tout à fait différente. « Une partie de mon effort a été dirigée contre les idées vagues. On a abusé du terme d'inspiration qui ne veut rien dire. C'est restreindre le rôle de poète. Il est plus conforme de dire que la poésie est un grand art qui emploie toutes les ressources de l'homme : la réflexion, la méditation, la combinaison, la pénétration. C'est là la structure humaine complète. Ce qui importe c'est le souci d'harmonie générale. Un vers peut tuer un beau vers. Il ne faut au poète nul ornement extérieur. Ce qui importe aussi, c'est de créer un monde, un univers poétique, et c'est cela, à mon avis, qui est le plus beau, le plus précieux ».

## Varsovie a fêté une amie de vingt ans : Rosa Bailly

La municipalité de Varsovie a fêté, dans une séance solennelle, les vingt années d'activité de M<sup>me</sup> Rosa Bailly.

Un très nombreux public remplissait la salle ; les places du pourtour et les galeries avaient été occupées par les élèves des collèges et lycées de Varsovie, qui entonnèrent une chanson polonaise, dès que M<sup>me</sup> Rosa Bailly, saluée d'applaudissements, eut fait son apparition.

M. Kielski, représentant le ministre de l'Instruction publique et président du Comité de réception, prononce une courte allocution. Puis M. Starzynski, président de la ville de Varsovie, prend la parole :

« Dans notre enfance, dit-il, nous avons entendu bien des contes de fées. Eh bien, l'histoire de l'œuvre inlassablement poursuivie par Rosa Bailly pendant vingt années semble justement un tel conte de fées. Car c'est là une œuvre qui provient du plus profond du cœur. Et c'est parce que cette œuvre a été inspirée par un si profond sentiment que ses résultats ont été infiniment supérieurs à ceux qu'aurait pu donner une œuvre inspirée uniquement par la raison. Au nom de la capitale je vous exprime mes très sincères remerciements pour le travail que vous avez accompli pour la Pologne. Et comme il n'y a aucun mot dans la prose qui puisse dire, au grand poète que vous êtes, tous nos sentiments de reconnaissance, je vous offre un volume d'un de nos poètes qui a chanté les beautés des murs de Varsovie. »

M. Sieroszewski, président de l'Académie, monte à la tribune pour dire que les médecins lui ayant interdit de prendre la parole en public, il se borne uniquement à rendre hommage à M<sup>me</sup> Rosa Bailly, ardente amie de la Pologne, grand poète des Pyrénées et des Alpes.

M. Roger Kaepelin, au nom de la Fédération des Associations polono-françaises en Pologne, prononce le discours suivant :

« Au nom de la Fédération des Associations polono-françaises de Pologne, je viens ajouter les hommages de notre Fédération et de nos Associations à tous ceux qui viennent d'être déposés, madame, à vos pieds. C'est là pour nous un haut devoir, dont M. le professeur Waclaw Makowski, vice-maréchal du Sénat, président de notre Fédération, aurait tenu à s'acquitter lui-même si l'état de sa santé ne l'avait malheureusement retenu loin de nous. Cet honneur m'est échu ; j'en comprends tout le prix.

Entre les peuples comme entre les individus, on peut dresser des contrats, nouer des amitiés. — L'un n'entraîne pas l'autre, mais il n'est de bon et durable contrat international que si l'exécution s'en poursuit dans une atmosphère de confiance et d'amitié.

Entre la nation française et la nation polonaise les contrats ont été dressés dès la résurrection de la Pologne, et l'amitié est de tous les temps.

Cependant si les traditions historiques et les affinités de caractère rapprochent nos deux peuples, il n'en est pas moins vrai que ces traditions et ces affinités doivent être nourries et renforcées par la connaissance mutuelle de nos cultures, de nos littératures, de nos arts, de nos villes, de nos paysages, de nos personnes. C'est à cette œuvre de l'amitié franco-polonaise que nos Associations consacrent leurs efforts sur le territoire polonais, c'est à cette œuvre admirable, madame, que vous avez voué votre vie.

Il y a vingt ans, alors que nous étions au front pour la défense des libertés européennes, fidèles sans le savoir à la magnifique devise polonaise « Pour notre liberté et pour la vôtre », vous-même, madame, prise pour cette Pologne que vous ignoriez encore, d'une sympathie ardente, vous avez commencé à vous armer pour le bon combat de l'amitié française pour la Pologne. Vous avez appris le polonais, étudié l'histoire de Pologne, recherché des sympathies pour ce grand peuple asservi ; c'était facile en France et pourtant malaisé (n'avions-nous pas tant de maux à supporter nous-mêmes !). — Vous avez créé enfin, dès 1919, les « Amis de la Pologne », cette institution considérable que nous admirons tous. Dès lors, madame, vous êtes partie en mission, comme on entre en religion, venant en Pologne, parcourant la France en tous sens, fondant des sections provinciales, prononçant des conférences, vous dépensant de mille manières et toujours pour la Pologne, cette seconde Patrie de votre cœur. D'autres voix plus autorisées que la mienne ont dit la grandeur de notre œuvre. — Seul Français, je crois, à prendre la parole ce soir dans cette enceinte, je voudrais en souligner l'efficacité, dont j'ai rencontré pour ma part de nombreux témoignages.

Guidées par leur intuition et leur cœur, les femmes voient les idées très hautes, s'y adonnent avec fougue et les mettent en œuvre en bonnes ménagères. Ici et là, madame, vous nous avez montré la voie à suivre, et quoi que nous fassions, Polonais et Français, dans nos Associations polono-françaises, nous sommes vos disciples. »

Un discours a été prononcé ensuite, par M<sup>me</sup> Nieniewska, inspectrice générale de l'enseignement du

français, qui conclut en disant que l'œuvre accomplie par Rosa Bailly constitue un de ces impondérables qui, dans l'histoire entre humains, signifient souvent plus que des pactes et des accords.

Puis Rosa Bailly monta sur l'estrade et improvisa le discours suivant :

« Je tiens d'abord à remercier celui d'entre vous qui s'est écrié : « Vive la France. » En écoutant ces beaux discours, chaque fois que vous prononciez mon nom, j'évoquais d'autres noms de tous les coins de la France, ceux de mes dévoués collaborateurs. L'œuvre des « Amis de la Pologne », si c'est moi qui l'ai commencée, ce sont d'autres qui l'ont faite.

Je dois à la Pologne — cela peut sembler paradoxal — de connaître la France. Sans cela j'aurais connu une douce vie de professeur d'école secondaire. Or, grâce à la Pologne, j'ai parcouru toute la France, j'ai fait des conférences dans des salles de palais et dans des granges, j'ai été dans tous les milieux, universitaires et communistes de la zone rouge de Paris. Les Français sont un grand peuple sur lequel vous pouvez compter. Ils sont raisonnables. Ils ne veulent pas de phrases, mais des actes. On peut tout leur demander. Je leur ai demandé leur argent, leur temps, leur travail. Nous vivons maintenant des temps heureux et la France a prouvé ses sentiments par l'accueil fait à votre général Rydz-Śmigły. Peut-être, et malgré tout, y aura-t-il encore quelques froissements. Cependant, ayez confiance en nous, Français. Un de vos anciens émigrés me disait un jour qu'ils auraient dû faire ce que nous faisons. Il avait raison. S'ils avaient formé à travers la France tout un réseau d'amitiés, ils auraient eu pour eux non seulement des démonstrations parisiennes, mais toute la France. Oui, ayez toujours confiance en nous.

Je dois à la Pologne d'avoir connu la Pologne. Je l'ai parcourue de long en large. Et, partout, j'ai tâché de pénétrer les âmes. Peu à peu j'ai eu, de cette âme, une connaissance profonde qui m'a éblouie. La beauté de votre paysage me paraît quelque chose d'unique sur terre.

Qu'ils sont beaux les nuages de Pologne, si lourds, transpercés d'éclairs ; qu'il est magnifique le vent qui souffle sur les plaines ! Sur cette amplitude, cette magnificence, quelque chose de doux qui est comme un sourire. C'est la grâce frêle d'un bouleau. Je la retrouve partout, dans votre art baroque d'une grâce d'une telle envolée. Cette grâce il y a trois pays

qui la possèdent : la Grèce, la France et la Pologne.

Après la beauté du paysage, il y a la beauté de la race. Je suis amoureuse de tous ces clairs visages ouverts et francs comme vos plaines, de vos femmes au teint de nacre et de vos hommes au port si élégant.

Mais j'ai été plus touchée encore de la beauté de l'âme polonaise. J'aime, dans l'âme polonaise, sa pureté, sa simplicité sans arrière-pensée.

Le Polonais est essentiellement bon. Michelet a dit : « Je souhaite à la Russie la bonté de cœur des Polonais antiques. » Cette bonté va au total sacrifice. Votre histoire magnifique n'est qu'une suite de longs sacrifices. Ces merveilles de votre culture, de votre architecture, ont été élevées derrière le rempart de vos poitrines.

Un livre qui a été pour moi comme la Somme théologique a été le *Genezis Duchy de Słowacki*. Chaque idée est entrée en moi et m'a formée. L'idée centrale, que vous connaissez, c'est que les êtres doivent se sacrifier pour s'élever. Cette générosité polonaise, je l'ai retrouvée sur les quais de Paris chez un bouquiniste. C'était la traduction de *Na kresach lasów de Sieroszewski*. Je n'ai jamais rien trouvé d'aussi fraternel. Au lieu de s'élever contre ses bourreaux, Sieroszewski les disculpait, et il entreprenait la folle aventure de semer du blé dans la région polaire.

Mais il y a aussi la gaieté polonaise. Je l'ai trouvée dans l'épopée de Piłsudski, dans les chansons des légionnaires, dans les rues de Varsovie et sur vos visages. C'est un achèvement, une perfection que cette gaieté sur tant de profondeur. Et puis, ce sentiment du divin de la Pologne n'a pas été donné à deux peuples sur la terre, mais seulement à vous.

Je dois remercier la Pologne d'avoir fait de moi un être humain au sens le plus complet du mot. Sans elle je serais restée dans la région livresque.

Moi aussi j'ai connu de durs moments. Parfois je me suis sentie comme l'épée sur l'enclume. Mes petites ambitions volaient en éclat comme des étincelles. Mais je sortais de ces épreuves l'esprit plus clair et la volonté plus ferme. J'en bénis la Pologne. La Pologne m'a entraînée dans la haute région de la fraternité humaine. Après ces vingt années de travail, plus que jamais je me sens humble. Je me rends compte que, dans l'histoire de la société, ce que j'ai pu faire compte pour bien peu de choses. Tout ce que je peux dire c'est que je porte la Pologne dans mon cœur. « Vive la Pologne ! »

